V783c

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE;

OU

CHOIX DE MORCEAUX TIRÉS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS FRANÇAIS.

PAR

A. VINET.

DOUZIEME ÉDITION.

WILLIAMS & NORGATE,

14, HENRIETTA STREET, COVENT GARDEN, LONDON;

AND 20, FREDERICK STREET, EDINBURGH.

1890.

3975
14/6/90

AVANT-PROPOS.

L'Auteur de la *Chrestomathie Française*, l'un des grands théologiens du siècle, et dont les *Essais de philosophie morale et de morale religieuse*, ainsi que les *Discours sur quelques sujets religieux*, sont entre les mains de tant de personnes, mérite d'être connu du public de la Grande-Bretagne, comme littérateur et critique éminent.

Tout en vaquant à son pieux ministère, Vinet a su trouver le temps de mettre à la portée de la jeunesse et même de l'âge mûr, la littérature de notre pays, en joignant aux morceaux extraits des meilleurs écrivains français, des remarques qui à la fois en indiquent les défauts et en font ressortir les beautés.

Le volume que l'on offre au public, est un abrégé du grand ouvrage publié par Vinet, pour servir d'application méthodique et progressive à un cours régulier de langue française.

Le lecteur verra avec plaisir ce que le critique le plus

éminent de notre époque, S^te^ Beuve, dit de Vinet comme littérateur :

" M. Vinet est à la fois un écrivains très-français, et un écrivain tout à fait de la Suisse française. Lorsque, dans ses écrits littéraires, imprimés à Bâle, destinés en partie à la jeunesse allemande, et dédiés à des membres du gouvernement de son pays, il dit du siècle de Louis XIV. *notre* littérature, on est un peu surpris, au premier abord, et l'on est bientôt plus surpris que la littérature française, en retour, ne l'ait pas déjà revendiqué, et n'ait pas dit de lui, *nôtre*. Ses livres ne sont pas connus chez nous : son nom modeste l'est à peine. On se rappelle au plus son mémoire sur la liberté des cultes, couronné en 1826, par la Société de la Morale Chrétienne. A part les fidèles du *semeur*, quels lecteurs de journaux savent le nom et les titres de M. Vinet, critique littéraire des plus éminents, moraliste des plus profonds.

" Il est élève de l'Académie de Lausanne. Sorti du village de Crassier ou Crassi, qui avait été déjà le lieu de naissance de Madame Necker, il fit tout le cours de ses études à cette Académie. M. Alexandre Vinet se distingua de bonne heure, et par son application, et par des qualités plus en dehors, plus hardies ou plus gaies qu'il semble n'appartenir à son caractère habituel. On cite de lui un poëme héroï-comique, où il y a, dit-on, de la gaieté de collège, la *Guétiade*, imitation du Lutrin, et qui célèbre sans doute quelque démêlé avec le guet.

" Mais les idées morales, religieuses, chrétiennes, eurent toujours le pas dans son esprit sur les opinions purement littéraires. Sa prudence consciencieuse, sa doctrine toujours éclairée de charité, lui attirèrent, jeune, la considération qui, avec les années, est devenue autour de lui une révérence universelle. Etant encore étudiant en Théologie, il fut appelé à l'Université de Bâle, comme professeur de littérature française. Il accepta, et revint ensuite à Lausanne passer ses examens de ministre, et recevoir la consécration. A Bâle, il professe depuis près de vingt ans, et le fruit de son enseignement littéraire se trouve en substance dans les trois portions de sa *Chrestomathie*, dont les premiers discours préliminaires sont d'importantes dissertations, et dont le troisième est un précis historique de toute la littérature française, morceau capital de l'auteur, et chef-d'œuvre de son genre.

" *La Chrestomathie Française* n'est, comme son nom l'indique, qu'un recueil, un choix *utile* de morceaux de vers et de prose, tirés des meilleurs auteurs français, distribués et gradués en trois volumes pour les âges, 1° l'enfance (de l'âge de dix à quatorze ans); 2° l'adolescence ; 3° la jeunesse et l'âge mûr. Ces morceaux sont accompagnés fréquemment d'analyses, toujours de notes, quelquefois de petites notices sur les auteurs, dans lesquelles, en peu de lignes d'une concision excellente, tout point essentiel est rendu frappant, tout point en réserve est touché . . . Mais tous ces mérites se retrouvent

cendensés, assemblés et agrandis dans la *Revue des principaux prosateurs et poètes français*, morceau très-plein et très-achevé, véritable chef-d'œuvre littéraire de M. Vinet. Il passe en revue toute la littérature française, depuis Villehardouin jusqu'à M. de Chateaubriand, et en insistant avec continuité sur les trois siècles littéraires. Il n'y a pas un point, pas une maille du tissu qui ne soit solide, exactement serrée ; c'est la lecture la plus nourrie, la plus utile, la plus agréable même, aussi bien que la plus intense."—(Portraits Contemporains, par C. A. Sainte-Beuve, membre de l'Académie Française.)

Nous nous estimons heureux de pouvoir faire connaître un livre qui l'emporte de beaucoup sur tous les autres ouvrages du même genre. On n'avait donné jusqu'à présent au public, que des recueils dans lesquels les morceaux étaient présentés au hasard, et sans ordre dans l'arrangement des matières ; Vinet a évité cette faute.

TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE ET DISSERTATIONS HISTORIQUES.

Le Passage du Niémen (1812), . *Comte P. de Ségur*, 1

Le Bocage—L'Armée Vendéenne, *Mme. de la Rochejaquelein*, 7

La Déroute du Mans, . „ „ 26

L'Enlèvement de la Redoute, . . *Mérimée*, 34

Derniers Temps de la Liberté Grecque, . *Bossuet*, 41

Les Révolutions des Empires réglées par la Providence, ... *Bossuet*, 55

Régulus, ... *Chateaubriand*, 65

Bataille de Hastings, . . *Augustin Thierry*, 70

Mort de Charles Ier, ... *Guizot*, 83

Jacques II., ... *Chateaubriand*, 100

Expédition du Prince Charles-Edouard, . *Voltaire*, 110

Charles XII. et Alexandre, . . *Montesquieu*, 134

Histoire de Galeswinthe, . . *Augustin Thierry*, 140

BIOGRAPHIES.

Chrysostôme, ... *Villemain*, 147
Un Trait de la Vie du Duc de Bretagne, Jean V., *Barante*, 173
Jeunesse de Bernardin de St-Pierre, . *Aimé-Martin*, 179

NARRATIONS FICTIVES.

Le Lépreux de la Cité D'Aoste, . *X. de Maistre*, 202
L'Abénaki, ... *Saint-Lambert*, 224

VOYAGES.

L'Egypte et ses Pyramides, . . . *Volney*, 228
Rome, ... *Chateaubriand*, 238
Voyage de Tripolizza à Misitra, . ,, 255
Tableau de Jérusalem, . . ,, 262
Moscou, . . . *Madame de Staël*, 267

DESCRIPTIONS.

Premières Migrations du Genre Humain, . . . *Bernardin de St-Pierre*, 277
Migrations des Oiseaux, . . *Chateaubriand*, 286

GENRE ORATOIRE.

Saint Paul, ... *Bossuet*, 294
Discours sur la Mort de Franklin, . . *Mirabeau*, 297

Discours sur les Massacres de Septembre 1792, ... *Vergniaud*, 299

Réflexions sur la Marche Actuelle des Sciences, ... *Cuvier*, 302

POÉSIE.

Le Petit Savoyard, . . . *M. A. Guiraud*, 320

Une Promenade de Fénélon, . . . *Andrieux*, 326

Le Meunier Sans-Souci, . . . „ 331

Adieux de Gilbert à la Vie, . . . *Gilbert*, 334

Lui, ... *Victor Hugo*, 336

La Jeune Captive, . . . *André Chénier*, 340

La Sainte Alliance des Peuples, . . *Béranger*, 342

L'Ange Gardien, . . . *Mme. Tastu*, 344

Paraphrase du Psaume cxlvi., . *Malherbe*, 348

HISTOIRE ET DISSERTATIONS HISTORIQUES.

LE PASSAGE DU NIÉMEN, (1812.)

M. le Comte Philippe de Ségur, de l'Académie française, est fils du Comte de Ségur, bien connu comme diplomate et comme historien. M. Philippe de Ségur est l'auteur d'une célèbre *Histoire de Napoléon et de la grande Armée*, publiée en 1824, d'une *Histoire de la Russie et de Pierre le Grand*, qui a paru en 1829, et d'une *Histoire de Charles VIII.*

La grande armée marchait au Niémen en trois masses séparées. Le roi de Westphalie, avec quatre-vingt mille hommes, se dirigeait sur Grodno; le vice-roi d'Italie, avec soixante-quinze mille hommes, sur Pilony; Napoléon, avec deux cent vingt mille hommes, sur Nogaraïski, ferme située à trois lieues au-dessus de Kowno. Le 23 juin, avant le jour, la colonne impériale atteignit le Niémen, mais sans le voir. La lisière de la grande forêt prussienne de Pilwisky, et les collines qui bordent le fleuve, cachaient cette grande armée prête à le franchir.

Napoléon, qu'une voiture avait transporté jusque-là, monta à cheval, à deux heures du matin. Il reconnut le fleuve russe, sans se déguiser, comme on l'a dit fausse-

ment, mais en se couvrant de la nuit, pour franchir cette frontière, que, cinq mois après, il ne put repasser qu'à la faveur d'une même obscurité. Comme il paraissait devant cette rive, son cheval s'abattit tout à coup, et le précipita sur le sable. Une voix s'écria : " Ceci est d'un mauvais présage ; un Romain reculerait ! " On ignore si ce fut lui ou quelqu'un de sa suite qui prononça ces mots.

La reconnaissance faite, il ordonna qu'à la chute du jour suivant, trois ponts fussent jetés sur le fleuve, près du village de Poniémen : puis il se retira dans son quartier, où il passa toute cette journée, tantôt dans sa tente, tantôt dans une maison polonaise, étendu sans force dans un air immobile, au milieu d'une chaleur lourde, et cherchant en vain le repos.

Dès que la nuit fut venue, il se rapprocha du fleuve. Ce furent quelques sapeurs, dans une nacelle, qui le traversèrent d'abord. Etonnés, ils abordent et descendent sans obstacle sur la rive russe. Là ils trouvent la paix ; c'est de leur côté qu'est la guerre : tout est calme sur cette terre étrangère qu'on leur a dépeinte si menaçante. Cependant, un simple officier de Cosaques, commandant une patrouille, se présente bientôt à eux. Il est seul, il semble se croire en pleine paix, et ignorer que l'Europe entière en armes est devant lui. Il demande à ces étrangers qui ils sont.—Français, lui répondirent-ils.—Que voulez-vous ? reprit cet officier ; et pourquoi venez-vous en Russie ? Un sapeur lui répondit brusquement : Vous faire la guerre ! prendre Wilna ! délivrer la Pologne ! et le Cosaque se retire ; il disparaît dans les bois, sur lesquels trois des nos soldats,

emportés d'ardeur, et pour sonder la forêt, déchargent leurs armes.

Ainsi le faible bruit de trois coups de feu, auxquels on ne répondit pas, nous apprit qu'une nouvelle campagne s'ouvrait, et qu'une grande invasion était commencée.

Ce premier signal de guerre irrita violemment l'empereur, soit prudence ou pressentiment. Trois cents voltigeurs passèrent aussitôt le fleuve, pour protéger l'établissement des ponts.

Alors sortirent des vallons et de la forêt toutes les colonnes françaises. Elles s'avancèrent silencieusement jusqu'au fleuve, à la faveur d'une profonde obscurité. Il fallait les toucher pour les reconnaître. On défendit les feux et jusqu'aux étincelles ; on se reposa les armes à la main, comme en présence de l'ennemi. Les seigles verts, et mouillés d'une abondante rosée, servirent de lit aux hommes et de nourriture aux chevaux.

La nuit, sa fraîcheur qui interrompait le sommeil, son obscurité qui allonge les heures et augmente les besoins, qui ôte aux yeux leur utilité, soit qu'on ait besoin de ses regards pour se conduire et pour se distraire, ou de ceux des autres pour s'encourager, enfin les dangers du lendemain, tout rendait grave cette position. Mais l'attente d'une grande journée soutenait. La proclamation de Napoléon venait d'être lue ; on s'en répétait, à voix basse, les passages les plus remarquables, et le génie des conquêtes enflammait notre imagination.

Devant nous était la frontière russe. Déjà, à travers les ombres, nos regards avides cherchaient à envahir cette terre promise à notre gloire. Il nous semblait en-

tendre les cris de joie des Lithuaniens, à l'approche de leurs libérateurs. Nous nous figurions ce fleuve bordé de leurs mains suppliantes. Ici, tout nous manquait, là, tout nous serait prodigué ! Ils s'empresseraient de pourvoir à nos besoins ; nous allions être entourés d'amour et de reconnaissance. Qu'importe une mauvaise nuit ! le jour allait bientôt renaître, et avec lui sa chaleur et toutes ses illusions. Le jour parut : il ne nous montra qu'un sable aride, désert, et de mornes et sombres forêts ! Nos yeux alors se tournèrent tristement sur nous-mêmes, et nous nous sentîmes ressaisis d'orgueil et d'espoir, par le spectacle imposant de notre armée réunie.

A trois cents pas du fleuve, sur la hauteur la plus élevée, on apercevait la tente de l'empereur. Autour d'elle, toutes les collines, leurs pentes, les vallées, étaient couvertes d'hommes et de chevaux. Dès que la terre eut présenté au soleil toutes ces masses mobiles, revêtues d'armes étincelantes, le signal fut donné, et aussitôt cette multitude commença à s'écouler, en trois colonnes, vers les trois ponts. On les voyait serpenter, en descendant la courte plaine qui les séparait du Niémen, s'en approcher, gagner les trois passages, s'allonger et se rétrécir pour les traverser, et atteindre enfin ce sol étranger qu'elles allaient dévaster, et qu'elles devaient bientôt couvrir de leurs vastes débris.

L'ardeur était si grande que deux divisions d'avant-garde, se disputant l'honneur de passer les premières, furent près d'en venir aux mains ; on eut quelque peine à les calmer. Napoléon se hâta de poser le pied sur les terres russes. Il fit, sans hésiter, ce premier pas vers sa perte. Il se tint d'abord près du pont, encourageant les soldats

de ses regards. Tous le saluèrent de leur cri accoutumé. Ils parurent plus animés que lui, soit qu'il se sentît peser sur le cœur une si grande agression, soit que son corps affaibli ne pût supporter le poids d'une chaleur excessive, ou que déjà il fût étonné de ne rien trouver à vaincre.

L'impatience enfin le saisit. Tout à coup il s'enfonça, à travers le pays, dans la forêt qui bordait le fleuve. Il courait de toute la vitesse de son cheval ; dans son empressement, il semblait qu'il voulût tout seul atteindre l'ennemi. Il fit plus d'une lieue dans cette direction, toujours dans la même solitude ; après quoi il fallut bien revenir près des ponts, d'où il redescendit avec le fleuve et sa garde vers Kowno.

On croyait entendre gronder le canon. Nour écoutions, en marchant, de quel côté le combat s'engageait. Mais à l'exception de quelques troupes de Cosaques, ce jour-là, comme les suivants, le ciel seul se montra notre ennemi. En effet, à peine l'empereur avait-il passé le fleuve, qu'un bruit sourd avait agité l'air. Bientôt le jour s'obscurcit, le vent s'éleva, et nous apporta les sinistres roulements du tonnerre. Ce ciel menaçant, cette terre sans abri, nous attrista. Quelques-uns même, naguère enthousiastes, en furent effrayés, comme d'un funeste présage. Ils crurent que ces nuées enflammées s'amoncelaient sur nos têtes et s'abaissaient sur cette terre, pour nous en défendre l'entrée.

Il est vrai que l'orage fut grand comme l'entreprise. Pendant plusieurs heures, ses lourds et noirs nuages s'épaissirent et pesèrent sur toute l'armée ; de la droite à la gauche, et sur cinquante lieues d'espace, elle fut tout entière menacée de ses feux et accablée de ses tor-

rents : les routes et les champs furent inondés ; la chaleur de l'atmosphère fut changée subitement en un froid désagréable. Dix mille chevaux périrent dans la marche, et surtout dans les bivouacs qui suivirent. Une grande quantité d'équipages restèrent abandonnés dans les sables ; beaucoup d'hommes succombèrent ensuite.

Un couvent servit d'abri à l'empereur, contre la première fureur de cet orage. Il en repartit aussitôt pour Kowno, où régnait le plus grand désordre. Le fracas des coups de tonnerre n'était plus entendu ; ces bruits menaçants, qui grondaient encore sur nos têtes, semblaient oubliés. Car, si ce phénomène, commun dans cette saison, a pu étonner quelques esprits, pour la plupart, le temps des présages est passé. Un scepticisme, ingénieux chez les uns, insouciant et grossier chez les autres, de terrestres passions, des besoins impérieux, ont détourné l'âme des hommes de ce ciel d'où elle vient, et où elle doit retourner. Aussi, dans ce grand désastre, l'armée ne vit qu'un accident naturel, arrivé mal à propos, et, loin d'y reconnaître la réprobation d'une si grande agression, dont, au reste, elle n'était pas responsable, elle n'y trouva qu'un motif de colère contre le sort ou le ciel, qui, par hasard ou autrement, lui donnait un si terrible présage.

Ce jour-là même, un malheur particulier vint se joindre à ce désastre général. Au delà de Kowno, Napoléon s'irrite contre la Vilia, dont les Cosaques ont rompu le pont, et qui s'oppose au passage d'Oudinot. Il affecte de la mépriser, comme tout ce qui lui faisait obstacle, et il ordonne à un escadron des Polonais de

sa garde de se jeter dans cette rivière. Ces hommes d'élite s'y précipitèrent sans hésiter.

D'abord ils marchèrent en ordre, et quand le fond leur manqua, ils redoublèrent d'efforts. Bientôt ils atteignirent à la nage le milieu des flots. Mais ce fut là que le courant plus rapide les désunit. Alors leurs chevaux s'effraient, ils dérivent et sont emportés par la violence des eaux. Ils ne nagent plus, ils flottent dispersés. Leurs cavaliers luttent et se débattent vainement; la force les abandonne; enfin ils se résignent. Leur perte est certaine; mais c'est à leur patrie, c'est devant elle, c'est pour leur libérateur qu'ils se sont dévoués, et, près d'être engloutis, suspendant leurs efforts, ils tournent la tête vers Napoléon, et s'écrient: *Vive l'empereur!* On en remarqua trois surtout, qui, ayant encore la bouche hors de l'eau, répétèrent ce cri, et périrent aussitôt. L'armée était saisie d'horreur et d'admiration.

Quant à Napoléon, il ordonna vivement et avec précision tout ce qu'il fallut pour en sauver le plus grand nombre, mais sans paraître ému; soit habitude de se maîtriser, soit qu'à la guerre, il regardât les émotions du cœur comme des faiblesses dont il ne devait pas donner l'exemple, et qu'il fallait vaincre; soit enfin qu'il entrevît de plus grands malheurs, devant lesquels celui-là n'était rien.

M. DE SEGUR.

EXTRAITS DES MÉMOIRES DE Mme DE LA ROCHE JAQUELEIN.

Ces Mémoires, qui se rapportent presque uniquement à la guerre de la Vendée, sont admirables de naturel et de simplicité

pathétique. Mad. de La Rochejaquelein, présente à toutes les principales scènes de cette guerre civile, semble se désintéresser dans ce récit lamentable, et laisse aux faits le soin d'émouvoir. Elle a retrouvé quelque chose de la manière antique, dans cette narration d'évènements modernes. Beaucoup de pénétration se laisse voir à travers la naïveté très-réelle de son récit. Les personnages les plus célèbres de cette époque sont caractérisés en quelques phrases simples et unies, de manière à n'être plus oubliés. C'est ainsi qu'écrirait une personne distinguée, qui, cherchant à se rendre un compte fidèle de ses impressions et de ses souvenirs, ne voudrait d'autre lecteur qu'elle-même. On doit savoir gré à M. de Barante, qui a revu cet ouvrage, de n'avoir point altéré le caractère qui le rend si original. La description du Bocage est tout entière de lui.

LE BOCAGE.—L'ARMÉE VENDÉENNE.

Le Bocage comprend une partie du Poitou, de l'Anjou, et du comté Nantais, et fait aujourd'hui partie de quatre départements, Loire-inférieure, Maine et Loire, Deux-Sèvres, et Vendée. On peut regarder comme ses limites, la Loire au nord, de Nantes à Angers ; au couchant, le pays marécageux qui forme la côte de l'Océan ; des autres côtés, une ligne qui partirait des Sables et passerait entre Luçon et la Roche-sur-Yon, entre Fontenay et la Châtaigneraie, puis à Parthenay, Thouars, Vihiers, Tourcé, Brissac, et viendrait aboutir à la Loire, un peu au-dessus des ponts de Cé. La guerre s'est étendue au-delà de ces limites, mais par des incursions seulement. Le pays de l'insurrection, la vraie Vendée, est renfermé dans cet espace.

Ce pays diffère par son aspect, et plus encore par les mœurs de ses habitants, de la plupart des provinces de France. Il est formé de collines en général assez peu

élevées, qui ne se rattachent à aucune chaîne de montagnes. Les vallées sont étroites et peu profondes. De fort petits ruisseaux y coulent dans des directions variées : les uns se dirigent vers la Loire, quelques-uns vers la mer ; d'autres se réunissent, en débouchant dans la plaine, et forment de petites rivières. Il y a partout beaucoup de rochers de granit. On conçoit qu'un terrain qui n'offre ni chaînes de montagnes, ni rivières, ni vallées étendues, ni même une pente générale, doit être comme une sorte de labyrinthe. Rarement on trouve des hauteurs assez élevées au-dessus des autres coteaux pour servir de point d'observation et commander le pays. Cependant, en approchant de Nantes, le long de la Sèvre, la contrée prend un coup-d'œil qui a quelque chose de plus grand. Les collines sont plus hautes et plus escarpées. Cette rivière est rapide et profondément encaissée ; elle roule à travers des masses de rochers, dans des vallons resserrés. Le Bocage n'est plus seulement agreste ; il offre là un coup-d'œil triste et sauvage. Au contraire, en tirant plus à l'est, dans les cantons qui sont voisins des bords de la Loire, le pays est plus ouvert, les pentes mieux ménagées, et les vallées forment d'assez vastes plaines. Le Bocage, comme l'indique son nom, est couvert d'arbres. On y voit peu de grandes forêts ; mais chaque champ, chaque prairie est entourée d'une haie vive, qui s'appuie sur des arbres plantés irrégulièrement et fort rapprochés. Ils n'ont point un tronc élevé, ni de vastes rameaux. Tous les cinq ans, on coupe leurs branchages, et on laisse nue une tige de douze ou quinze pieds. Ces enceintes ne renferment jamais un grand espace. Le terrain est fort divisé ; il

est peu fertile en grains. Souvent des champs assez étendus restent longtemps incultes. Ils se couvrent alors de grands genêts ou d'ajoncs épineux. Toutes les vallées et même les dernières pentes des coteaux sont couvertes de prairies. Vue d'un point élevé, la contrée paraît toute verte : seulement, au temps des moissons, des carreaux jaunes se montrent de distance en distance entre les haies. Quelquefois les arbres laissent voir le toit aplati, et couvert de tuiles rouges, de quelques bâtiments, ou la pointe d'un rocher qui s'élève au-dessus des branches. Presque toujours cet horizon de verdure est très-borné ; quelquefois il s'étend à trois ou quatre lieues. Dans la partie du Bocage qui est située en Anjou, la vue est plus riante, les cultures sont plus variées, les villes et les villages plus rapprochés. C'est surtout le Bocage du Poitou que j'ai voulu faire connaître.

Une seule grande route, qui va de Nantes à la Rochelle, traverse ce pays. Cette route et celle qui conduit de Tours à Bordeaux par Poitiers, laissent entre elles un intervalle de plus de trente lieues, où l'on ne trouve que des routes de traverse. Les chemins du Bocage sont tous comme creusés entre deux haies. Ils sont bourbeux en hiver, et raboteux en été. Souvent, quand ils suivent le penchant d'une colline, ils servent en même temps de lit à un ruisseau ; ailleurs, ils sont taillés dans le rocher, et gravissent les hauteurs par des degrés irréguliers. Tous ces chemins offrent un aspect du même genre. Au bout de chaque champ, on trouve un carrefour, qui laisse le voyageur dans l'incertitude sur la direction qu'il doit prendre, et que rien ne peut

lui indiquer. Les habitants eux-mêmes s'égarent fréquemment, lorsqu'ils veulent aller à deux ou trois lieues de leur séjour.

Il n'y a point de grandes villes dans le Bocage. Des bourgs de deux ou trois mille âmes sont disperses sur cette surface. Les villages sont peu nombreux et distants les uns des autres. On ne voit pas même de grands corps de ferme. La territoire est divisé en métairies : chacune renferme un ménage et quelques valets. Il est rare qu'une métairie rapporte au propriétaire plus de 600 fr. de rente. Le terrain qui en dépend est vaste, mais produit peu ; la vente des bestiaux forme le principal revenu ; et c'est surtout à les soigner que s'occupent les métayers.

Les châteaux étaient bâtis et meublés sans magnificence ; on ne voyait en général ni grands parcs, ni beaux jardins. Les gentilshommes y vivaient sans faste, et même avec une simplicité extrême. Quand leur rang ou leur fortune les avait, pour un peu de temps, appelés hors de leur province, ils ne rapportaient pas dans le Bocage les mœurs et le ton de Paris. Leur plus grand luxe était la bonne chère, et leur seul amusement était la chasse. De tout temps, les gentilshommes poitevins ont été de célèbres chasseurs : cet exercice, et le genre de vie qu'ils menaient, les accoutumaient à supporter la fatigue, et à se passer facilement de toutes les recherches auxquelles les gens riches attachent communément du goût et même de l'importance. Les femmes voyageaient à cheval, en litière, ou dans des voitures à bœufs. Les rapports mutuels des seigneurs et de leurs paysans, ne ressemblaient pas non plus à ce qu'on voyait dans le reste

de la France. Il régnait entre eux une sorte d'union inconnue ailleurs. Les propriétaires y afferment peu leurs terres; ils partagent les productions avec le métayer qui les cultive. Chaque jour, ils ont ainsi des intérêts communs et des relations qui supposent la confiance et la bonne foi. Comme les domaines sont très-divisés, et qu'une terre un peu considérable renfermait vingt-cinq ou trente métairies, le seigneur avait ainsi des communications habituelles avec les paysans qui habitaient autour de son château ; il les traitait paternellement, les visitait souvent dans leurs métairies, causait avec eux de leur position, du soin de leur bétail, prenait part à des accidents et à des malheurs qui lui portaient aussi préjudice ; il allait aux noces de leurs enfants, et buvait avec les convives. Le dimanche, on dansait dans la cour de son château, et les dames se mettaient de la partie. Quand on chassait le loup, le sanglier, le cerf, le curé avertissait les paysans au prône. Chacun prenait son fusil, et se rendait avec joie au lieu assigné. Les chasseurs postaient les tireurs, qui se conformaient strictement à tout ce qu'on leur ordonnait. Dans la suite, on les menait au combat de la même manière et avec la même docilité.

Ces heureuses habitudes, se joignant à un bon naturel, font des habitants du Bocage un excellent peuple. Ils sont doux, pieux, hospitaliers, charitables, pleins de courage et de gaîté. Les mœurs y sont pures ; ils ont beaucoup de probité. Jamais on n'entend parler d'un crime, rarement d'un procès. Ils étaient dévoués à leurs seigneurs, avec un respect mêlé de familiarité. Leur caractère, qui a quelque chose de sauvage, de

timide et de méfiant, leur inspirait encore beaucoup plus d'attachement pour ceux qui, depuis si longtemps, avaient obtenu leur confiance.

Les habitants des villes et les petits propriétaires n'avaient pas pour la noblesse les mêmes sentiments. Cependant, comme ils étaient toujours reçus avec bienveillance et simplicité, quand ils venaient dans les châteaux, comme beaucoup d'entre eux devaient de la reconnaissance à des voisins plus puissants qu'eux, ils avaient aussi de l'affection et du respect pour les principales familles du pays. Quelques-uns ont embrassé avec chaleur les opinions révolutionnaires, mais sans aucune animosité particulière. Les horreurs qui ont été commises ne doivent pas leur être attribuées, et souvent ils s'y sont opposés avec force.

En 1789, dès que la révolution fut commencée, les villes se montrèrent favorables à tout ce qui se faisait. Les gens de la plaine surtout s'empressèrent de prendre part au nouveau mouvement ; il y eut même, de ce côté-là, des châteaux attaqués et brûlés. Au contraire, les habitants du Bocage virent avec crainte et chagrin tous ces changements, qui ne pouvaient que troubler leur bonheur, loin d'y ajouter. Lorsqu'on forma des gardes nationales, le seigneur fut prié, dans chaque paroisse, de *la* commander. Quand il fallut nommer des maires, ce fut encore le seigneur qui fut choisi. On ordonna d'enlever des églises les bancs seigneuriaux ; l'ordre ne fut point exécuté. Enfin, chaque jour, les paysans se montraient plus mécontents du nouvel ordre de choses, et plus dévoués aux gentilshommes.

Le serment des prêtres vint accroître encore le mé-

contentement. Quand les gens du Bocage virent qu'on leur ôtait des curés auxquels ils étaient accoutumés, qui connaissaient leurs mœurs et leur patois, qui presque tous étaient tirés du pays même, qui s'étaient fait vénérer par leur charité, et qu'on les remplaçait par des étrangers, ils ne voulurent plus aller à la messe de la paroisse. Les prêtres sermentés* furent insultés ou abandonnés. Le nouveau curé des Echaubroignes fut obligé de s'en revenir, sans avoir pu obtenir même du feu pour allumer les cierges; et cet accord universel régnait dans une paroisse de quatre mille habitants. Les anciens prêtres se cachaient et disaient la messe dans les bois. On essaya dans quelques endroits des mesures de rigueur. Il y eut des soulèvements partiels, et des émeutes assez vives. La gendarmerie éprouva quelquefois de la résistance, et les paysans commencèrent à montrer de la constance et du courage. Un malheureux homme du Bas-Poitou se battit longtemps avec une fourche contre les gendarmes. Il avait reçu vingt-deux coups de sabre. On lui criait : "Rends-toi." Il répondit : "Rendez-moi mon Dieu," et il expira ainsi.

[La nouvelle de la mort de Louis XVI. souleva la Vendée contre la révolution, et alors commença cette guerre célèbre, dont M^me^ de La Rochejaquelein a décrit les principales scènes.]

Dans les commencements de la guerre, toute la tactique consistait à se répandre en silence derrière les haies, tout autour de la troupe des bleus.† On tirait ensuite des coups de fusil de tous côtés; et, à la moindre

* Assermentés. † Les soldats de la Convention.

hésitation, au premier mouvement des républicains, on s'élançait sur eux, avec de grands cris. Les paysans couraient d'abord sur les canons. Les plus forts et les plus agiles étaient d'avance destinés à s'emparer promptement de l'artillerie, pour l'empêcher de faire du mal, comme ils disaient entre eux. Ils criaient : " Un tel, tu es le plus fort, saute à cheval sur le canon." Dans les combats, les chefs s'élançaient toujours les premiers. Cela était essentiel pour donner du courage aux soldats, qui étaient souvent un peu intimidés au commencement de l'action.

Cette manière de faire la guerre paraîtra sans doute singulière, mais elle est appropriée au pays. D'ailleurs, il faut songer que les soldats ne savaient pas faire l'exercice, et qu'à peine distinguaient-ils leur main droite de leur main gauche. Les officiers n'étaient guère plus habiles. Les commandants et les généraux n'avaient aucune pratique de l'art militaire. C'étaient des jeunes gens, des abbés simples tonsurés,* sortant du séminaire,† des bourgeois, des paysans. Cependant, ce sont eux qui, d'abord avec leur courage et leur enthousiasme, puis avec des talents qu'une prompte expérience développa, firent trembler la république, conquirent une partie de la France, obtinrent une honorable paix, et défendirent leur cause avec plus de succès et de gloire, que toutes les puissances coalisées.

Quelques détails feront mieux connaître les succès des Vendéens. Il y avait toujours une prodigieuse différence entre leur perte et celle des républicains. Les

* Voués à la prêtrise ; non encore prêtres.
† Clerical seminary.

paysans, dispersés derrière les haies, n'offraient jamais un front où le feu des ennemis pût faire un grand ravage. Les troupes de ligne tiraient sans viser, à hauteur d'homme, suivant leur habitude.

Les paysans ajustaient, et perdaient peu de coups : aussi tombait-il habituellement au moins cinq hommes d'un côté, tandis que de l'autre on en perdait un seul. Lorsque les bleus étaient rangés sur un terrain un peu plus découvert, les paysans se hâtaient encore plus de les ébranler, en s'élançant vivement sur eux. Leur premier effort se dirigeait toujours sur les canons. Sitôt que la lumière leur annonçait une décharge, ils se jetaient à terre pour l'éviter, se relevaient aussitôt, couraient en avant, pendant qu'on rechargeait les pièces, se baissaient encore pendant l'explosion, et de cette façon ils arrivaient sur la batterie, et attaquaient les canonniers corps à corps.

Les défaites étaient terribles pour les républicains. Quand ils fuyaient dispersés, ils s'égaraient dans le labyrinthe des chemins du Bocage, où rien ne pouvait diriger leur retraite. Ils tombaient par petits détachements entre les mains des paysans. Ils se trouvaient, sans le savoir, auprès d'un village, sans pouvoir résister aux habitants. Lorsque nos gens, au contraire, n'avaient pas réussi à ébranler la colonne ennemie, et qu'elle parvenait à les repousser, ils se dissipaient, sans qu'on pût les atteindre. Ils sautaient les haies, prenaient de petits sentiers détournés, et retournaient chez eux, dans l'espoir de se réunir encore deux ou trois jours après, et d'être plus heureux. Ils ne se décourageaient pas, et répétaient, en s'en allant : " Vive le roi ! quand même."

Mais la grande et principale cause des premiers succès de la Vendée, c'était le courage et le dévouement des royalistes. Les troupes républicaines furent d'abord composées de volontaires, nouveaux dans le métier des armes, de gardes nationales étrangères aux habitudes militaires. L'enthousiasme ne suppléait pas à l'habileté et à l'expérience, comme parmi nos braves paysans. Ce n'était pas leur propre volonté, ni le désir de défendre leur religion, leurs enfants, et leurs chefs, qui avaient rassemblé les soldats de la république. Des réquisitions, et des mesures de terreur avaient formé à la hâte des bataillons, qui se battaient souvent avec répugnance. Leurs généraux inhabiles étaient sans cesse contrariés par des administrateurs ou des commissaires. On les destituait sans motif, comme on les avait nommés sans mérite. L'absurdité et l'ineptie présidaient à tous leurs conseils, autant que l'injustice et la cruauté.

Je vais faire connaître les chefs qui commandaient l'armée vendéenne. Il n'y avait eu aucune nomination de généraux : les soldats suivaient ceux en qui ils avaient confiance, et ceux-ci s'entendaient fort bien entre eux, sans qu'il fût question de grades ni de subordination positive. M. de Bonchamp, chef de l'armée d'Anjou, était un homme de trente-deux ans. Il avait fait la guerre dans l'Inde, avec distinction, sous M. de Suffren. Il avait une réputation de valeur et de talent que je n'ai jamais entendu contester une seule fois. Il était reconnu pour le plus habile des généraux. Sa troupe passait pour mieux exercée que les autres. Il n'avait aucune ambition, aucune prétention. Son caractère était doux

et facile.* Il était fort aimé dans la grande armée, et on lui accordait une entière confiance ; mais il était malheureux dans les combats. Il a paru rarement au feu, sans être blessé, et son armée était ainsi souvent privée de sa présence. C'est aussi pour cette cause que je n'ai jamais été à portée de le voir.

Dans la grande armée, le principal chef était en ce moment M. d'Elbée. Il commandait plus particulièrement les gens des environs de Chollet et de Beaupréau. C'était un ancien sous-lieutenant, retiré depuis quelques années ; il avait alors quarante ans ; il était de petite taille, extrêmement dévot, enthousiaste, d'un courage extraordinaire et calme. Son amour-propre se blessait facilement, et s'emportait sans propos, quoiqu'il fût d'une politesse cérémonieuse. Il avait un peu d'ambition, mais bornée, comme toutes ses vues. Dans les combats, il ne savait qu'aller en avant, en disant : "Mes enfants, la Providence nous donnera la victoire." Sa

* Mad. de La Rochejaquelein a omis le trait qui a couronné la vie de M. de Bonchamp. A la bataille de Chollet (16 octobre 1793) il fut mortellement blessé. Sur son lit de mort, il apprit que l'armée vendéenne, dans l'excès de sa fureur, voulait exterminer près de cinq mille prisonniers qu'on avait déposés dans une église. Bonchamp, qui conservait à peine un souffle de vie, demanda, comme une dernière preuve d'obéissance, aux généraux, aux officiers, aux soldats qui l'environnaient, d'épargner les jours des prisonniers. Et il retrouva, dans son amour pour l'humanité, assez de force pour haranguer les officiers et quelques soldats qui s'opposaient encore à son vœu de grâce, et pour dire : "Si l'armée se souille d'un pareil crime, je vais me donner la mort à ses yeux, en déchirant l'appareil mis sur mes blessures." Les prisonniers furent sauvés. (Hist. de France, par l'Abbé de Montgaillard.)

dévotion était très-réelle ; mais comme il voyait que c'était un moyen de s'attacher les paysans et de les animer, il y mettait beaucoup d'affectation, et un ton de charlatanisme que l'on trouvait souvent ridicule. Il portait dans son habit de pieuses images. Il faisait des sermons et des exhortations aux soldats, et surtout il parlait toujours de la Providence ; au point que les paysans, bien qu'ils l'aimassent beaucoup, et qu'ils respectassent tout ce qui tenait à la religion, l'avaient, sans y entendre malice, surnommé le général la Providence. Malgré ces petits ridicules, M. d'Elbée était au fond un homme si estimable et si vertueux, que tout le monde avait pour lui de l'attachement et de la déférence.

Stoffiet était à la tête des paroisses du côté de Maulevrier. Il était Alsacien, et avait servi dans un régiment suisse. Lors de la révolte, il était garde-chasse au château de Maulevrier ; il avait alors quarante ans ; il était grand et robuste. Les soldats ne l'aimaient pas, parce qu'il était dur et brutal ; mais ils lui obéissaient mieux qu'à personne, et cela le rendait fort utile. Les généraux avaient grande confiance en lui. Il était actif, intelligent et brave. Depuis, il a montré une ambition sans bornes et sans raison, qui lui a donné de grands torts, et qui a perdu l'armée. Alors il était, comme tout le monde, dévoué à faire le mieux possible, sans songer à lui.

Cathelineau commandait les gens du Pin-en-Mauge, et des environs. C'était, comme je l'ai dit, un simple paysan, qui avait fait quelque temps le métier de colporteur pour le commerce des laines. Jamais on n'a vu un homme plus doux, plus modeste et meilleur. On

avait pour lui d'autant plus d'égards, qu'il se mettait toujours à la dernière place. Il avait une intelligence extraordinaire, une éloquence entraînante, des talents naturels pour faire la guerre et diriger les soldats ; il était âgé de trente-quatre ans. Les paysans l'adoraient, et lui portaient le plus grand respect. Il avait depuis longtemps une grande réputation de piété et de régularité, tellement que les soldats l'appelaient le Saint d'Anjou, et se plaçaient, quand ils le pouvaient, auprès de lui dans les combats, pensant qu'on ne pouvait être blessé à côté d'un si saint homme. Quand M. de Lescure fut à l'armée, il fut aussi surnommé le Saint du Poitou, et l'on avait pour lui, comme pour Cathelineau, une sorte de vénération religieuse.

M. de La Rochejaquelein était chef des paroisses qui sont autour de Châtillon. Lorsqu'il se présenta pour la première fois aux paysans, il leur dit ces propres paroles : " Mes amis, si mon père était ici, vous auriez confiance en lui. Pour moi, je ne suis qu'un enfant ; mais, par mon courage, je me montrerai digne de vous conduire. Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi." On lui répondit par de grandes acclamations.

Il avait un courage ardent et téméraire, qui le faisait surnommer l'Intrépide. Dans les combats, il avait le coup-d'œil juste, et prenait des résolutions promptes et habiles. Il inspirait beaucoup d'ardeur et d'assurance aux soldats. On lui reprochait de s'exposer sans aucune nécessité, de se laisser emporter trop loin, d'aller faire le coup de sabre avec les ennemis. Dans les déroutes des républicains, il les poursuivait sans aucune prudence

personnelle. On l'exhortait aussi à s'occuper davantage des discussions du conseil de guerre. En effet, il les trouvait souvent oiseuses et inutiles ; et, après avoir dit son avis, il lui arrivait parfois de s'endormir ; mais il répondait à tous ces reproches : " Pourquoi veut-on que je sois un général ? Je ne veux être qu'un hussard, pour avoir le plaisir de me battre." Malgré ce goût pour les combats, il était cependant rempli de douceur et d'humanité. Le combat fini, nul n'avait plus d'égards et de pitié pour les vaincus. Souvent, en faisant un prisonnier, il lui offrait auparavant de se battre corps à corps contre lui.

M. de Lescure avait une bravoure qui ne ressemblait pas à celle de son cousin ; elle ne l'écartait jamais de son sang-froid accoutumé ; et, même lorsqu'il se montrait téméraire, il ne cessait pas d'être grave et réfléchi. Il était l'officier le plus instruit de l'armée. Toujours il avait eu du goût pour les études militaires, et s'y était livré avec zèle. Il avait lu tous les livres de tactique. Lui seul entendait quelque chose à la fortification ; et quand on attaquait les retranchements des républicains, ses conseils étaient nécessaires à tout le monde. Il était aimé et respecté; mais on lui trouvait de l'obstination dans les conseils. Pour son humanité, elle avait quelque chose d'angélique et de merveilleux. Dans une guerre où les généraux étaient soldats, et combattaient sans cesse corps à corps, pas un homme n'a reçu la mort de la main de M. de Lescure. Jamais il n'a laissé périr ou maltraiter un prisonnier, tant qu'il a pu s'y opposer, même dans un temps où les massacres effroyables des républicains, entrainaient les plus doux de nos officiers à

user de représailles. Un jour un homme tira sur lui à bout portant ; il écarta le fusil, et dit : " Emmenez ce prisonnier." Les paysans indignés le massacrèrent derrière lui. Il se retourna, et s'emporta avec une colère que jamais on ne lui avait vue. C'est la seule fois, m'a-t-il dit, qu'il avait proféré un jurement. Le nombre des gens à qui il a sauvé la vie est prodigieux : aussi sa mémoire est-elle chérie et vénérée de tous les partis, dans la Vendée. De tous ceux qui se sont illustrés dans cette guerre, aucun n'a acquis une gloire plus pure. MM. de La Rochejaquelein et de Lescure étaient unis comme deux frères. Leurs noms allaient toujours ensemble ; leur amitié était célèbre dans l'armée. Avec un caractère différent, ils avaient la même simplicité, la même douceur, la même absence d'ambition et de vanité. Henri disait : " Si nous rétablissons le roi sur le trône, il m'accordera bien un régiment de hussards." M. de Lescure ne formait pas des souhaits moins modestes.

Beaucoup d'officiers, et même de ceux qui montraient quelques talents, n'avaient pas une place ni une autorité bien déterminée. Ils combattaient aux postes où ils étaient le plus nécessaires, et faisaient ce dont on les chargeait. Tout ancien militaire, tout gentilhomme, ou tout homme un peu instruit, toute personne à qui les paysans montraient de la confiance, tout soldat qui faisait voir de la bravoure et de l'intelligence, se trouvait officier comme de droit. Les généraux le chargeaient de commander, et il faisait de son mieux. On pourra croire qu'un état-major ainsi formé, et où tout semble laissé au hasard, devait être le théâtre de beaucoup de dissensions et de malentendus ; mais l'absence de toute règle précise

venait de ce qu'elle eût été superflue et même nuisible. Chacun était sûr de soi et des autres. Il ne fallait pas prescrire de devoir à des gens qui faisaient toujours le plus qu'il leur était possible. Tous voulaient le même but, et s'y étaient entièrement et sincèrement dévoués. Il n'y avait ni ambition ni vanité, ou du moins elles étaient muettes. On se battait tous les jours, ou à peu près : il ne restait pas de temps pour se disputer, pour soutenir des prétentions, pour les étaler en conversations. Si quelques-uns avaient des espérances, elles étaient si éloignées des succès qui auraient pu les réaliser, qu'il eût été ridicule d'en parler. La diversité des conditions était oubliée. Un brave paysan, un bourgeois d'une petite ville, était le frère d'armes d'un gentilhomme. Ils couraient les mêmes dangers, menaient la même vie, étaient presque vêtus des mêmes habits, et parlaient des mêmes choses, qui étaient communes à tous. Cette égalité n'avait rien d'affecté ; elle était réelle par le fait ; elle l'était de cœur aussi pour tout honnête gentilhomme qui avait du sens. Les différences d'opinions politiques étaient aussi effacées. Plusieurs chefs ou officiers avaient eu originairement une nuance diverse dans la révolution, et avaient, plus ou moins tard, commencé à la détester ; mais jamais il n'était question d'amour-propre d'aristocratie. On prouvait assez son zèle actuel, pour qu'on ne mît pas de vanité à sa date.

Tels ont été, à peu d'exceptions près, dans le commencement de la guerre, le caractère des chefs, et le tableau de l'état-major. La formation et la discipline de l'armée présentaient aussi un spectacle bien différent de celui que les autres guerres offrent ordinairement.

L'armée n'était jamais assemblée plus de trois ou quatre jours. La bataille une fois gagnée ou perdue, l'expédition réussie ou manquée, rien ne pouvait retenir les paysans ; ils retournaient dans leurs foyers. Les chefs restaient seuls, avec quelques centaines d'hommes, déserteurs et étrangers, qui n'avaient pas de famille à aller retrouver ; mais dès qu'on voulait tenter une nouvelle entreprise, l'armée était bientôt reformée. On envoyait dans toutes les paroisses ; le tocsin était sonné ; tous les paysans arrivaient. Alors on lisait une réquisition conçue en ces termes : " Au saint nom de Dieu, de par le roi, telle paroisse est invitée à envoyer le plus d'hommes possible, en tel lieu, tel jour, à telle heure ; on apportera des vivres." Le chef, dans le commandement duquel la paroisse était comprise, signait la réquisition. Elle était obéie avec empressement ; c'était à qui partirait parmi les paysans. Chaque soldat apportait du pain avec lui, et les généraux avaient soin aussi d'en faire faire une certaine quantité. La viande était distribuée aux soldats. Le blé et les bœufs nécessaires pour les vivres, étaient requis par les généraux, et on avait soin de faire supporter cette charge par les gentilshommes, les grands propriétaires, et les terres d'émigrés ; mais il n'était pas toujours besoin de recourir à une réquisition. Il y avait beaucoup d'empressement à fournir volontairement. Les villages se cotisaient, pour envoyer des charrettes de pain sur le passage de l'armée. Les paysannes disaient leur chapelet à genoux, se tenaient sur la route, et offraient des vivres aux soldats. Les gens riches donnaient autant qu'il leur était possible.

Comme d'ailleurs les rassemblements duraient peu, on n'a jamais manqué de vivres.

L'armée n'avait ni chariots ni bagages. On pense bien qu'il n'était pas question de tentes. Pour les hôpitaux, ils étaient réglés avec un soin particulier. Tous les blessés royalistes et républicains étaient transportés à Saint-Laurent-sur-Sèvre. La communauté des sœurs de la Sagesse, qui sont une espèce de sœurs-grises, avait là son chef-lieu. Les pauvres sœurs, renvoyées de partout, s'y étaient réfugiées en grand nombre. Elles étaient plus de cent. Dans le même bourg, les missionnaires du Saint-Esprit s'étaient aussi consacrés aux mêmes fonctions. Il y avait des chirurgiens qui suivaient l'armée, d'autres dirigeaient de petits hôpitaux, en différents lieux.

Quand l'armée était assemblée, on la partageait en différentes colonnes, pour attaquer sur les différents points déterminés d'avance par les généraux. On disait : M^r un tel va par ce chemin ; qui veut le suivre ? Les soldats qui le connaissaient, marchaient à sa suite. Seulement, lorsqu'il y en avait assez dans une bande, on ne laissait plus les autres s'y joindre ; on les faisait aller d'un autre côté. Les chefs, arrivés au point d'attaque, formaient de la même façon les compagnies de leurs officiers. Jamais on ne disait aux soldats : A droite, à gauche. On leur criait : Allez vers cette maison, vers ce gros arbre ; puis on commençait l'attaque. Les paysans ne manquaient guère à dire leurs prières, avant d'entrer en combat, et presque tous faisaient un signe de croix, à chaque coup qu'ils allaient tirer.

Du reste, il était impossible, même à prix d'argent,

de les placer en sentinelle, ou de leur faire faire une patrouille. Les officiers étaient obligés de se charger de ce soin, quand il était nécessaire. On avait quelques drapeaux, que l'on portait dans les affaires importantes, et préparées d'avance ; mais quand la victoire était gagnée, les paysans mettaient drapeaux et tambours sur une charrette, et revenaient comme une foule joyeuse.

Dès que le combat était entamé, et que la mousqueterie et l'artillerie se faisaient entendre, les femmes, les enfants, tout ce qui restait d'habitants, allaient dans les églises se mettre en prières, ou se prosternaient dans les champs, pour demander le succès de nos armes. De façon que, dans toute La Vendée, à la fois, il n'y avait plus qu'une même pensée et qu'un même vœu. Chacun attendait, en priant Dieu, l'issue d'une bataille d'où dépendait le sort de tous.

LA DÉROUTE DU MANS.*

Tout le monde était accablé de fatigue. La journée avait été forte. Les blessés et les malades, dont le nombre allait chaque jour en croissant, demandaient avec instance qu'un séjour plus long fût accordé dans une grande ville, où l'on ne manquait ni de vivres ni de ressources. D'ailleurs, on voulait essayer de remettre

* Quant à la description de la déroute du Mans et de ses suites, dit M. Nodier, comme il n'y avait presque point d'exemple d'une telle catastrophe dans l'histoire des nations, il n'y a peut-être point d'exemple d'une telle narration dans leur littérature.

un peu d'ordre dans l'armée, de concerter quelque dessein, de remonter un peu les courages. Généraux, officiers, soldats, tout le monde était abattu. On voyait clairement qu'un jour ou l'autre nous allions être exterminés, et que les efforts qu'on pouvait faire étaient les convulsions de l'agonie. Chacun voyait souffrir autour de soi. Le spectacle des femmes, des enfants, des blessés, amollissait les âmes les plus fortes, au moment où il aurait fallu avoir une constance miraculeuse. Le malheur avait aigri les esprits et divisé tous les chefs. L'échec d'Angers, la perte de l'espérance qu'on avait conçue de rentrer dans la Vendée, avaient porté le dernier coup à l'opinion de l'armée. Tout le monde désirait la mort ; mais comme on la voyait certaine, on aimait mieux l'attendre avec résignation, que de combattre pour la retarder. Tout présageait que c'était fini de nous.

Le Mans est situé sur la grande route d'Alençon à Tours. La route de Paris à Angers se croise avec celle-là, à une demi-lieue de la ville. Un large pont, sur la Sarthe, se trouve à moitié chemin, entre les routes et le faubourg. Le grand chemin d'Alençon traverse, dans la ville, une grande place, puis une petite, où aboutit une rue étroite, qui est le prolongement de la route de traverse du Mans à Laval. J'étais logée sur cette petite place.

Le second jour, de grand matin, les républicains vinrent attaquer le Mans. On ne les attendait pas si tôt. La veille, des levées en masse, s'étaient présentées, et avaient été bientôt dispersées. L'ennemi s'avança, par trois colonnes, sur le point où les routes

se croisent. M. de La Rochejaquelein embusqua un corps considérable dans un bois de sapins, sur la droite. Ce fut là que la défense fut le plus opiniâtre : les bleus furent même repoussés plus d'une fois ; mais leurs généraux ramenaient sans cesse les colonnes. Nos gens se décourageaient, en voyant leurs efforts inutiles. Peu à peu, il en revenait beaucoup dans la ville ; des officiers même s'y laissaient entraîner. Enfin, sur les deux heures de l'après-midi, la gauche des Vendéens étant entièrement enfoncée, il fallut abandonner le bois de sapins. Henri voulut poster la troupe qui lui restait, dans un champ défendu par des haies et des fossés, où elle eût facilement arrêté la cavalerie. Jamais il ne put la rallier. Trois fois, avec MM. Forestier et Allard, il s'élança au milieu des ennemis, sans être suivi d'aucun soldat. Les paysans ne voulaient même pas se retourner, pour tirer un coup de fusil. Henri tomba, en faisant sauter un fossé à son cheval, dont la selle tourna ; il se releva. Le désespoir et la rage le saisirent. On n'avait pas décidé quelle route on prendrait, en cas de revers. Il n'y avait aucun ordre donné, ni pour la défense de la ville, ni pour la retraite. Il voulut y rentrer, pour y pourvoir, et essayer de ramener du monde. Il mit son cheval au galop, et culbutait ses misérables Vendéens, qui, pour la première fois, méconnaissaient sa voix. Il rentra au Mans. Tout y était en désordre. Il ne put pas rassembler* un seul officier, pour concerter ce qu'on avait à faire. Ses domestiques ne lui avaient pas même tenu un cheval prêt : il ne put en changer. Il revint, et trouva les républicains qui

* Trouver.

arrivaient au pont. Il y fit placer de l'artillerie, et on se défendit encore longtemps. Enfin, au soleil couchant, les bleus trouvèrent un gué, et passèrent. Le pont fut abandonné. On se battit ensuite à l'entrée de la ville, jusqu'au moment où, renonçant à tout espoir, le général, les officiers, les soldats, se laissèrent presque tous entraîner dans la déroute, qui avait commencé depuis longtemps : mais quelques centaines d'hommes restèrent dans les maisons, tirèrent par les fenêtres, et ne sachant pas au juste ce qui se passait, arrêtèrent toute la nuit les républicains, qui osaient à peine avancer dans les rues, et qui ne se doutaient pas que notre défaite fût aussi entière. Il y eut des officiers qui se retirèrent à quatre heures du matin seulement. Les derniers furent, je crois, MM. de Sepeaux et Allard. De braves paysans eurent assez de constance pour ne quitter la ville qu'à huit heures, s'échappant comme par miracle. C'est cette circonstance qui protégea notre fuite désordonnée, et qui nous préserva d'un massacre général.

Dès le commencement du combat, nous présagions que l'issue en serait funeste. J'étais logée chez une M^me^ T * * *, qui était fort riche, fort bien élevée, et très-républicaine. Elle avait sept petits enfants qu'elle aimait beaucoup, et qu'elle soignait avec tendresse. Je résolus de lui confier ma fille. C'était sa belle-sœur qui avait recueilli la petite Jagault. Je la suppliai de s'en charger, de l'élever comme une pauvre petite paysanne, de lui donner seulement des sentiments d'honneur et de vertu. Je lui dis que si elle était destinée à retrouver une position heureuse, j'en remercierais le ciel ; mais que je me résignais à ce qu'elle fût toujours misérable,

pourvu qu'elle fût vertueuse. M^me^ T*** me refusa absolument, et me dit honnêtement que si elle prenait ma fille, elle la traiterait comme ses enfants. J'ai su depuis, et j'en ai été surprise, que cette dame, qui appartenait à la famille la plus distinguée et la plus respectable, s'était conduite avec férocité envers nos prisonniers, après notre défaite, tant elle était exaltée contre nous. Pendant que je conjurais M^me^ T***, les cris de déroute commencèrent à se faire entendre; elle me laissa. Alors, voyant que c'en était fait, n'espérant plus rien, je voulus du moins sauver mon enfant. Je la cachai, à l'insu de tout le monde, dans le lit de M^me^ T***. Je comptais qu'elle n'aurait pas la cruauté d'abandonner cette innocente créature. Je descendis: on me mit à cheval; on ouvrit la porte. Je vis alors la place remplie d'une foule qui se pressait et se culbutait en fuyant, et dans l'instant je fus séparée de toute personne de ma connaissance. J'aperçus M. Stofflet, qui amenait les drapeaux. Cependant, le long du mur de la maison, il y avait un espace libre; je me glissai par-là; mais quand je voulus tourner dans la rue qui conduit au chemin de Laval, je ne pus y pénétrer; c'était là que la presse était le plus grande, et que l'on s'étouffait. Des chariots, des canons étaient renversés: les bœufs, couchés par terre, ne pouvaient se relever, et frappaient à coups de pieds ceux qui étaient précipités sur eux. Un nombre infini de personnes, foulées aux pieds, criaient sans être entendues. Je mourais de faim, de frayeur. Je voyais à peine; le jour finissait. Au coin de la rue, deux chevaux étaient attachés à une borne, et me barraient le chemin. La foule les repous-

sait sans cesse vers moi, et alors j'étais serrée entre eux et le mur. Je m'efforçais de crier aux soldats de les prendre et de monter dessus ; ils ne m'entendaient pas. Je vis passer auprès de moi un jeune homme à cheval, d'une figure douce. Je lui pris la main : "Monsieur, lui dis-je, ayez pitié d'une pauvre femme malade ; je ne puis avancer." Le jeune homme se mit à pleurer, et me répondit : "Je suis une femme aussi ; nous allons périr ensemble, car je ne puis pas, non plus, pénétrer dans la rue." Nous restâmes toute deux à attendre.

Cependant, le fidèle Bontemps, domestique de M. de Lescure, ne voyant pas qu'on s'occupât de ma fille, la chercha partout. Il la trouva, et la prit dans ses bras. Au milieu de la foule il m'aperçut, et, élevant l'enfant, il me cria : "Je sauve l'enfant de mon maître." Je baissai la tête, et je me résignai. Un instant après, je distinguai un autre de mes domestiques ; je l'appelai. Il prit mon cheval par la bride, et me faisant faire place avec son sabre, il me fit suivre la rue. Nous arrivâmes, à grand'peine, vers un petit pont dans le faubourg, sur la route de Laval ; un canon y était renversé, et embarrassait le passage. Enfin je me trouvai dans le chemin, et je m'arrêtai avec beaucoup d'autres. Quelques officiers étaient là, tâchant de ramener encore les soldats, mais tous leurs efforts étaient inutiles.

Les républicains, entendant beaucoup de bruit de notre côté, y pointèrent les canons, et tirèrent à toute volée, par-dessus les maisons. Un boulet siffla à un pied au-dessus de ma tête. L'instant d'après, j'entendis une nouvelle décharge, et je me baissai involontairement sur

mon cheval. Un officier, qui était là, me reprocha, en jurant, ma poltronnerie. "Hélas ! monsieur," lui dis-je, "il est bien permis à une malheureuse femme de baisser la tête, quand toute l'armée fuit." En effet, ces coups de canon recommencèrent à faire courir nos gens, qui s'étaient arrêtés. Peut-être, s'il eût fait jour, aurait-on pu les ramener.

Je suivis la déroute ; je rencontrai M. de Sanglier. Il avait perdu sa femme, la veille ; il était malade, et portait à cheval ses deux petites filles, qui étaient malades aussi : son cheval n'avait pas même de bride. Il m'apprit que c'était vers Laval qu'on s'enfuyait. Successivement, je trouvai quelques personnes de ma connaissance, que je reconnus à la faveur du clair de lune. A quelques lieues du Mans, je vis arriver mon père et M. de La Rochejaquelein. Ils avaient longtemps essayé de rallier les soldats. Henri vint à moi : "Ah ! vous êtes sauvée," me dit-il.—"Je croyais que vous aviez péri," lui répondis-je, "puisque nous sommes battus." Il me serra la main, en disant : "Je voudrais être mort."

J'étais dans un horrible état. Un domestique conduisait toujours mon cheval par la bride, et me soutenait, pour me rendre un peu de force. Des soldats me firent boire de l'eau-de-vie à leurs gourdes : je n'en avais jamais goûté. Je voulais qu'on y mêlât de l'eau ; on ne trouvait que celle des ornières. Mon père ne me quitta plus. Ma mère et ma fille étaient sauvées ; mais j'ignorais où elles étaient. A douze lieues du Mans, je m'arrêtai dans un petit village. La nuit était devenue si noire, qu'une femme, qui me suivait, passa avec son cheval sur une chaussée de moulin ; elle tomba dans l'eau.

comme cela aurait bien pu m'arriver. Je ne sais si on put la sauver.

M^me^ de Bonchamp se réfugia dans la même maison que moi. Une grande partie de l'armée s'arrêta à ce village. Il n'y avait que peu de place dans les chaumières. La route était couverte de pauvres gens, qui, accablés de lassitude, s'endormaient dans la boue, sans songer même à se garantir de la pluie.

Le lendemain matin on partit. La faim, la fatigue, les souffrances, avaient tellement épuisé tout le monde, qu'un régiment de hussards aurait exterminé l'armée vendéenne. Peu à peu, ceux qui étaient restés en arrière et dans la ville pendant la nuit, nous rejoignirent.

Nous arrivâmes à Laval. J'y retrouvai ma mère et ma fille. Ce fut là qu'on eut le loisir de s'apercevoir des pertes qu'on venait de faire. La déroute du Mans coûta la vie à plus de quinze mille personnes. Ce ne fut pas au combat qu'il en mourut le plus ; beaucoup furent écrasés dans les rues du Mans : d'autres, blessés et malades, restèrent dans les maisons, et furent massacrés. Il en mourut dans les fossés et dans les champs, voisins de la route. Une assez grande quantité suivit le chemin d'Alençon, et là ils furent pris et conduits à l'échafaud.

Telle fut la déplorable déroute du Mans, où l'armée vendéene reçut le coup mortel. Il était inévitable. Le jour que l'on quitta la rive gauche de la Loire, avec un peuple de femmes, d'enfants et de vieillards, pour aller chercher un asile dans un pays que l'on ne connaissait pas, sans savoir la route qu'on devait tenir, et au com-

mencement de l'hiver, il était facile de prévoir que nous finirions par cette terrible catastrophe. Le plus beau titre de gloire pour les généraux et pour les soldats, c'est d'avoir pu la retarder si longtemps.

L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE.

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce, il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement que je l'écrivis de mémoire, aussitôt que j'en eus le loisir :—

Je rejoignis le régiment, le 4 Septembre, au soir. Je trouvai le colonel au bivouac. Il me reçut d'abord assez brusquement ; mais après avoir lu la lettre de recommandation du général B * * *, il changea de manières, et m'adressa quelques paroles obligeantes.

Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec les proportions presque gigantesques de sa personne. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part, à la bataille d'Iéna.

En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace, et dit : "Mon lieutenant est mort hier"—— Je compris qu'il voulait dire : "C'est vous qui devez le remplacer, et vous n'en êtes pas ca-

pable." Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivouac. Elle était large et rouge, comme cela est ordinaire à son lever. Mais, ce soir, elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant, la redoute se détacha en noir, sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan, au moment de l'éruption.

Un vieux soldat, auprès de qui je me trouvais, remarqua la couleur de la lune. "Elle est bien rouge," dit-il; "c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute!" J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir. Je me levai, et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs, au-delà du village de Cheverino.

Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu; je m'enveloppai soigneusement de mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient la plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égard par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais, comme une espèce de cuirasse, le mouchoir et le porte-

feuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force, et me réveillait en sursaut.

Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la Diane, j'étais tout à fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

Vers les trois heures, un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes ; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine ; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes, nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier, et rentrer dans la redoute.

Un corps d'artillerie vint s'établir à notre droite, un autre à notre gauche, mais tous les deux bien en avant de nous. Ils commencèrent un feu très-vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes, par un pli du terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous, car ils tiraient de préférence sur nos canonniers, passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

Aussitôt que l'ordre de marcher en avant eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache, d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule

crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on ne s'imaginât que j'avais peur. Les boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un grand danger, puisque enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je pensai au plaisir de raconter la prise de Cheverino, dans le salon de Madame de Saint-Luxan, rue de Provence.

Le colonel passa devant notre compagnie ; il m'adressa la parole : " Eh bien ! vous allez en voir de grises, pour votre début." Je souris d'un air tout à fait martial, en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

Il paraît que les Russes s'aperçurent du peu d'effet de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus, qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon shako, et tua un homme auprès de moi.

" Je vous fais mon compliment," me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shako ; " vous en voilà quitte pour la journée." Je connaissais cette superstition militaire, qui croit que ce mot, *non bis in idem*, est un axiome aussi bien sur un champ de bataille, que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon shako. " C'est faire saluer les gens sans cérémonie," dis-je aussi gaiement que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. " Je vous félicite," reprit le capitaine : " vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir ; car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai

été blessé, l'officier, auprès de moi, a reçu quelque balle morte; et," ajouta-t-il d'un ton plus bas et plus honteux, " leurs noms commençaient toujours par un P."

Je fis l'esprit fort ; bien des gens auraient fait comme moi ; bien des gens auraient été, aussi bien que moi, frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement ; alors nous sortîmes de notre couvert, pour marcher sur la redoute.

Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute, du côté de la gorge ; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie, qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit : souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades, plus familiarisés avec ce bruit. " A tout prendre," me dis-je, " une bataille n'est pas une chose si terrible."

Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs ; tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, et restèrent silencieux et sans tirer. " Je n'aime pas ce silence," dit mon capitaine ; " cela ne présage rien de bon." Je trouvais que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de

leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute ; les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles, avec des cris de *Vive l'empereur !* plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée, et restait suspendue comme un dais, à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait, derrière leur parapet à demi détruit, les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par le fusil élevé. Dans une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme, tenant un boute-feu, était auprès d'un canon.

Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. " Voilà la danse qui va commencer !" s'écria mon capitaine. " Bonsoir." Ce furent les dernières paroles que je lui entendis prononcer.

Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds : sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle

et de son sang. De toute ma compagnie, il ne restait debout que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet, en criant *Vive l'empereur!* il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps, au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier victoire ; et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts, sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient encombrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

Le colonel était renversé, tout sanglant, sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui : je m'approchai : " Où est le plus ancien capitaine ?" demandait-il à un sergent. — Le sergent haussa les épaules d'une manière très-expressive.—" Et le plus ancien lieutenant ?"—" Voici monsieur qui est arrivé d'hier," dit le sergent d'un ton tout à fait calme. —Le colonel sourit amèrement.—" Allons, monsieur," me dit-il, " vous commandez en chef ; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force ; mais le général C*** va nous faire soutenir."—" Colonel," lui dis-je, " vous êtes

grièvement blessé!" — "Flambé, mon cher, mais la redoute est prise."

M. MÉRIMÉE.

DERNIERS TEMPS DE LA LIBERTÉ GRECQUE.

(BOSSUET.)

BOSSUET, (JACQUES-BÉNIGNE,) évêque de Meaux, né en 1627, mort en 1704, le plus éloquent des orateurs de la chaire française, l'un des plus profonds théologiens de l'église gallicane, et le plus habile controversiste de la communion catholique, est aussi un des plus grands historiens modernes. Chargé de l'éducation du Dauphin, fils de Louis XIV., il écrivit pour ce jeune prince un *Discours sur l'Histoire universelle*, qui forme, avec ses *Oraisons funèbres*, la principale base de sa réputation littéraire. Ce *Discours* embrasse tout le temps écoulé depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne, et se divise en trois parties, non successives mais parallèles, puisque l'auteur y fournit trois fois la même carrière. La première partie (*les Époques*) n'est qu'un exposé rapide des faits, et, pour ainsi dire, un dessin hardi, qui attend le pinceau. La seconde (*Suite de la Religion*) offre le développement du principal objet de Dieu, dans les révolutions des empires; c'est l'histoire de la Providence dans l'histoire des affaires humaines; c'est ce fil d'or qui se retrouve et perce partout dans le tissu de la vie des nations. Dans la troisième partie, (*les Empires*), Bossuet, redescendant de la première cause aux causes secondes, explique, par la seule nature des choses, la destinée des empires qui se sont succédé dans le monde. La précision du style, jointe à une noble abondance, la profondeur et la sublimité des vues, et, dans quelques endroits, un admirable enthousiasme, distinguent cette production, qui n'a, dans notre littérature historique, ni pareille ni égale. Malheureusement, en plusieurs endroits, surtout dans

la troisième partie, le jugement de Bossuet est obscurci par quelques préjugés.

Il ne fut pas malaisé aux Perses de dompter l'Asie mineure, et même les colonies grecques que la mollesse de l'Asie avait corrompues.

Mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avaient jamais vu, une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires dans ce pays rendaient adroits ; des armées médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux, où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprits ; au reste, si bien commandées et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avaient tous qu'une même âme, tant on voyait de concert dans leurs mouvements.

Mais ce que la Grèce avait de plus grand, était une politique ferme et prévoyante, qui savait abandonner, hasarder et défendre ce qu'il fallait ; et, ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendaient invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avaient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Égypte, qui, s'étant établies, dans les premiers temps, en divers endroits du pays, avaient répandu partout cette excellente police des Egyptiens. C'est de là qu'ils avaient appris les exercices du corps, la lutte, la course à pied, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection, par les glorieuses couronnes des jeux olympiques.

Mais ce que les Égyptiens leur avaient appris de meilleur, était à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois, pour le bien public. Ce n'étaient pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'état qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé: les Grecs étaient instruits à se regarder et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui était le corps de l'état. Les pères nourrissaient leurs enfants dans cet esprit; et les enfants apprenaient, dès le berceau, à regarder la patrie comme une mère commune, à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parents. Le mot de civilité ne signifiait pas seulement, parmi les Grecs, la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables: l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen, qui se regarde toujours comme membre de l'état, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois que la Grèce avait eus en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Témène, un Cresphonte, un Eurystène, un Patrocle, et les autres semblables, avaient répandu cet esprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien, et en faisant régner la loi.

Que dirai-je de la sévérité des jugements? Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'Aréopage, si révéré dans toute la Grèce, qu'on disait que les dieux mêmes y avaient comparu? Il a été célèbre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avait fondé sur le modèle des tribunaux de l'Égypte. Aucune com-

pagnie n'a conservé si longtemps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs, ainsi policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaques pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, et tant d'autres que l'histoire marque, empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites, et en petit nombre, tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspirait était admirable ; car la liberté que se figuraient les Grecs était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire, à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne voulaient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutés durant le temps de leur ministère, redevenaient des particuliers qui ne gardaient d'autorité qu'autant que leur en donnait leur expérience. La loi était regardée comme la maîtresse : c'était elle qui établissait les magistrats, qui en réglait le pouvoir, et qui enfin châtiait leur mauvaise administration.

Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées sont aussi solides que spécieuses. Enfin, la Grèce en était charmée, et préférait les inconvénients de la liberté à ceux de la sujétion légitime, quoiqu'en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grèce tirait du sien, était que les citoyens s'affectionnaient d'autant plus à leur

pays, qu'ils le conduisaient en commun, et que chaque particulier pouvait parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Architas, Platon, Xénophon, Aristote, et une infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de philosophes: mais ceux qui étaient suivis étaient ceux qui enseignaient à sacrifier l'intérêt particulier, et même la vie, à l'intérêt général et au salut de l'état ; et c'était la maxime la plus commune des philosophes, qu'il fallait ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes ? les poètes même, qui étaient dans les mains de tout le peuple, les instruisaient plus encore qu'ils ne les divertissaient. Le plus renommé des conquérants regardait Homère comme un maître qui lui apprenait à bien régner. Ce grand poète n'apprenait pas moins à bien obéir, et à être bon citoyen. Lui et tant d'autres poètes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grèce, ainsi élevée, regardait les Asiatiques, avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avait que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avait pour règle que la volonté du prince, maîtresse de toutes

les lois, et même des plus sacrées, lui inspirait de l'horreur, et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce était les barbares.

Cette haine était venue aux Grecs, dès les premiers temps, et leur était devenue comme naturelle. Une des choses qui faisaient aimer la poésie d'Homère, est qu'il chantait les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire, les plaisirs, les folles amours, et la mollesse : du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire, la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars, impétueux et brutal, c'est-à-dire, la guerre faite avec fureur : du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire, l'art militaire et la valeur conduite par esprit. La Grèce, depuis ce temps, avait toujours cru que l'intelligence et le vrai courage était son partage naturel : elle ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer ; et, en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée, qui consistait seulement dans la multitude.

La Grèce était pleine de ces sentiments, quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hystaspe, et par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paraît fabuleuse, tant elle est énorme. Aussitôt, chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoique toutes les villes de Grèce fissent autant de républiques, l'intérêt commun les réunit, et il ne s'agissait entre elles que de voir qui ferait le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie ; et après qu'ils eurent sauvé leurs vieillards et leurs femmes

avec leurs enfants, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui était capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée persienne, à un passage difficile, et pour lui faire sentir ce que c'était que la Grèce, une poignée de Lacédémoniens courut avec son roi à une mort assurée, contents, en mourant, d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces barbares, et d'avoir laissé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardiesse inouïe. Contre de telles armées et une telle conduite, la Perse se trouva faible, et éprouva plusieurs fois, à son dommage, ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion, et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Il ne restait à la Perse, tant de fois vaincue, que de mettre la division parmi les Grecs; et l'état même où ils se trouvaient par leurs victoires, rendait cette entreprise facile. Comme la crainte les tenait unis, la victoire et la confiance rompit l'union. Accoutumés à combattre et à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournèrent les uns contre les autres. Mais il faut expliquer un peu davantage cet état des Grecs, et ce secret de la politique persienne.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avait à Athènes, ni plus de force qu'on en avait à Lacédémone. Athènes voulait le plaisir: la vie de Lacédémone était dure et laborieuse. L'une et l'autre aimaient la gloire et la liberté: mais à Athènes, la liberté tendait naturellement à la licence; et, contrainte par de lois sévères à Lacédémone, plus elle était répri-

mée au dedans, plus elle cherchait à s'étendre en dominant au dehors.

Athènes voulait aussi dominer, mais par un autre principe : l'intérêt se mêlait à la gloire. Ses citoyens excellaient dans l'art de naviguer ; et la mer où elle régnait l'avait enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avait rien qu'elle ne voulût assujettir, et ses richesses, qui lui inspiraient ce désir, lui fournissaient le moyen de le satisfaire. Au contraire, à Lacédémone, l'argent était méprisé. Comme toutes les lois tendaient à en faire une république guerrière, la gloire des armes était le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possédés. Dès-là, naturellement, elle voulait dominer ; et plus elle était au-dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnait à l'ambition.

Lacédémone, par sa vie réglée, était ferme dans ses maximes et dans ses desseins. Athènes était plus vive, et le peuple y était trop maître : la philosophie et les lois faisaient à la vérité de beaux effets dans des naturels si exquis : mais la raison toute seule n'était pas capable de les retenir. Un sage Athénien, et qui connaissait admirablement le naturel de son pays, nous apprend que la crainte était nécessaire à ces esprits trop vifs et trop libres, et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent : la gloire de leurs belles actions, et la sûreté où ils croyaient être. Les magistrats n'étaient plus écoutés ; et comme la Perse était affligée par une excessive sujétion, Athènes, dit Platon, ressentit les maux d'une liberté excessive.

Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassaient l'une l'autre, dans le dessein qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce ; de sorte qu'elles étaient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne voulaient la domination ni de l'une ni de l'autre ; car, outre que chacune souhaitait pouvoir conserver sa liberté, elles trouvaient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux.

Celui de Lacédémone était dur : on remarquait dans son peuple je ne sais quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide et une vie trop laborieuse y rendaient les esprits trop fiers, trop austères, et trop impérieux ; joint qu'il fallait se résoudre à n'être jamais en paix, sous l'empire d'une ville qui, étant formée pour la guerre, ne pouvait se conserver qu'en la continuant sans relâche. Ainsi les Lacédémoniens voulaient commander, et tout le monde craignait qu'ils ne commandassent.

Les Athéniens étaient naturellement plus doux et plus agréables. Il n'y avait rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes et les jeux étaient perpétuels, où l'esprit, où la liberté, et les passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisait à leurs alliés, et était encore plus insupportable à leurs sujets. Il fallait essuyer les bizarreries d'un peuple flatté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gâté par la flatterie.

Ces deux villes ne permettaient point à la Grèce de demeurer en repos. Vous avez vu la guerre du Pélopo-

nèse et les autres toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone et d'Athènes : mais ces mêmes jalousies qui troublaient la Grèce, la soutenaient en quelque façon, et l'empêchaient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces républiques.

Les Perses aperçurent bientôt cet état de la Grèce. Ainsi tout le secret de leur politique était d'entretenir ces jalousies, et de fomenter ces divisions. Lacédémone, qui était la plus ambitieuse, fut la première à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrèrent, dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation ; et, soigneux d'affaiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendaient que le moment de les accabler tous ensemble. Déjà les villes de Grèce ne regardaient dans leurs guerres que le roi de Perse, qu'elles appelaient le grand roi, ou le roi par excellence, comme si elles se fussent déjà comptées pour sujettes.

Mais il n'était pas possible que l'ancien esprit de la Grèce ne se réveillât, à la veille de tomber dans la servitude et entre les mains des barbares. De petits rois grecs entreprirent de s'opposer à ce grand roi, et de ruiner son empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la discipline que nous avons vue, Agésilas, roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie mineure, et montra qu'on pouvait les abattre. Les seules divisions de la Grèce arrêtèrent ses conquêtes.

Il arriva, dans ces temps-là, que la jeune Cyrus, frère d'Artaxerxe, se révolta contre lui. Il avait dix mille Grecs dans ses troupes, qui seuls ne purent être rompus dans la déroute universelle de son armée. Il fut tué dans la bataille, et de la main d'Artaxerxe, à ce qu'on

dit. Nos Grecs se trouvèrent sans protecteur au milieu des Perses, et aux environs de Babylone ; cependant Artaxerxe victorieux ne put ni les obliger à poser volontairement les armes, ni les y forcer : ils conçurent le hardi dessein de traverser en corps d'armée tout son empire, pour retourner en leur pays, et ils en vinrent à bout. Toute la Grèce vit alors plus que jamais qu'elle nourrissait une milice invincible, à laquelle tout devait céder, et que ses seules divisions la pouvaient soumettre à un ennemi trop faible pour lui résister, quand elle serait unie.

Philippe, roi de Macédoine, également habile et vaillant, ménagea si bien les avantages que lui donnait, contre tant de villes et de républiques divisées, un royaume petit à la vérité, mais uni, et où la puissance royale était absolue, qu'à la fin, moitié par adresse, moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Grèce, et obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures ; mais Alexandre son fils succéda à son royaume et à ses desseins.

Il trouva les Macédoniens non-seulement aguerris, mais encore triomphants, et devenus par tant de succès presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline, que les autres Grecs étaient au-dessus des Perses et de leurs semblables.

Darius, qui régnait en Perse de son temps, était juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquait ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais si vous le comparez avec Alexandre : son esprit, avec ce génie perçant et sublime : sa valeur, avec la

hauteur et la fermeté de ce courage invincible, qui se sentait animé par les obstacles ; avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisait préférer à tous les périls, à tous les travaux, et à mille morts, le moindre degré de gloire ; enfin, avec cette confiance qui lui faisait sentir au fond de son cœur que tout lui devait céder, comme à un homme que sa destinée rendait supérieur aux autres ; confiance qu'il inspirait non-seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats, qu'il élevait par ce moyen au-dessus des difficultés et au-dessus d'eux-mêmes ; vous jugerez aisément auquel des deux appartenait la victoire. Et si vous joignez à ces choses les avantages des Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, vous avouerez que la Perse, attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvait plus éviter de changer de maître. Ainsi vous découvrirez en même temps ce qui a ruiné l'empire des Perses, et ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul général qu'elle pût opposer aux Grecs ; c'était Memnon, rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête un si fameux capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au lieu de hasarder contre les Grecs une bataille générale, Memnon voulait qu'on leur disputât tous les passages, qu'on leur coupât les vivres, qu'on les allât attaquer chez eux, et que, par une attaque vigoureuse, on les forçât à venir défendre leur pays. Alexandre y avait pourvu, et les troupes qu'il avait laissées à Antipater suffisaient pour garder la Grèce. Mais sa bonne fortune le délivra tout d'un coup de cet embarras ; au commencement d'une diversion qui

déjà inquiétait toute la Grèce, Memnon mourut, et Alexandre mit tout à ses pieds.

Ce prince fit son entrée dans Babylone, avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu ; et, après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition, et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves, et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés, qui lui demandaient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tout le pays qu'il trouva sur son passage. Il revint à Babylone, craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu.

Mais cet empire formidable qu'il avait conquis, ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile, et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient, quand il ne serait plus

au monde : pour les retenir, et de peur d'en être délit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants ; il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes, et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

En effet, vous avez vu le partage de son empire, et la ruine affreuse de sa maison : son ancien royaume, la Macédoine, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahi de tous côtés, comme une succession vacante ; et après avoir été longtemps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi, ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères ; mais parce qu'il avait été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Sa mort fut la seule cause de cette grande révolution ; car il faut dire à sa gloire que si jamais homme a été capable de soutenir un si vaste empire, quoique nouvellement conquis, ç'a été sans doute Alexandre, puisqu'il n'avait pas moins d'esprit que de courage. Il ne faut donc point imputer à ses fautes, quoiqu'il en ait fait de grandes, la chute de sa famille, mais à la seule mortalité ; si ce n'est qu'on veuille dire qu'un homme de son humeur, et que son ambition engageait toujours à entreprendre, n'eût jamais trouvé le loisir d'établir les choses.

Quoi qu'il en soit, nous voyons, par son exemple, qu'outre les fautes que les hommes pourraient corriger, c'est-à-dire, celles qu'ils font par emportement ou par ignorance, il y a un faible irrémédiable, inséparablement attaché aux desseins humains, et c'est la mortalité. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là : ce qui nous force d'avouer que, comme le vice le plus inhérent, si je puis parler de la sorte, et le plus inséparable des choses humaines, c'est leur propre caducité, celui qui sait conserver et affermir un état, a trouvé un plus haut point de sagesse que celui qui sait conquérir et gagner des batailles.

LES RÉVOLUTIONS DES EMPIRES RÉGLÉES PAR LA PROVIDENCE.

(BOSSUET.)

QUOIQU'IL n'y ait rien de comparable à cette suite de la vraie Église, que je vous ai représentée, monseigneur,* la suite des empires, qu'il faut maintenant vous remettre devant les yeux, n'est guère moins profitable aux grands princes comme vous.

Premièrement, les empires ont pour la plupart une liaison nécessaire avec l'histoire du peuple de Dieu. Dieu s'est servi des Assyriens et des Babyloniens pour châtier ce peuple, des Perses pour le rétablir, d'Alexandre et de ses premiers successeurs pour le protéger, d'Antiochus l'illustre et de ses successeurs pour l'exercer, des Romains pour soutenir sa liberté contre les rois

* Bossuet s'adresse à son élève, le Dauphin, fils de Louis XIV.

de Syrie, qui ne songeaient qu'à le détruire. Les Juifs ont duré jusques à Jésus-Christ, sous la puissance des mêmes Romains. Quand ils l'ont méconnu et crucifié, ces mêmes Romains ont prêté leurs mains, sans y penser, à la vengeance divine, et ont exterminé ce peuple ingrat. Dieu, qui avait résolu de rassembler dans le même temps le peuple nouveau, de toutes les nations, a premièrement réuni les terres et les mers sous ce même empire. Le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, et depuis réunis sous la domination romaine, a été un des plus puissants moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'évangile. Si ce même empire romain a persécuté pendant trois cents ans ce peuple nouveau, qui naissait de tous côtés dans son enceinte, cette persécution a confirmé l'Église chrétienne, et a fait éclater sa gloire avec sa foi et sa patience. Enfin l'empire romain a cédé, et ayant trouvé quelque chose de plus invincible que lui, il a reçu paisiblement dans son sein cette Église à laquelle il avait fait une si longue et si cruelle guerre.

Quand le temps a été venu que la puissance romaine devait tomber, et que ce grand empire, qui s'était vainement promis l'éternité, devait subir la destinée de tous les autres, Rome, devenue la proie des barbares, a conservé par la religion son ancienne majesté. Les nations qui ont envahi l'empire romain, y ont appris peu à peu la piété chrétienne, qui a adouci leur barbarie ; et leurs rois, en se mettant, chacun dans sa nation, à la place des empereurs, n'ont trouvé aucun de leurs titres plus glorieux que celui de protecteurs de l'Église.*

* C'est ici, c'est dans tout ce morceau, qu'il faut étudier le style

Mais il faut ici vous découvrir les secrets jugements de Dieu sur l'empire romain et sur Rome même ; mystère que le Saint-Esprit a révélé à saint Jean, et que ce grand homme, apôtre, évangéliste, et prophète, a expliqué dans l'Apocalypse.

Rome, qui avait vieilli dans le culte des idoles, avait une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens, et le sénat se faisait un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuait les victoires de l'ancienne république. Les empereurs étaient fatigués des députations de ce grand corps, qui demandait le rétablissement de ses idoles, et qui croyait que corriger Rome de ses vieilles superstitions était faire injure au nom romain. Ainsi cette compagnie, composée de ce que l'empire avait de plus grand, et une immense multitude de peuple où se trouvaient presque tous les plus puissants de Rome, ne pouvaient être retirées de leurs erreurs ni par la prédication de l'évangile, ni par un visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion presque de tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes dont tous les décrets autorisaient le christianisme. Au contraire, ils continuaient à charger d'opprobres l'Église de Jésus-Christ, qu'ils accusaient encore, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'empire, toujours prêts à renouveler les anciennes persécutions, s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs.

Les choses étaient encore en cet état, au quatrième siècle de l'Église, et cent ans après Constantin, quand

[1] Biblique dans sa beauté la plus pure, sous ses formes les moins apprêtées.

Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglants décrets du sénat contre les fidèles, et, tout ensemble, des cris furieux dont tout le peuple romain, avide de sang chrétien, avait si souvent fait retentir l'amphithéâtre : il livra donc aux barbares cette ville enivrée du sang des martyrs, comme parle saint Jean.* Dieu renouvela sur elle les terribles châtiments qu'il avait exercés sur Babylone : Rome même est appelée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries, et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine.† La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuait à ses dieux, lui est ôtée ; elle est en proie aux barbares, prise trois et quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome toute chrétienne sort des cendres de la première, et c'est seulement après l'inondation des barbares que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non-seulement détruits mais oubliés.

C'est ainsi que les empires du monde ont servi à la religion, et à la conservation du peuple de Dieu : c'est pourquoi le même Dieu qui a fait prédire à ses prophètes les divers états de son peuple, leur a fait prédire aussi la succession des empires. Vous avez vu les endroits où Nabuchodonosor a été marqué comme celui qui devait venir pour punir les peuples superbes, et surtout le peuple juif, ingrat envers son Auteur. Vous avez entendu nommer Cyrus, deux cents ans avant sa

* Apoc. xvii. 6. † Apoc. xvii., xviii.

naissance,* comme celui qui devait rétablir le peuple de Dieu, et punir l'orgueil de Babylone. La ruine de Ninive n'a pas été prédite moins clairement. Daniel, dans ses admirables visions, a fait passer en un instant devant vos yeux l'empire de Babylone, celui des Mèdes et des Perses, celui d'Alexandre et de Cyrus. Les blasphèmes et les cruautés d'un Antiochus l'illustre y ont été prophétisés, aussi bien que les victoires miraculeuses du peuple de Dieu sur un si violent persécuteur. On y voit ces fameux empires tomber les uns après les autres ; et le nouvel empire que Jésus-Christ devait établir, y est marqué si expressément par ses propres caractères, qu'il n'y a pas moyen de le méconnaître. C'est l'empire des saints du Très-Haut, c'est l'empire du Fils de l'homme, empire qui doit subsister au milieu de la ruine de tous les autres, et auquel seul l'éternité est promise.

Les jugements de Dieu sur le plus grand de tous les empires de ce monde, c'est-à-dire, sur l'empire romain, ne nous ont pas été cachés : vous le venez d'apprendre de la bouche de saint Jean. Rome a senti elle-même la main de Dieu, et a été, comme les autres, un exemple de sa justice. . . . .

Ainsi tous les grands empires que nous avons vus sur la terre, ont concouru, par divers moyens, au bien de la religion et à la gloire de Dieu, comme Dieu même l'a déclaré par ses prophètes. . . . .

Dieu ne déclare pas tous les jours ses volontés par ses prophètes, touchant les rois et les monarchies qu'il élève ou qu'il détruit : mais l'ayant fait tant de fois dans ces

* Isaïe xliv. 28, xlv. 1.

grands empires, dont nous venons de parler, il nous montre, par ces exemples fameux, ce qu'il fait dans tous les autres, et il apprend aux rois ces deux vérités fondamentales : premièrement, que c'est lui qui forme les royaumes, pour les donner à qui il lui plaît ; et secondement, qu'il sait les faire servir, dans les temps et dans l'ordre qu'il a résolus, aux desseins qu'il a sur son peuple.

Mais cette suite des empires, même à la considérer plus humainement, a de grandes utilités, principalement pour les princes, puisque l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition si éminente, est si fortement rabattue par ce spectacle : car si les hommes apprennent à se modérer, en voyant mourir les rois, combien plus seront-ils frappés, en voyant mourir les royaumes mêmes ! et où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines !

Ainsi quand vous voyez passer, comme en un instant devant vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais ces grands empires qui ont fait trembler tout l'univers ; quand vous voyez les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains, se présenter devant vous successivement, et tomber, pour ainsi dire, les uns sur les autres ; ce fracas épouvantable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines.

Mais, monseigneur, ce qui vous rendra ce spectacle plus utile et plus agréable, ce sera la réflexion que vous ferez non-seulement sur l'élévation et sur la chute des empires, mais encore sur les causes de leurs progrès et celles de leur décadence.

Car ce même Dieu, qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres, ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions : je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étaient destinés ; et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires, où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents.

Et comme dans toutes les affaires, il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre, et ce qui les fait réussir, la vraie science de l'histoire est de remarquer, dans chaque temps, ces secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements, et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver.

En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux, c'est-à-dire, de considérer ces grands événements qui décident tout à coup de la fortune des empires : qui veut entendre à fond les choses humaines, doit les reprendre de plus haut ; et il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractère, tant des peuples dominants en général, que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué, en bien ou en mal, au changement des états et à la fortune publique.

J'ai tâché, monseigneur, de vous préparer à ces im-

portantes réflexions, dans la première partie de ce discours : vous y aurez pu observer le génie des peuples, et celui des grands hommes qui les ont conduits. Les évènements qui ont porté coup dans la suite ont été montrés ; et afin de vous tenir attentif à l'enchaînement des grandes affaires du monde, que je voulais principalement vous faire entendre, j'ai omis beaucoup de faits particuliers, dont les suites n'ont pas été si considérables. Mais parce qu'en nous attachant à la suite, nous avons passé trop vite sur beaucoup de choses, pour pouvoir faire les réflexions qu'elles méritaient, vous devez maintenant vous y attacher avec une attention plus particulière, et accoutumer votre esprit à chercher les effets dans leurs causes les plus éloignées.

Par-là, monseigneur, vous apprendrez ce qu'il est si nécessaire que vous sachiez, qu'encore qu'à ne regarder que les rencontres particulières, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires, à tout prendre, il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.

En effet, dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire ou de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus longtemps dans les grands travaux, et enfin qui a su le mieux ou pousser ou se ménager, suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage, et a fait servir la fortune même à ses desseins.

Ainsi ne vous lassez point d'examiner les causes des grands changements, puisque rien ne servira jamais tant à votre instruction ; mais recherchez-les surtout dans la

suite des empires, où la grandeur des événements les rend plus palpables.

Souvenez-vous, monseigneur, que ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine providence.

Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride ; et par-là, il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants ? il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs ? il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance : il leur fait prévenir les maux qui menacent les états, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit : il l'éclaire, il étend ses vues ; et puis il l'abandonne à ses ignorances, il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même ; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège.

Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infaillible : c'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin : quand il veut lâcher le dernier, et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie, et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue.

Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse, quand il lui plaît, le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres, tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance : ce qui est hasard, à l'égard de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans un conseil plus haut ; c'est-à-dire, dans ce conseil éternel, qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte, tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

Par-là se vérifie ce que dit l'apôtre,* que "Dieu est heureux et le seul puissant, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs." Heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer, sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable ; qui donne et qui ôte la puissance ; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent, se sentent assujettis à une force majeure : ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus : ni ils ne sont maîtres des

* 1 Tim. vi. 15.

dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est, et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps, et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée par laquelle la tyrannie, qu'il voulait détruire, devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire.

En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens : Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières ; et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée.

RÉGULUS.

(CHATEAUBRIAND.)

Cet écrivain, l'un des plus illustres que la France ait produits, passa dans les voyages et dans l'exil plusieurs années de sa jeunesse. Le désir de voir un nouveau peuple et une nature sublime, le conduisit en Amérique, où il se trouvait encore, lors des excès de la révolution française, qui dévora une partie de sa famille.

Cette grande commotion politique, se saisissant de sa pensée, comme une révélation soudaine, lui inspira son *Essai sur les Révolutions*, où sont professées des doctrines que plus tard il a cru devoir désavouer. Sans doute elles étaient effacées de son esprit, lorsque, peu d'années après, il publia son *Génie du Christianisme*, où il cherchait à réconcilier ses compatriotes avec cette religion divine, par le tableau des ressources qu'elle offre aux beaux-arts et à la poésie. Ce livre, où, pour la première fois depuis longtemps, on voyait un écrivain français d'un grand talent rendre un hommage éclatant à la religion de ses pères et aux vieux souvenirs de sa patrie, fit sur le public une impression difficile à décrire. Soit pour les idées, soit pour le style, M. de Châteaubriand devint le chef d'une nouvelle école. Sa prose poétique, riche d'images et d'harmonie, ses admirables descriptions d'une nature vierge et de climats étrangers, son talent à faire vibrer dans le cœur humain des cordes mystérieuses qui semblaient n'avoir point encore été ébranlées, fermèrent bien des yeux sur des raisonnements faux, des idées subtiles et des fautes de goût. L'épopée en prose des *Martyrs* fut une application des principes littéraires que l'auteur avait développés dans le *Génie du Christianisme*. Ces brillantes productions furent admirées et critiquées avec un égal emportement. *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* excita moins d'enthousiasme, et donna lieu à de moins vives censures. On aime à rappeler aujourd'hui que ce fut un des premiers écrits où la compassion de l'Europe fut réclamée pour la malheureuse Grèce. Comme écrivain politique et comme orateur, M. de Châteaubriand occupe un rang très-élevé.

Après avoir combattu tour à tour Agathocle en Afrique, et Pyrrhus en Sicile, les Carthaginois en vinrent aux mains avec la république romaine. La cause de la première guerre punique fut légère ; mais cette guerre amena Régulus aux portes de Carthage.

Les Romains, ne voulant point interrompre le cours des victoires de ce grand homme, ni envoyer les consuls Fulvius et M. Emilius prendre sa place, lui ordon-

rèrent de rester en Afrique, en qualité de proconsul. Il se plaignit de ces honneurs : il écrivit au sénat, et le pria instamment de lui ôter le commandement de l'armée : une affaire importante aux yeux de Régulus demandait sa présence en Italie. Il avait un champ de sept arpents à Pupinium : le fermier de ce champ étant mort, le valet du fermier s'était enfui avec les bœufs et les instruments du labourage. Régulus représentait aux sénateurs que, si sa ferme demeurait en friche, il lui serait impossible de faire vivre sa femme et ses enfants. Le sénat ordonna que le champ de Régulus serait cultivé aux frais de la république ; qu'on tirerait du trésor l'argent nécessaire pour racheter les objets volés, et que les enfants et la femme du proconsul seraient, pendant son absence, nourris aux dépens du peuple romain. Dans une juste admiration de cette simplicité, Tite-Live s'écrie : "Oh ! combien la vertu est préférable aux richesses ! Celles-ci passent avec ceux qui les possèdent : la pauvreté de Régulus est encore en vénération."

Régulus, marchant de victoire en victoire, s'empara bientôt de Tunis ; la prise de cette ville jeta la consternation parmi les Carthaginois ; ils demandèrent la paix au proconsul. Le laboureur romain prouva qu'il était plus facile de conduire la charrue, après avoir remporté des victoires, que de diriger d'une main ferme une prospérité éclatante ; il proposa aux ennemis des conditions si dures qu'ils se virent forcés de continuer la guerre.

Pendant ces négociations, la destinée amenait au travers des mers un homme qui devait changer le cours des évènements. Un Lacédémonien, nommé Xanthippe,

vient retarder la chute de Carthage ; il livre bataille aux Romains, sous les murs de Tunis, détruit leur armée, fait Régulus prisonnier, se rembarque, et disparaît sans laisser d'autres traces dans l'histoire.

Régulus, conduit à Carthage, éprouva les traitements les plus inhumains ; on lui fit expier les durs triomphes de sa patrie. Ceux qui traînaient avec tant d'orgueil des rois tombés du trône, des femmes, des enfants en pleurs, pouvaient-ils espérer que l'on respectât dans les fers un citoyen de Rome ?

La fortune redevint favorable aux Romains. Carthage demanda une seconde fois la paix ; elle envoya des ambassadeurs en Italie : Régulus les accompagnait. Ses maîtres lui firent donner sa parole qu'il reviendrait prendre ses chaînes, si les négociations n'avaient pas une heureuse issue : on espérait qu'il plaiderait fortement en faveur d'une paix qui lui devait rendre sa patrie.

Régulus, arrivé aux portes de Rome, refusa d'entrer dans la ville. Il y avait une ancienne loi qui défendait à tout étranger d'introduire dans le sénat les ambassadeurs d'un peuple ennemi. Régulus, se regardant comme un envoyé des Carthaginois, fit revivre, en cette occasion, l'antique usage. Les sénateurs furent donc obligés de s'assembler hors des murs de la cité. Régulus leurs déclara qu'il venait, de la part de ses maîtres, demander au peuple romain la paix ou l'échange des prisonniers.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir exposé l'objet de leur mission, se retirèrent. Régulus les voulut suivre : mais les sénateurs le prièrent de rester à la délibération.

Pressé de dire son avis, il représenta fortement toutes les raisons que Rome avait de continuer la guerre contre Carthage. Les sénateurs, admirant sa fermeté, désiraient sauver un tel citoyen : le grand pontife soutenait qu'on pouvait le dégager des serments qu'il avait faits.

"Suivez les conseils que je vous ai donnés," dit l'illustre captif, d'une voix qui étonna l'assemblée, "et oubliez Régulus : je ne demeurerai point dans Rome, après avoir été l'esclave de Carthage. Je n'attirerai point sur vous la colère des dieux. J'ai promis aux ennemis de me remettre en leurs mains, si vous rejetez la paix : je tiendrai mon serment. On ne trompe point Jupiter par de vaines expiations ; le sang des taureaux et des brebis ne peut effacer un mensonge, et le sacrilège est puni tôt ou tard.

"Je n'ignore point le sort qui m'attend ; mais un crime flétrirait mon âme : la douleur ne brisera que mon corps. D'ailleurs, il n'est point de maux pour celui qui sait les souffrir : s'ils passent les forces de la nature, la mort vous en délivre. Pères conscrits, cessez de me plaindre ; j'ai disposé de moi, et rien ne me pourra faire changer de sentiment. Je retourne à Carthage, je fais mon devoir, et je laisse faire aux dieux."

Régulus mit le comble à sa magnanimité : afin de diminuer l'intérêt qu'on prenait à sa vie, et pour se débarrasser d'une compassion inutile, il dit aux sénateurs que les Carthaginois lui avaient fait boire un poison lent, avant de sortir de prison. "Ainsi," ajouta-t-il, "vous ne perdez de moi que quelques instants, qui ne valent pas la peine d'être achetés par un parjure." Il se leva, s'éloigna de Rome, sans proférer une parole de plus, te-

nant les yeux attachés à la terre, et repoussant sa femme et ses enfants, soit qu'il craignit d'être attendri par leurs adieux, soit que, comme esclave carthaginois, il se trouvât indigne des embrassements d'une matrone romaine. Il finit ses jours dans d'affreux supplices, si toutefois le silence de Polybe et de Diodore ne balance pas le récit des historiens latins. Régulus fut un exemple mémorable de ce que peuvent sur une âme courageuse la religion du serment et l'amour de la patrie.

LA BATAILLE DE HASTINGS.

(AUGUSTIN THIERRY.)

En 1066, l'Angleterre fut envahie par Guillaume, duc de Normandie. Cet évènement, le plus remarquable de l'histoire d'Angleterre, fait le sujet d'un ouvrage publié en 1825 par M. Augustin Thierry, sous le titre d'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Ce livre, que des juges compétents ont rangé, dès sa publication, au nombre des chefs-d'œuvre de la littérature française, est le fruit de dix ans de travail, et d'études laborieuses, qui ont coûté, dit-on, la vue à M. Thierry. A force d'érudition, d'intelligence, et, l'on peut dire, à force de sentiment, l'auteur reconstruit et ranime ce moyen âge, si triste et si poétique, jusqu'à présent assez mal compris, et assez mal jugé. Il s'associe, par une sympathie pleine d'humanité, aux races éteintes ou disparues; il nous intéresse, non pas à quelques individus seulement, mais à des peuples entiers; naïf sans prétendre à l'être, simple parce qu'il a tout compris, éloquent parce qu'il a tout senti, profond et instructif, sans quitter un seul instant le rôle de narrateur, M. Thierry nous semble réunir la plupart des qualités qui font le grand historien, et avoir créé, avec

M. de Barante, une nouvelle manière d'entendre et d'écrire l'histoire. Nous croyons que le morceau suivant donnera quelque idée du caractère de cet écrivain.

Par un hasard malheureux, les vaisseaux qui avaient longtemps croisé devant cette côte, venaient de rentrer, faute de vivres. Les troupes de Guillaume abordèrent ainsi, sans résistance, à Pevensey, près de Hastings, le 28 Septembre de l'année 1066, trois jours après la victoire de Harold sur les Norwégiens. Les archers débarquèrent d'abord ; ils portaient des vêtements courts, et leurs cheveux étaient rasés ;* ensuite descendirent les gens de cheval, portant des coiffures de fer, des tuniques et des chausses de mailles, armés de longues et fortes lances, et d'épées droites à deux tranchants. Après eux sortirent les travailleurs de l'armée, pionniers, charpentiers et forgerons, qui déchargèrent, pièce à pièce, sur le rivage, trois châteaux de bois, taillés et préparés d'avance. Le duc ne vint à terre que le dernier de tous : au moment où son pied touchait le sable, il fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva ; des voix crièrent : " Dieu nous garde ! voilà mauvais signe ;" mais Guillaume, se relevant, dit aussitôt ; " Qu'avez-vous ? quelle chose vous étonne ?" " J'ai saisi cette terre de mes mains ; et, par la splendeur de Dieu, aussi loin qu'elle puisse s'étendre, elle est à moi, elle est à vous." Cette repartie vive arrêta subitement l'effet du mauvais présage. L'armée prit sa route vers la ville de Hastings, et, près de ce lieu, on traça un camp, et l'on construisit deux des châteaux de bois, dans lesquels on plaça des vivres. Des corps de soldats parcoururent

* Courts.

toute la contrée voisine, pillant et brûlant les maisons. Les Anglais fuyaient de leurs demeures, cachaient leurs meubles et leur bétail, et se portaient en foule vers les églises et les cimetières, qu'ils croyaient le plus sûr asile contre un ennemi chrétien comme eux. Mais les Normands, qui voulaient *gaaingner*, comme s'exprime un vieux narrateur, tenaient peu de compte de la sainteté des lieux, et ne respectaient aucun asile.

Harold était à York, blessé, et se reposant de ses fatigues, quand un messager vint en grande hâte lui dire que Guillaume de Normandie avait débarqué et planté sa bannière sur le territoire saxon. Il se mit en marche vers le sud avec son armée victorieuse, publiant sur son passage l'ordre à tous les chefs des provinces de faire armer leurs combattants, et de les conduire à Londres. Les milices de l'ouest vinrent sans délai ; celles du nord tardèrent, à cause de la distance ; mais cependant il y avait lieu de croire que le roi des Anglais serait bientôt entouré des forces de tout le pays. Un de ces Normands, en faveur desquels on avait violé autrefois la loi d'exil portée contre eux, et qui maintenant jouaient le rôle d'espions et d'agents secrets de l'envahisseur, manda au duc d'être sur ses gardes, et que, dans quatre jours, le fils de Godwin* aurait avec lui cent mille hommes. Harold, trop prompt dans ses mouvements, n'attendit pas les quatre jours ; il ne put maîtriser son désir d'en venir aux mains avec les étrangers, surtout quand il apprit les ravages de toute espèce qu'ils faisaient autour de leur camp. L'espoir d'épargner quelques maux à ses compatriotes, peut-être l'envie de tenter contre les

* Harold.

Normands une attaque brusque et imprévue, comme celle qui, une fois déjà, lui avait procuré la victoire, le déterminèrent à se mettre en marche vers Hastings, avec des forces quatre fois moindres que celles du duc de Normandie.

Mais le camp de Guillaume était soigneusement gardé contre une surprise, et ses postes s'étendaient au loin. Des corps de cavalerie l'avertirent, en se repliant, de l'approche du roi saxon, qui leur semblait, à ce qu'ils disaient, marcher comme un furieux. Le Saxon, prévenu dans son dessein d'assaillir l'ennemi à l'improviste, fut contraint de modérer sa fougue : il fit halte à la distance de sept milles du camp des Normands, et, changeant tout d'un coup de tactique, se retrancha, pour les attendre, derrière des fossés et des palissades. Des espions, parlant le français, furent envoyés près de l'armée d'outre-mer, pour observer ses dispositions et ses forces. A leur retour, ils racontèrent avec étonnement qu'il y avait plus de prêtres dans le camp de Guillaume, que de combattants du côté des Anglais. Ils avaient pris pour des prêtres tous les soldats de l'armée normande, qui portaient la barbe rase et les cheveux courts, parce que les Anglais avaient alors coutume de laisser croître leurs cheveux et leur barbe. Harold ne put s'empêcher de sourire à ce récit : " Ceux que vous avez trouvés," dit-il, " en si grand nombre, ne sont point des prêtres, mais de braves gens de guerre, qui nous feront voir ce qu'ils valent." Plusieurs des capitaines saxons conseillèrent à leur roi d'éviter le combat, et de faire sa retraite vers Londres, en ravageant tout le pays, pour affamer les étrangers. " Moi," répondit Harold,

" que je ravage le pays qui s'est confié à ma garde ! Par ma foi, ce serait trahison ; et je dois tenter plutôt les chances de la bataille, avec le peu d'hommes que j'ai, mon courage et ma bonne cause."

Le duc normand, dont le caractère entièrement opposé le portait, en toutes circonstances, à ne négliger aucun moyen, à mettre l'intérêt au-dessus de la fierté personnelle, et à ne risquer le jeu de la force qu'après le jeu de la ruse, profita de la position défavorable où il voyait son adversaire, pour lui renouveler ses demandes et ses sommations. Un moine, appelé Hugues Maigrot, vint inviter, au nom de Guillaume, le roi saxon à faire de trois choses l'une : ou se démettre de la royauté, en faveur du Normand, ou s'en rapporter à l'arbitrage du pape, pour décider qui des deux devait être roi, ou enfin remettre cette décision à la chance d'un combat singulier. Harold répondit brusquement : " Je ne me démettrai point de mon titre, ne m'en rapporterai point au pape, et n'accepterai point le combat." Il était loin de manquer de bravoure, mais il croyait n'avoir pas le droit de jouer, à la loterie du duel, la royauté du peuple anglo-saxon. Guillaume, sans se rebuter des refus du roi des Anglais, lui envoya de nouveau le moine normand, auquel il dicta ses instructions dans les termes suivants : " Va dire à Harold que, s'il veut tenir son ancien pacte avec moi, je lui laisserai tout le pays qui est au-delà du fleuve de l'Humber, et que je donnerai à son frère Gurth toute la terre que tenait Godwin ; que s'il s'obstine à ne point prendre ce que je lui offre, tu lui diras, devant tous ses gens, qu'il est parjure et men-

teur,* que lui et tous ceux qui le soutiendront, sont excommuniés de la bouche du pape, et que j'en ai la bulle."

Dom Hugues Maigrot prononça ce message d'un ton solennel, et la chronique normande dit qu'au mot d'excommunication, les chefs anglais s'entre-regardèrent, comme en présence d'un grand péril. L'un d'eux prit alors la parole : "Nous devons combattre," dit-il, "quel qu'en soit pour nous le danger; car il ne s'agit pas ici d'un nouveau seigneur à accepter et à prendre, comme si notre roi était mort; il s'agit de bien autre chose. Le Normand a donné nos terres à ses barons, à ses cavaliers, à tous ses gens, et la plus grande partie lui en ont déjà fait hommage; ils voudront tous avoir leur don, si le duc devient notre roi; et lui-même sera tenu de leur livrer nos biens, nos femmes et nos filles; tout leur est promis d'avance. Ils ne viennent pas seulement pour nous ruiner, mais pour ruiner aussi nos descendants, pour nous enlever le pays de nos ancêtres; et que ferons-nous, où irons-nous, quand nous n'aurons plus de pays?" Les Anglais promirent, d'un serment unanime, de ne faire ni paix, ni trêve, ni traité avec l'envahisseur, et de mourir ou de chasser les Normands.

Tout un jour se passa dans l'allée et le retour de ces messages inutiles. C'était le dix-huitième jour depuis le combat livré aux Norwégiens, près d'York; la marche précipitée de Harold n'avait encore permis à aucun

* Dans sa première jeunesse, Harold, se trouvant à la cour de Guillaume, s'était laissé arracher par surprise la promesse de seconder le duc dans ses projets sur l'Angleterre.

nouveau corps de troupes de le rejoindre à son camp. Edwin et Morkar, les deux grands chefs du nord, étaient à Londres, ou en chemin vers Londres ; il ne venait que des volontaires, un à un, ou par petites bandes, des bourgeois armés à la hâte, des religieux qui abandonnaient leurs cloîtres, pour se rendre à l'appel du pays. On vit arriver, parmi ces derniers, Leofric, chef de l'abbaye de Peterborough, près d'Ely, (riche monastère, qu'on surnommait emphatiquement la ville dorée,) ainsi que l'abbé du couvent de Hida, près de Winchester, qui amenait douze moines de sa maison, et vingt hommes d'armes levés à ses frais. L'heure du combat paraissait prochaine ; les deux jeunes frères de Harold, Gurth et Leofwin, avaient choisi leur poste auprès de lui ; le premier tenta de lui persuader de ne point assister à l'action, mais d'aller vers Londres chercher de nouveaux renforts, pendant que ses amis soutiendraient l'attaque des Normands. " Harold," disait le jeune homme, " tu ne peux nier que, soit de force, soit de bon gré, tu n'aies fait au duc Guillaume un serment sur les corps des saints ; pourquoi t'aventurer aux hasards du combat, avec un parjure contre toi ? Nous qui n'avons rien juré, la guerre est pour nous de toute justice, car nous défendons notre patrie. Laisse-nous donc seuls livrer bataille ; tu nous secourras, si nous plions, et si nous mourons, tu nous vengeras." A ces paroles touchantes dans la bouche d'un frère, Harold répondit que son devoir lui défendait de se tenir à l'écart, pendant que les autres risquaient leur vie : trop plein de confiance dans son courage et dans sa bonne cause, il disposa les troupes pour le combat.

Sur le terrain qui porta depuis, et qui aujourd'hui porte encore le nom de *lieu de la bataille*, les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines, fortifiées de tous côtés par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 Octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi en grand nombre l'armée envahissante, attirés, comme les soldats, par l'espoir du butin, se réunirent pour faire des oraisons et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Le temps qui resta aux aventuriers, après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés, et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente ; les Saxons se divertissaient avec grand bruit, et chantaient leurs vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume et d'un bourgeois de Falaise, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet ; puis il monta un grand coursier blanc, prit une lance, et fit ranger sa brigade de cavaliers. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première, étaient les gens-d'armes venus du comté de Boulogne et du Ponthieu, avec la plupart des hommes engagés personnellement pour une solde ; à la seconde, se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins ; Guillaume, en personne, commandait la troisième, formée des recrues de Normandie. En tête de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs

rangs de fantassins armés à la légère, vêtus de casaques matelassées, et portant des arcs longs d'un corps d'homme, ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval espagnol qu'un riche Normand lui avait amené d'un pélerinage à Saint-Jacques de Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré; et l'étendard bénit par le pape était porté, à côté de lui, par un jeune homme appelé Toustain-le-blanc. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche, le duc, élevant la voix, leur parla en ces termes :

" Pensez à bien combattre, et mettez tout à mort; car si nous les vainquons, nous serons tous riches. Ce que je gagnerai, vous le gagnerez : si je conquiers, vous conquerrez; si je prends la terre, vous l'aurez. Sachez pourtant que je ne suis pas venu ici seulement pour prendre mon dû, mais pour venger notre nation entière des félonies, des parjures et des trahisons de ces Anglais. Ils ont mis à mort les Danois, hommes et femmes, dans la nuit de Saint Brice. Ils ont décimé les compagnons d'Auvré, mon parent, et l'ont fait périr. Allons donc, avec l'aide de Dieu, les châtier de tous leurs méfaits."

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat. Un normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant des exploits, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite. Les Nor-

mands répétaient ses refrains, ou criaient : " Dieu aide ! Dieu aide !"

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux ; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins, armés de lances, et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied, autour de leur étendard planté en terre, et formant, derrière leurs redoutes, une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes, ni en arracher les palissades, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils descendissent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre ; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche ; mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de "Notre-Dame !" "Dieu aide !" "Dieu aide !" Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent, et où ils tombèrent pêle-mêle et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur dans l'armée d'outre-mer ; le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nou-

velle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards, et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance; puis, se découvrant la tête : " Me voilà," leur cria-t-il, " regardez-moi, je vis encore, et je vaincrai, avec l'aide de Dieu."

Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche. Alors le duc s'avisa d'un stratagème pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés, à coups de lances et d'épées, dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées; cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle, et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par le drapeau envoyé de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

Après avoir, dit un vieil historien, rendu à la patrie tout ce qu'ils lui devaient, les restes des compagnons de Harold se dispersèrent, et beaucoup restèrent gisants

sur les chemins, de leurs blessures et de la fatigue du combat. Les Normands, dans la joie de leur victoire, faisaient bondir leurs chevaux sur les cadavres des vaincus. Ils passèrent la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain, au lever du jour, Guillaume rangea ses troupes, et fit faire l'appel de tous les hommes qui avaient passé la mer à sa suite, d'après de rôle qu'on en avait dressé, avant le départ, au port de Saint-Valery. Les capitaines et les soldats furent appelés par leurs noms et surnoms; beaucoup ne répondirent point, beaucoup, qui étaient venus dans l'espoir d'être vainqueurs et de devenir riches, gisaient morts ou mourants à côté des Saxons. Les heureux qui survivaient, eurent, pour premier gain de leur victoire, la dépouille des ennemis morts. En retournant les cadavres, on en trouva treize revêtus d'un habit de moine sous leurs armes: c'étaient l'abbé de Hida et ses douze compagnons. Le nom de leur monastère fut inscrit le premier sur le livre noir des conquérants.

Les mères, les femmes, les enfants de ceux qui s'étaient rendus de la contrée voisine au champ de bataille, pour y mourir avec le roi de leur choix, vinrent en tremblant ensevelir les corps dépouillés par les étrangers. Celui du roi Harold fut demandé humblement au duc par des religieux du monastère de Waltham, fondé par le fils de Godwin. En abordant le conquérant, les moines saxons lui offrirent dix marcs d'or, pour la permission d'enlever les restes de l'homme qui avait été leur bienfaiteur. Le duc la leur octroya, et ils allèrent à l'amas des corps morts, les examinèrent soigneusement l'un après l'autre, et ne reconnurent point

celui qu'ils cherchaient, tant ses blessures l'avaient défiguré. Tristes, et désespérant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adressèrent à une femme que Harold, avant d'être roi, avait aimée, et la prièrent de se joindre à eux. Elle s'appelait Edithe, et on la surnommait poétiquement la belle au cou de cygne. Elle consentit à suivre les deux moines, et fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé.

Tous ces évènements sont racontés par les chroniqueurs anglais de race, avec un ton d'abattement qu'il est difficile de reproduire. Ils nomment le jour de la bataille un jour amer, un jour de mort, un jour souillé du sang des braves. "Angleterre, que dirai-je de toi," s'écrie l'historien de l'église d'Ely, "que raconterai-je à nos descendants? que tu as perdu ton roi national, et que tu es tombée sous la main de l'étranger; que tes fils ont péri misérablement; que tes conseillers et tes chefs sont vaincus, morts ou déshérités." Bien longtemps après le jour de ce fatal combat, la superstition patriotique crut voir encore des traces de sang frais sur le terrain où il avait eu lieu; elles se montraient, disait-on, sur les hauteurs au nord-ouest de Hastings, quand un peu de pluie avait humecté le sol. Le vainqueur fit vœu d'élever en cet endroit un couvent dédié à Saint-Martin, le patron des soldats de la Gaule; et lorsque, dans la suite, il accomplit son vœu, le grand autel du nouveau monastère fut établi au lieu même où l'étendard saxon avait été planté et abattu.

L'enceinte des murs extérieurs fut tracée autour de la colline que les plus braves des Anglais avaient couverte de leurs corps, et toute la lieue de terre circon-

voisine, où s'étaient passées les diverses scènes du combat, devint la propriété de cette abbaye, qu'on appela, en langue normande ou française, l'abbaye de la bataille. Des moines venus du grand couvent de Marmoutier, près de Tours, y établirent leur demeure ; ils furent dotés avec les biens des Saxons morts en combattant, et prièrent pour le repos de leurs âmes, en même temps que pour la prospérité et la longue vie de ceux qui les avaient tués.

MORT DE CHARLES Ier.

(GUIZOT.)

Charles Ier, petit-fils de l'infortunée Marie Stuart, monta sur le trône d'Angleterre en 1625. Il avait de solides vertus, qu'entretenait une piété sincère ; mais il était faible et obstiné. Il donna lieu à ses sujets, en plus d'une occasion, de suspecter sa bonne foi ; et les intrigues de sa femme, zélée pour le catholicisme, contribuèrent à lui aliéner les cœurs. Mais son plus grand malheur fut de ne point comprendre son siècle. Au milieu d'un peuple avide de liberté, il voulut maintenir toutes les traditions du despotisme : il voulut aussi comprimer l'enthousiasme religieux des sectes qui s'élevaient au sein de l'Église anglicane ; et il leur prêta, par la persécution, les forces qu'il prétendait leur ravir. Cet enthousiasme, habilement dirigé par Cromwell, arriva à ce point où aucune concession partielle ne satisfait ni n'apaise : le trône fut renversé, et Charles monta sur l'échafaud. Ces événements ont été retracés avec un talent supérieur dans l'ouvrage de M. Guizot, où nous prenons le morceau suivant.

Le 27 à midi, après deux heures de conférence dans la chambre peinte, la séance s'ouvrit, selon l'usage, par

l'appel nominal. Au nom de Fairfax, "Il a trop d'esprit pour être ici," répondit une voix de femme du fond d'une galerie ; après un moment de surprise et d'hésitation, l'appel nominal continua ; soixante-sept membres étaient présents. Quand le roi entra dans la salle, un cri violent s'éleva ! "Exécution, justice, exécution !" Les soldats étaient très-animés ; quelques officiers, Axtell surtout qui commandait la garde, les excitaient à crier : quelques groupes, semés çà et là dans la salle, se joignaient à ces clameurs ; la foule se taisait avec consternation.

"Monsieur," dit le roi à Bradshaw avant de s'asseoir, "je demanderai à dire un mot ; j'espère que je ne vous donnerai point sujet de m'interrompre."

Bradshaw. Vous répondrez à votre tour ; écoutez d'abord la cour.

Le Roi. Monsieur, s'il vous plait, je désire être entendu. Ce n'est qu'un mot. Un jugement immédiat. . .

Bradshaw. Monsieur, vous serez entendu lorsqu'il en sera temps ; vous devez d'abord entendre la cour.

Le Roi. Monsieur, je désire . . . Ce que j'ai à dire est relatif à ce que la cour va, je crois, prononcer, et il n'est pas aisé, monsieur, de revenir d'un jugement précipité.

Bradshaw. On vous entendra, monsieur, avant de rendre le jugement. Jusque-là, vous devez vous abstenir de parler.

A cette assurance, quelque sérénité reparut dans les traits du roi ; il s'assit, Bradshaw reprit la parole.

"Messieurs," dit-il, "il est bien connu de tous que le prisonnier ici à la barre a été plusieurs fois amené devant

la cour, pour répondre à une accusation de trahison et autres grands crimes, présentée contre lui au nom du peuple d'Angleterre. . . .

"Pas de la moitié du peuple," s'écria la même voix qui avait répondu au nom de Fairfax : "Où est le peuple ? Où est son consentement ? Oliver Cromwell est un traître."

L'assemblée entière tressaillit : tous les regards se tournèrent vers la galerie : "Soldats, faites feu sur ces femmes," s'écria Axtell. On reconnut Lady Fairfax.

Un trouble général éclata ; les soldats, partout répandus et menaçants, avaient grand'peine à le contenir : l'ordre enfin un peu rétabli, Bradshaw rappela le refus obstiné qu'avait fait le roi de répondre à l'accusation, la notoriété des crimes qui lui étaient imputés, et déclara que la cour, d'accord sur la sentence, consentait cependant, avant de la prononcer, à entendre la défense du prisonnier, pourvu qu'il renonçât à contester sa juridiction.

"Je demande," dit le roi, "à être entendu dans la chambre peinte, par les lords et les communes, sur une proposition qui importe bien plus à la paix du royaume et à liberté de mes sujets qu'à ma propre conservation."

Une vive agitation se répandit dans la cour et dans l'assemblée : amis ou ennemis, tous cherchaient à deviner dans quel but le roi demandait cette conférence avec les deux chambres, et ce qu'il pouvait avoir à leur proposer ; mille bruits divers en couraient ; la plupart semblaient croire qu'il voulait abdiquer la couronne en faveur de son fils. Mais quoi qu'il en fût, l'embarras de la cour était extrême ; le parti, malgré son triomphe

ne se sentait en mesure ni de perdre du temps, ni de courir de nouveaux hasards ; parmi les juges eux-mêmes, quelque ébranlement se laissait entrevoir. Pour éluder le péril, Bradshaw soutint que la demande du roi n'était qu'un artifice pour échapper encore à la juridiction de la cour ; un long et subtil débat s'engagea entre eux à ce sujet. Charles insistait toujours plus vivement pour être entendu ; mais, à chaque fois, les soldats devenaient autour de lui plus bruyants et plus injurieux ; les uns allumaient du tabac, et en poussaient vers lui la fumée ; les autres murmuraient en termes grossiers de la lenteur du procès ; Axtell riait et plaisantait tout haut. En vain, à plusieurs reprises, le roi se tourna vers eux, et, tantôt du geste, tantôt de la voix, essaya d'obtenir quelques moments d'attention, de silence du moins : on lui répondait par des cris de : "Justice, exécution !" Troublé enfin, presque hors de lui : "Écoutez-moi ! écoutez-moi !" s'écria-t-il avec un accent passionné : les mêmes cris recommençaient ; un mouvement inattendu se manifesta dans les rangs de la cour. Un des membres, le Colonel Downs, s'agitait sur son siège ; vainement ses deux voisins, Cawley et le Colonel Wanton, s'efforçaient de le contenir : "Avons-nous donc des cœurs de pierre ?" disait-il ; "sommes-nous des hommes ?"—"Vous nous perdrez, et vous-même avec nous," lui dit Cawley. —"N'importe," reprit Downs ; "dussé-je en mourir, il faut que je le fasse." A ce mot, Cromwell, qui siégeait au-dessous de lui, se tourna brusquement : "Colonel," lui dit-il, "êtes-vous dans votre bon sens ? A quoi pensez-vous ? Ne pouvez-vous pas vous tenir tranquille ?" "Non," reprit Downs, "je ne puis me tenir tranquille ;" et se

levant aussitôt : " Milord," dit-il au président, "ma conscience n'est pas assez éclairée pour me permettre de repousser la requête du prisonnier ; je demande que la cour se retire pour en délibérer."—" Puisqu'un des membres le désire," répondit gravement Bradshaw, " la cour doit se retirer," et ils passèrent tous à l'instant dans une salle voisine.

A peine ils y étaient entrés, que Cromwell apostropha rudement le colonel, lui demandant compte du dérangement et de l'embarras qu'il causait à la cour. Downs se défendit avec trouble, alléguant que peut-être les propositions du roi seraient satisfaisantes ; qu'après tout, ce qu'on avait cherché, ce qu'on cherchait encore, c'étaient de bonnes et solides garanties ; qu'il ne fallait pas refuser, sans les connaître, celles que le roi voulait offrir ; qu'on lui devait au moins de l'entendre, et de respecter envers lui les simples règles du droit commun. Cromwell l'écoutait avec une brutale impatience, s'agitant autour de lui, l'interrompant à tout propos : " Nous voilà enfin instruits," dit-il, " des grandes raisons du colonel pour nous déranger de la sorte ; il ne sait pas qu'il a affaire au plus inflexible mortel qui soit au monde : convient-il que la cour se laisse distraire et entraver par l'entêtement d'un seul homme ? Nous voyons bien le fond de tout ceci ; il voudrait sauver son ancien maître ; finissons-en, rentrons et faisons notre devoir." En vain le Colonel Harvey et quelques autres appuyèrent le vœu de Downs ; la discussion fut promptement étouffée ; au bout d'une demi-heure, la cour rentra en séance, et Bradshaw déclara au roi qu'elle repoussait sa proposition.

Charles parut vaincu, et n'insista plus que faiblement.

"Si vous n'avez rien à jouter," lui dit Bradshaw, "on procèdera à la sentence."—"Je n'ajouterai rien, monsieur," répondit le roi; "je désirerais seulement qu'on enregistrât ce que j'ai dit." Bradshaw, sans répondre, lui annonça qu'il allait entendre son jugement; mais avant d'en ordonner la lecture, il adressa au roi un long discours, solennelle apologie de la conduite du parlement, où tous les torts du roi furent rappelés, et tous les maux de la guerre civile rejetés sur lui seul, puisque sa tyrannie avait fait de la résistance un devoir aussi bien qu'une nécessité. Le langage de l'orateur était dur, amer, mais grave, pieux, exempt d'insulte, et sa conviction évidemment profonde, quoique mêlée de quelque émotion vindicative. Le roi l'écouta sans l'interrompre, et avec une égale gravité. A mesure cependant que le discours avançait vers sa fin, un trouble visible s'emparait de lui; au moment où Bradshaw se tut, il essaya de prendre la parole. Bradshaw s'y opposa, et donna ordre au greffier de lire la sentence; la lecture achevée: "C'est ici," dit-il, "l'acte, l'avis, le jugement unanime de la cour," et la cour se leva tout entière, en signe d'assentiment. "Monsieur," dit le roi, "voulez-vous écouter une parole?"

Bradshaw. Monsieur, vous ne pouvez être entendu après la sentence.

Le Roi. Non, monsieur?

Bradshaw. Non, monsieur, avec votre permission, monsieur. Gardes, emmenez le prisonnier.

Le Roi. Je puis parler après la sentence. . . . . Avec votre permission, monsieur, j'ai toujours le droit de parler après la sentence. . . . Avec votre permission . . . . Attendez. . . . La sentence, monsieur. . . . .

Je dis, monsieur, que. . . . On ne me permet pas de parler; pensez quelle justice peuvent attendre les autres!

A ce moment, des soldats l'entourèrent, et l'enlevant de la barre, l'emmenèrent avec violence jusqu'au lieu où l'attendait sa chaise. Il eut à subir, en descendant l'escalier, les plus grossières insultes; les uns jetaient sur ses pas leur pipe allumée; les autres lui soufflaient la fumée de leur tabac au visage; tous criaient à ses oreilles: "Justice, exécution!" A ces cris cependant le peuple mêlait encore quelquefois les siens; "Dieu sauve votre majesté! Dieu délivre votre majesté des mains de ses ennemis!" et tant qu'il ne fut pas enfermé dans sa chaise, les porteurs demeurèrent tête nue, malgré les ordres d'Axtell, qui s'emporta jusqu'à les frapper. On se mit en marche pour Whitehall; des troupes bordaient les deux côtés de la route; devant les boutiques, aux portes, aux fenêtres se tenait une foule immense, la plupart silencieux, d'autres pleurant, quelques-uns priant tout haut pour le roi. De moment en moment, les soldats, pour célébrer leur triomphe, renouvelaient leurs cris: "Justice! justice! exécution! exécution!" Mais Charles avait recouvré sa sérénité accoutumée, et trop hautain pour croire à la sincérité de leur haine: "Pauvres gens!" dit-il, en sortant de sa chaise, "pour un shelling ils en crieraient autant contre leurs officiers."

A peine rentré à Whitehall: "Herbert," dit-il, "écoutez: mon neveu le prince électeur et quelques lords qui me sont attachés, feront tous leurs efforts pour me voir; je leur en sais gré, mais mon temps est court et précieux; je souhaite l'employer au soin de mon âme; j'espère donc qu'ils ne se formaliseront point que je ne

veuille recevoir que mes enfants. Le plus grand service que puissent me rendre aujourd'hui ceux qui m'aiment, c'est de prier pour moi." Il fit en effet demander ses jeunes enfants, la Princesse Elisabeth et le Duc de Glocester, restés sous la garde des chambres, et l'Évêque de Londres, Juxon, dont il avait déjà, par l'entremise de Hugh Peters, obtenu les secours religieux. L'une et l'autre demande lui fut accordée. Le lendemain 28, l'évêque se rendit à Saint-James, où le roi venait d'être transféré; il se livra, en l'abordant, à l'explosion de sa douleur: "Laissons cela, my lord," lui dit Charles; "nous n'avons pas le temps de nous en occuper; pensons à notre grande affaire; il faut me préparer à paraître devant Dieu, à qui, sous peu, j'aurai à rendre compte de moi-même. J'espère m'en acquitter avec calme, et que vous voudrez bien m'assister. Ne parlons pas de ces misérables, entre les mains desquels je suis; ils ont soif de mon sang, ils l'auront; et que la volonté de Dieu soit faite! Je lui rends grâces; je leur pardonne à tous sincèrement; mais n'en parlons plus." Il passa le reste de la journée en conférence pieuse avec l'évêque: on avait eu grand'peine à obtenir qu'il fût laissé seul dans sa chambre, où le Colonel Hacker avait établi d'abord deux soldats; et pendant la visite de Juxon, la sentinelle de garde à la porte l'ouvrait de moment en moment, pour s'assurer que le roi était là Comme il l'avait présumé, son neveu, le prince électeur, le Duc de Richmond, le Marquis de Hertford, les comtes de Southampton, de Lindsey, et quelques autres de ses plus anciens serviteurs, se présentèrent pour le voir, mais il ne les reçut point. M. Seymour, gentilhomme au ser-

vice du Prince de Galles, arriva ce jour même de la Haye, porteur d'une lettre du prince; le roi donna ordre qu'on le fît entrer, lut la lettre, la jeta au feu, chargea le messager de sa réponse, et le congédia sur-le-champ. Le lendemain 29, presqu'au point du jour, l'évêque revint à Saint-James. Les prières du matin terminées, le roi se fit apporter un coffret contenant des croix de Saint-Georges et de la jarretière brisées: "Vous voyez là," dit-il à Juxon et à Herbert, "les seules richesses qu'il soit maintenant en mon pouvoir de laisser à mes enfants." On les lui amena: à la vue de son père, la Princesse Elisabeth, âgée de douze ans, fondait en larmes; le Duc de Glocester, qui n'en avait que huit, pleurait en regardant sa sœur. Charles les prit sur ses genoux, leur partagea ses joyaux, consola sa fille, lui donna des conseils sur les lectures qu'elle devait faire, pour s'affermir contre le papisme, la chargea de dire à ses frères qu'il avait pardonné à ses ennemis, à sa mère que jamais ses pensées ne s'étaient éloignées d'elle, et que jusqu'au dernier moment il l'aimerait comme au premier jour: puis se tournant vers le petit duc: "Mon cher cœur," lui dit-il, "ils vont couper la tête à ton père." L'enfant le regardait fixement et d'un air très-sérieux; "Fais attention, mon enfant, à ce que je te dis: ils vont me couper la tête, et peut-être te faire roi; mais fais bien attention à ce que je te dis; tu ne dois pas être roi tant que tes frères Charles et Jacques sont en vie; car ils couperont la tête à tes frères, s'ils peuvent les attraper, et ils finiront par te couper la tête: je t'ordonne donc de ne jamais te laisser faire roi par eux."—"Je me laisserai plutôt hacher en morceaux," repartit l'en-

fant tout ému. Le roi l'embrassa avec transport, le posa à terre, embrassa sa fille, les bénit tous deux, pria Dieu de les bénir; puis se levant tout-à-coup: "Faites-les emmener," dit-il à Juxon: les enfants sanglotaient: le roi debout, le front appuyé contre la fenêtre, étouffait ses pleurs; la porte s'ouvrit, les enfants allaient sortir; Charles quitta précipitamment la fenêtre, les reprit dans ses bras, les bénit de nouveau, et, s'arrachant enfin à leurs caresses, tomba à genoux, et se remit à prier avec l'évêque et Herbert, seuls témoins de ces déplorables adieux.

Le matin même, la haute cour s'était réunie, et avait fixé au lendemain, mardi 30 Janvier, entre dix et cinq heures, le moment de l'exécution. Quand il fallut signer l'ordre fatal, on eut grand'peine à rassembler des commissaires; en vain deux ou trois des plus passionnés se tenaient à la porte de la salle, arrêtant ceux de leurs collègues qui passaient auprès, pour se rendre à la chambre des communes, et les sommant de venir apposer leur nom; plusieurs de ceux mêmes qui avaient voté la condamnation, prirent soin de se cacher, ou refusèrent expressément. Cromwell, presque seul gai, bruyant, hardi, se livrait aux plus grossiers accès de sa bouffonnerie accoutumée. Après avoir signé le troisième, il barbouilla d'encre le visage de Henri Martyn, assis près de lui, qui le lui rendit à l'instant. Le Colonel Ingoldsby, son cousin, inscrit au nombre des juges, mais qui n'avait point siégé à la cour, entra par hasard dans la salle. "Pour cette fois," s'écria Cromwell, "il ne nous échappera pas," et, s'emparant aussitôt d'Ingoldsby, avec de grands éclats de rire, aidé de quel-

ques membres qui se trouvaient là, il lui mit la plume entre les doigts, et, lui conduisant la main, le contraignit de signer. On recueillit enfin cinquante-neuf signatures, plusieurs noms tellement griffonnés, soit par trouble, soit à dessein, qu'il était presque impossible de les distinguer. L'ordre fut adressé au Colonel Hacker, au Colonel Huncks, et au Lieutenant-Colonel Phayre, chargés de pourvoir à son exécution. Jusque-là, les ambassadeurs ordinaires des États-Généraux, Albert Joachim et Adrien de Pauw, arrivés à Londres depuis cinq jours, avaient vainement sollicité une audience des chambres; ni leur demande officielle, ni leurs visites à Fairfax, Cromwell et quelques autres officiers, n'avaient pu la leur faire obtenir. On les avertit tout à coup, vers une heure, qu'ils seraient reçus à deux heures par les lords, à trois par les communes. Ils se présentèrent en toute hâte, et s'acquittèrent de leur message; on leur promit une réponse; et en retournant à leur logement, ils virent commencer devant Whitehall les apprêts de l'exécution. Ils avaient reçu la visite des ministres de France et d'Espagne, mais ni l'un ni l'autre n'avaient voulu se joindre à leurs démarches: le premier se contenta de protester que depuis longtemps il avait prévu ce déplorable coup, et tout fait pour le détourner; le second n'avait encore, dit-il, reçu de sa cour aucun ordre d'intervenir, quoiqu'il l'attendît de moment en moment. Le lendemain 30, vers midi, une seconde entrevue avec Fairfax, dans la maison même de son secrétaire, avait donné aux deux Hollandais quelques lueurs d'espérance; il s'était ému à leurs représentations, et, paraissant se décider enfin à sortir de son

inertie, avait promis de se rendre sur-le-champ à Westminster, pour solliciter au moins un sursis. Mais en le quittant, devant la maison même où ils venaient de l'entretenir, les deux ambassadeurs rencontrèrent un corps de cavalerie qui faisait évacuer la place. Toutes les avenues de Whitehall, toutes les rues adjacentes en étaient également encombrées ; de tous côtés, ils entendaient dire que tout était prêt, que le roi ne se ferait pas attendre longtemps.

De grand matin, en effet, dans une chambre de Whitehall, à côté du lit où Ireton et Harrison étaient encore couchés ensemble, Cromwell, Hacker, Hunks," Axtell et Phayre s'étaient réunis pour dresser et expédier le dernier acte de cette redoutable procédure, l'ordre qui devait être adressé à l'exécuteur. "Colonel," dit Cromwell à Hunks, "c'est à vous de l'écrire et de le signer." Hunks s'y refusa obstinément : "Quel entêté grognon !" dit Cromwell.—"En vérité, Colonel Hunks," lui dit Axtell, "vous me faites honte ; voilà le vaisseau qui entre dans le port, et vous voulez plier les voiles, avant de mettre à l'ancre !" Hunks persista dans son refus : Cromwell s'assit en grommelant, écrivit lui-même l'ordre, et le présenta au Colonel Hacker, qui le signa sans objection.

Presque au même moment, après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortait de son lit : "J'ai une grande affaire à terminer," dit-il à Herbert ; "il faut que je me lève promptement ;" et il se mit à sa toilette. Herbert troublé le peignait avec moins de soin : "Prenez, je vous prie," lui dit le roi, "la même peine qu'à l'ordinaire ; quoique ma tête ne doive pas rester longtemps

sur mes épaules, je veux être paré aujourd'hui comme un marié." En s'habillant, il demanda une chemise de plus. "La saison est si froide," dit-il, "que je pourrais trembler ; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur ; je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible." Le jour à peine levé, l'évêque arriva et commença les exercices religieux ; comme il lisait dans le XXVII^e^ chapitre de l'évangile selon St Matthieu, le récit de la passion de Jésus-Christ : "My lord," lui demanda le roi, "avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation ?"—"Je prie votre majesté de remarquer," répondit l'évêque, "que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier."—Le Roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre ; Herbert demeurait immobile ; un second coup se fit entendre, un peu plus fort, quoique léger encore : "Allez voir qui est là," dit le roi ; c'était le Colonel Hacker : "Faites-le entrer," dit-il. "Sire," dit le colonel à voix basse, et à demi tremblant, "voici le moment d'aller à Whitehall ; votre majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer." —"Je pars dans l'instant," répondit Charles, "laissez-moi. Hacker sortit : le roi se recueillit encore quelques minutes ; puis, prenant l'évêque par la main : "Venez," dit-il, "partons : Herbert, ouvrez la porte ; Hacker m'avertit pour la seconde fois ;" et il descendit dans le parc, qu'il devait traverser pour se rendre à Whitehall.

Plusieurs compagnies d'infanterie l'y attendaient, formant une double haie sur son passage ; un détache-

ment de hallebardiers marchait en avant, enseignes déployées ; les tambours battaient ; le bruit couvrait toutes les voix. A la droite du roi était l'évêque, à sa gauche, tête nue, le Colonel Tomlinson, commandant de la garde, et à qui Charles, touché de ses égards, avait demandé de ne le point quitter jusqu'au dernier moment. Il s'entretint avec lui pendant la route, lui parla de son enterrement, des personnes à qui il désirait que le soin en fût confié, l'air serein, le regard brillant, le pas ferme, marchant même plus vite que la troupe, et s'étonnant de sa lenteur. Un des officiers de service se flattant sans doute de le troubler, lui demanda s'il n'avait pas concouru, avec le feu Duc de Buckingham, à la mort du roi son père. "Mon ami," lui répondit Charles avec mépris et douceur, "si je n'avais d'autre péché que celui-là, j'en prends Dieu à témoin, je t'assure que je n'aurais pas besoin de lui demander pardon." Arrivé à Whitehall, il monta légèrement l'escalier, traversa la grande galerie, et gagna sa chambre à coucher, où on le laissa seul avec l'évêque qui s'apprêtait à lui donner la communion. Quelques ministres indépendants, Nye et Goodwin entre autres, vinrent frapper à la porte, disant qu'ils voulaient offrir au roi leurs services : " Le roi est en prières," leur répondit Juxon ; ils insistèrent : " Eh bien !" dit Charles à l'évêque, "remerciez-les en mon nom de leur offre ; mais dites-leur franchement qu'après avoir si souvent prié contre moi, et sans aucun sujet, ils ne prieront jamais avec moi pendant mon agonie. Ils peuvent, s'ils veulent, prier pour moi ; j'en serai reconnaissant." Ils se retirèrent : le roi s'agenouilla, reçut la communion des mains de

l'évêque, et se relevant avec vivacité: "Maintenant," dit-il, "que ces drôles-là viennent, je leur ai pardonné du fond du cœur; je suis prêt à tout ce qui va m'arriver." On avait préparé son dîner; il n'en voulait rien prendre: "Sire," lui dit Juxon, "votre majesté est à jeun depuis longtemps; il fait froid; peut-être, sur l'échafaud, quelque faiblesse. . ."—"Vous avez raison," dit le Roi, et il mangea un morceau de pain et but un verre de vin. Il était une heure; Hacker frappa à la porte; Juxon et Herbert tombèrent à genoux: "Relevez-vous, mon vieil ami," dit le roi à l'évêque, en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau; Charles fit ouvrir la porte: "Marchez," dit-il au colonel, "je vous suis." Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes; une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, et se tenaient immobiles derrière la garde, priant pour le roi, à mesure qu'il passait; les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir; deux hommes étaient debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, le tête haute, promenant de tous côtés ses regards, et cherchant le peuple pour lui parler; mais les troupes couvraient seules la place; nul ne pouvait approcher; il se tourna vers Juxon et Tomlinson: "Je ne puis guère être entendu que de vous," leur dit-il; "ce sera donc à vous que j'adresserai ces paroles;" et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison, que le mépris des droits

des souverains était la vraie cause des malheurs du peuple ; que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement; qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se retourna précipitamment, disant ; " Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal;" et son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore: "Prenez garde à la hache, prenez garde à la hache," répéta-t-il d'un ton d'effroi. Le plus profond silence régnait: il mit sur sa tête un bonnet de soie, et s'adressant à l'exécuteur : " Mes cheveux vous gênent-ils ?"—" Je prie votre majesté de les ranger sous son bonnet," répondit l'homme, en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque : "J'ai pour moi," lui dit-il en prenant ce soin, "une bonne cause et un Dieu clément."—Juxon. " Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir ; il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée; et songez qu'il vous fait faire un grand trajet; il vous transporte de la terre au ciel."—Le Roi. " Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble;" et se tournant vers l'exécuteur: " Mes cheveux sont-ils bien ?" Il ôta son manteau et son Saint-Georges, donna le Saint-Georges à l'évêque, en lui disant: " Souvenez-vous," ôta son habit, remit son manteau, et regardant le billot : " Placez-le de manière qu'il soit bien ferme," dit-il à l'exécuteur.—" Il est ferme, sire."—Le Roi. " Je ferai une courte prière, et quand j'étendrai les mains, alors . . . ." Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel,

s'agenouilla, posa sa tête sur le billot : l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper : "Attendez le signe," lui dit-il.—" Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de votre majesté." Au bout d'un instant, le roi étendit les mains; l'exécuteur frappa; la tête tomba au premier coup : "Voilà la tête d'un traître!" dit-il, en la montrant au peuple. Un long et sourd gémissement s'éleva autour de Whitehall; beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud, pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps; il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et soulevant de ses mains la tête, comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc : "C'était là un corps bien constitué," dit-il, "et qui promettait une longue vie." Le cercueil demeura exposé sept jours à Whitehall; un concours immense se pressait à la porte, mais peu de gens obtenaient la permission d'entrer. Le 6 Février, par ordre des communes, il fut remis à Herbert et à Mildmay, avec autorisation de le faire ensevelir au château de Windsor, dans le chapelle de Saint-Georges, où était déposé celui de Henri VIII. La translation se fit sans pompe, mais avec décence; six chevaux drapés de noir traînaient le cercueil; quatre voitures suivaient, dont deux qui l'avaient accompagné à l'île de Wight. Le lendemain 8, de l'aveu des communes, le Duc de Richmond, le Marquis de Hertford, les comtes de Southampton et de Lindsey et l'Évêque Juxon arrivèrent à

Windsor pour assister aux funérailles; ils firent graver sur le cercueil ces mots seulement: "CHARLES ROI, 1649."

JACQUES II.

(CHATEAUBRIAND)

JACQUES II., homme dur et faible, entêté et fanatique, n'avait pas, lorsqu'il prit en main les rênes des trois royaumes, la moindre idée de la révolution accomplie dans les esprits; il était resté en arrière de ses contemporains de plus d'un siècle. Il voulut tenter, en faveur de l'église romaine, ce que son père n'avait pas pu même exécuter pour l'épiscopat: il se croyait le maître d'opérer un changement dans la religion de l'Etat aussi facilement qu'Henri VIII.; mais le peuple anglais n'était plus le peuple des Tudors, et quand Jacques eût distribué à ses sujets tous les biens du clergé anglican, il n'aurait pas fait un seul catholique. Son plus grand tort fut de jurer, en parvenant à la couronne, ce qu'il n'avait pas l'intention de tenir: la foi gardée n'a pas toujours sauvé les empires; la foi mentie les a souvent perdus.

Jacques eut tout d'abord le cœur enflé par la folle rébellion du duc de Monmouth, si facilement réprimée. Monmouth battu à Sedgemore, découvert après le combat dans des broussailles, conduit à Londres, présenté à Jacques, ne put sauver sa vie par les humbles soumissions que Jacques exilé a complaisamment racontées, croyant excuser sa faiblesse, en divulguant celle des

autres. La certitude de la mort rendit à Monmouth le courage ; il se montra brave et léger comme Charles II. son père ; il avait toutes les grâces de sa mère ; il joua avec la hache dont il fallut cinq coups pour abattre sa belle tête. On a voulu faire de Monmouth *le Masque de fer :* c'est toujours du roman.

Jacques, naturellement cruel, trouva un bourreau : Jeffries avait commencé ses œuvres, vers la fin du règne de Charles II., dans le procès où Russel et Sidney perdirent la vie ; cet homme, qui, à la suite de l'invasion de Monmouth, fit exécuter dans l'ouest de l'Angleterre plus de deux cent cinquante personnes, ne manquait pas d'un certain esprit de justice : une vertu qu'on n'aperçoit pas dans un homme de bien, se fait remarquer, quand elle est placée au milieu des vices.

Emporté par son zèle religieux, le monarque n'écoutait que les conseils de son confesseur, le jésuite Péters, qu'il avait entrepris de faire cardinal. Missionnaire dans sa propre cour, Jacques avait converti son ministre Sunderland, qui n'était pas plus fidèle à son nouveau Dieu, qu'il ne l'était à son roi. Le nonce de pape fit une entrée publique à Windsor, en habits pontificaux ; ces choses qui, dans l'esprit tolérant ou indifférent de ce siècle, seraient fort innocentes aujourd'hui, étaient alors criminelles aux yeux d'un peuple instruit à regarder la communion romaine comme ennemie des libertés publiques.

Le roi ne pouvant parvenir directment à son but, voulut l'atteindre par une voie oblique ; il se fit le protecteur des Quakers, et demanda la liberté de conscience pour tous ses sujets. Cromwell avait aussi

recherché cette liberté, mais pour se défendre, et non pour attaquer, comme Jacques. Le roi intrigua sans succès, afin d'obtenir une majorité sur ce point dans le parlement. Ayant échoué, il publia, de sa propre autorité, une déclaration de liberté de conscience. Sept évêques refusèrent de la lire dans leurs églises : conduits à la Tour, puis acquittés par un jugement, leur captivité et leur élargissement devinrent un triomphe populaire. Jacques avait formé un camp qu'il exerçait à quelques milles de Londres : il ne trouva pas les soldats plus disposés à admettre la liberté de conscience que les évêques.

Ainsi ce fut par un acte juste et généreux en principe, que Jacques acheva de mécontenter la nation. On trouve aisément la double raison de cette sorte d'iniquité des faits : d'un côté, il y avait fanatisme protestant ; de l'autre, on sentait que la tolérance royale n'était pas sincère, et qu'elle ne demandait une liberté particulière que pour détruire la liberté générale.

Il est difficile de s'expliquer la conduite du roi. Sous le règne même de son frère, il avait vu proposer un bill d'incapacité à la possession de la couronne ; incapacité fondée sur la profession de toute religion qui ne serait pas religion de l'État : ces dispositions hostiles pouvaient sans doute avoir irrité secrètement Jacques le catholique ; mais aussi comment ne comprit-il pas que, pour conserver la couronne chez un pareil peuple, il ne le fallait pas frapper à l'endroit sensible ? Loin de là, au lieu de se modérer en parvenant au souverain pouvoir, Jacques abonda dans les mesures propres à le perdre.

La Hollande était depuis longtemps le foyer des intrigues des divers partis anglais : les émissaires de ces partis s'y rassemblaient sous la protection de Marie, fille aînée de Jacques, femme du Prince d'Orange, homme qui n'inspire aucune admiration, et qui pourtant a fait des choses admirables. Souvent averti par Louis XIV., Jacques ne voulait rien croire : il lui fallut pourtant se rendre à l'évidence ; une dépêche du Marquis d'Albeville, ambassadeur de la Grande-Bretagne à La Haye, déroula à ses yeux tout le plan d'invasion. Albeville tenait ses renseignements du grand-pensionnaire Fagel ; le Comte d'Avaux avait su beaucoup plus tôt toute l'affaire. Une flotte était équipée au Texel ; elle devait agir contre l'Angleterre, où le Prince d'Orange se disait appelé par la noblesse et le clergé.

Louis XIV., dont la politique avait été désastreuse et misérable jusqu'au dénouement, retrouva sa grandeur à la catastrophe ; il fit des offres magnanimes, et les aurait tenues, mais il commit en même temps une faute irréparable : au lieu d'attaquer les Pays-Bas, ce qui eût arrêté le Prince d'Orange, il porta la guerre ailleurs. La flotte mit à la voile ; Guillaume débarqua avec treize mille hommes à Broxholme, dans Torbay.

A son grand étonnement, il n'y trouva personne ; il attendit dix jours en vain. Que fit Jacques pendant ces dix jours ? Rien. Il avait une armée de vingt mille hommes, qui se fût battue d'abord, et il ne prit aucune résolution. Sunderland son ministre le vendait ; le Prince Georges de Danemarck, son gendre, et Anne, sa fille favorite, l'abandonnaient, de même que sa fille Marie et son autre gendre Guillaume. La solitude

commençait à croître autour du monarque qui s'était isolé de l'opinion nationale : il demanda des conseils au Comte de Bedford, père de Lord Russell, décapité sous le règne précédent, à la poursuite de Jacques. "J'avais un fils," répondit le vieillard, "qui aurait pu vous secourir."

Jacques ne montra de fermeté dans ce moment critique que pour sa religion : elle avait dérobé à son profit le courage naturel du prince, Jacques rappela, il est vrai, les mesures favorables aux catholiques, et toutefois, bravant l'animadversion publique, il fit baptiser son fils dans la communion romaine : le pape fut déclaré parrain de ce jeune roi, qui ne devait point porter la couronne. La conscience était la vertu de ce Jacques II., mais il ne l'appliquait qu'à un seul objet : cette vive lumière devenait pour lui des ténèbres, lorsqu'elle frappait autre chose qu'un autel.

Le Prince d'Orange avançait lentement vers Londres, où la seule présence de Jacques combattait l'usurpateur. Peu à peu la défection se mit dans l'armée anglaise. Le *Lillibullero*, espèce d'hymne révolutionnaire, fut chanté parmi les déserteurs. "Qu'on leur donne des passe-ports en mon nom," dit Jacques, "pour aller trouver le Prince d'Orange ; je leur épargnerai la honte de me trahir."

Cependant le roi prenait la plus fatale des résolutions, celle de quitter Londres. Il fit partir d'abord la reine et son jeune fils, qu'accompagnait Lauzun, favori de la fortune, comme ses suppliants en étaient le jouet. Jacques lui-même s'embarqua sur la Tamise, y jeta le sceau de l'Etat, ou plutôt sa couronne que le flot ne lui

rapporta jamais. Arrêté par hasard à Feversham, il revint à Londres, où le peuple le salua des plus vives acclamations : cette inconstance populaire pensa renverser l'œuvre de la patiente et coupable ambition du Prince d'Orange. Ce Duc d'York, si brave dans sa jeunesse sous les drapeaux de Turenne et de Condé, si vaillant et si habile amiral sur les flottes de son frère Charles II., ce Duc d'York ne retrouvait plus comme roi son ancien courage ; il ne s'agissait cependant pour lui que de rester, et de regarder en face son gendre et sa fille. Guillaume lui fit ordonner de se retirer au château de Ham ; le monarque, au lieu de s'indigner contre cet ordre, sollicita humblement la permission de se rendre à Rochester. Le Prince d'Orange devina aisément que son beau-père, en se rapprochant de la mer, avait l'intention de s'échapper du royaume ; or c'était tout ce que désirait l'usurpateur ; il s'empressa d'accorder la permission. Jacques gagna furtivement le rivage, monta sur un vaisseau qui l'attendait, et que personne ne voulait prendre.

L'austère catholique, qui sacrifiait un royaume à sa foi, était suivi de son fils naturel, le Duc de Berwick, qu'il avait eu d'Arabelle Churchill, sœur du Duc de Marlborough. Marlborough devait sa fortune à Jacques ; il déserta son bienfaiteur et son maître infortuné, pour se donner à un coupable heureux. Berwick et Marlborough, l'un bâtard et l'autre traître, devaient devenir deux capitaines célèbres : Marlborough ébranla l'empire de Louis XIV. ; Berwick assura l'Espagne au petit-fils de ce grand roi, et ne put rendre l'Angleterre à son père, Jacques II. Berwick eut la gloire de mourir d'un coup

de canon, à Philipsbourg, pour la France, (12 Juin 1734), et d'avoir mérité les éloges de Montesquieu.

Jacques aborda les champs de l'éternel exil, le 2 Janvier 1689 (nouveau style); il débarqua à Ambleteuse, en Picardie. Il n'avait fallu que quatre ans au dernier fils de Charles I^er^ pour perdre un royaume.

Une assemblée nationale, convoquée à Westminster sous le nom de *Convention*, déclara, le 23 Février 1689, que Jacques, second du nom, en quittant l'Angleterre, avait abdiqué ; que son fils, le Prince de Galles, était un enfant supposé (impudent mensonge); que Marie, fille de Jacques, Princesse d'Orange, était de droit l'héritière d'un trône délaissé : l'usurpation s'établit sur une fiction de légitimité.

Le Prince d'Orange et sa femme Marie acceptèrent la succession royale non vacante, à des conditions qui devinrent la constitution écrite de la Grande-Bretagne : tel fut le dernier acte et le dénouement de la révolution de 1640 ; ainsi furent posées, après des siècles de discordes, les limites qui séparent aujourd'hui en Angleterre le juste pouvoir de la couronne des libertés légales du peuple.

Au reste, ni Jacques ni les Anglais n'eurent aucune dignité dans cet évènement mémorable ; ils laissèrent tout faire à Guillaume, avec une faible armée de treize mille hommes, où l'on comptait douze ou quatorze cents soldats et officiers français Protestants : ceux-ci, chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes, allèrent détrôner en Angleterre un prince catholique, allié de Louis XIV. : ainsi s'enchaînent les choses humaines. Ce fut une garde hollandaise qui fit la police à Londres.

et qui releva les postes à Whitehall. Les historiens de la Grande-Bretagne appellent la révolution de 1688 la *glorieuse* révolution ; ils se devraient contenter de l'appeler la révolution *utile ;* les faits en laissent le profit, mais en refusent la gloire à l'Angleterre. Le plus léger degré de fermeté dans le roi Jacques aurait suffi pour arrêter le Prince Guillaume : presque personne, dans le premier moment, ne se déclara en sa faveur.

Au surplus, cette révolution, qui aurait pu être retardée, n'en était pas moins inévitable, parce qu'elle était opérée dans l'esprit de la nation. Si Jacques parut frappé de vertige au moment décisif ; si, pendant son règne, on ne le vit occupé qu'à se créer une place de sûreté en Angleterre, ou un moyen de fuite en France ; s'il se laissa trahir de toutes parts ; s'il ne profita ni des avis ni des offres de Louis XIV., c'est qu'il avait la conscience que ses destins étaient accomplis. La liberté, méconnue sous Jacques I^er^, ensanglantée sous Charles I^er^, déshonorée sous Charles II., attaquée sous Jacques II., avait pourtant été conservée dans les formes constitutionnelles, et ces formes la transmirent à la nation, qui continua de féconder le sol natal, après l'expulsion des Stuarts.

Ces princes ne purent jamais pardonner au peuple anglais les maux qu'il leur avait fait endurer ; le peuple anglais ne put jamais oublier que ces princes avaient essayé de lui ravir ses droits : il y avait de part et d'autre trop de justes ressentiments et trop d'offenses. Toute confiance réciproque étant détruite, on se regarda en silence pendant quelques années. Les générations qui avaient souffert ensemble, également fatiguées, consen-

tirent à achever leurs jours ensemble : mais les générations nouvelles, qui ne sentaient pas cette lassitude, qui ne nourrissant plus d'inimitiés, n'avaient pas besoin d'entrer dans les compromis du malheur, ces générations revendiquèrent les fruits du sang et des larmes de leurs pères ; il fallut dire adieu aux choses du passé. Il ne restait dans les deux partis, à la révolution de 1688, que quelques témoins de la catastrophe de 1649 : Jacques lui-même, qui allait mourir dans l'exil, et le vieux régicide Ludlow, qui revint de l'exil pour jouir du plaisir de voir chasser un roi dont il avait condamné le père. Ludlow se trouva d'ailleurs tout aussi étranger dans Londres, avec ses principes républicains, que Jacques avec ses maximes de pouvoir absolu.

Mais nous nous trompons dans ce récit : un autre personnage assista encore à l'avènement de Guillaume. Le nommé Clark, du comté d'Herford, avait eu un procès avec ses filles. Après la mort de son fils unique, il vint plaider à Londres : il lui prit envie d'assister à une séance de la chambre haute. Un homme lui demanda s'il avait jamais rien vu de semblable. " Non pas," répondit Clark, " depuis que j'ai cessé de m'asseoir dans ce fauteuil." Il montrait le trône : c'était Richard Cromwell.

Les Stuarts auraient-ils pu régner après la restauration ? Très-facilement, en faisant ce que fit Guillaume en Angleterre, ce qu'a fait Louis XVIII. en France, en donnant une charte, en acceptant de la révolution ce qu'elle avait de bon, d'invincible, ce qui était accompli dans les esprits et dans le siècle, ce qui était terminé dans les mœurs, ce qu'on ne pouvait essayer de détruire,

sans remonter violemment les âges, sans imprimer à la société un mouvement rétrograde, sans bouleverser de nouveau la nation. Les révolutions qui arrivent chez les peuples dans le sens naturel, c'est-à-dire dans le sens de la marche progressive du temps, peuvent être terribles, mais elles sont durables : celles que l'on tente en sens contraire, c'est-à-dire en rebroussant le cours des choses, ne sont pas moins sanglantes ; mais, fléau d'un moment, elles ne fondent, elles ne créent rien ; tout au plus, elles peuvent exterminer.

Les Stuarts ont passé, les Bourbons resteront, parce qu'en nous rapportant leur gloire, ils ont adopté les libertés récentes, douloureusement enfantées par nos malheurs. Charles II. débarqua à Douvres, les mains vides : il n'avait dans ses bagages que des vengeances et le pouvoir absolu : Louis XVIII. s'est présenté à Calais, tenant d'une main l'ancienne loi, de l'autre la loi nouvelle, avec l'oubli des injures et le pouvoir constitutionnel ; il était à la fois Charles II. et Guillaume III. ; la légitimité déshéritait l'usurpation. Le loyal Charles X., imitant son auguste frère, n'a voulu ni changer le culte national, ni détruire ce qu'il avait juré de maintenir. Alors le drame de la révolution s'est terminé ; la France entière s'est reposée avec joie, amour et reconnaissance, sous la protection de ses anciens monarques. Tout a été renversé par la tempête autour du trône de Saint-Louis, et ce trône est demeuré debout ; il s'élève au cœur de la France, comme ces antiques et vénérables ouvrages de la patrie, comme ces vieux monuments des siècles, qui dominent les édifices modernes, et au pied desquels vient se jouer la jeune postérité.

EXPÉDITION DU PRINCE CHARLES-ÉDOUARD.

Voltaire, (1694–1778,) le génie le plus universel et le plus influent du dix-huitième siècle, distingué dans presque tous les genres de compositions littéraires, a cultivé avec succès celui de l'histoire. Il fut un des premiers à comprendre que l'étude de l'esprit humain doit être le principal objet de l'historien. Les mœurs, les usages, les lois, la littérature, le mouvement des esprits occupent dans ses écrits bien plus de place que dans les ouvrages de ses devanciers. Toutefois, ce mérite, et celui d'un style rapide, naturel et élégant, ne peuvent racheter, chez Voltaire, la partialité, l'esprit moqueur et irréligieux, enfin l'absence de ce sérieux ou de cette philosophie de l'âme, qui n'est pas moins nécessaire à l'historien que celle de l'esprit. Il lui reste néanmoins la gloire d'avoir créé un nouveau genre, que ses successeurs ont beaucoup perfectionné, et d'avoir attiré à la lecture de l'histoire par le charme d'un style qui pare et rajeunit tous les sujets. Ses principaux ouvrages historiques sont l'*Histoire de Charles XII.*, le *Siècle de Louis XIV.*, et l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations.* Nous tirons du *Précis du Siècle de Louis XV.*, un morceau remarquable, consacré à l'expédition du Prince Charles-Édouard, petit-fils de ce Jacques II. détrôné par son peuple en 1688.

Le Prince Charles-Édouard était fils de celui qu'on appelait le prétendant, ou le Chevalier de Saint Georges. On sait assez que son grand-père avait été détrôné par les Anglais, son bisaïeul condamné à mourir sur un échafaud par ses propres sujets, sa quadrisaïeule livrée au même supplice par le Parlement d'Angleterre. Ce dernier rejeton de tant de rois et de tant d'infortunés, consumait sa jeunesse auprès de son père, retiré à Rome. Il avait marqué plus d'une fois le désir d'exposer sa vie, pour remonter au trône de ses pères. On l'avait appelé en France, dès l'an 1742, et on avait tenté en vain de le

faire débarquer en Angleterre. Il attendait dans Paris quelque occasion favorable, pendant que la France s'épuisait d'hommes et d'argent en Allemagne, en Flandre et en Italie. Les vicissitudes de cette guerre universelle ne permettaient plus qu'on pensât à lui ; il était sacrifié aux malheurs publics.

Ce prince s'entretenant un jour avec le Cardinal de Tencin, qui avait acheté sa nomination au cardinalat de l'ex-roi son père, Tencin lui dit : " Que ne tentez-vous de passer, sur un vaisseau, vers le nord de l'Écosse? Votre seule présence pourra vous former un parti et une armée ; alors il faudra bien que la France vous donne des secours."

Ce conseil hardi, conforme au courage de Charles-Édouard, le détermina. Il ne fit confidence de son dessein qu'à sept officiers, les uns irlandais, les autres écossais, qui voulurent courir sa fortune.

L'un d'eux s'adresse à un négociant de Nantes, nommé Walsh, d'une famille noble d'Irlande, attachée à la maison Stuart. Ce négociant avait une frégate de dix-huit canons, sur laquelle le prince s'embarqua, le 12 Juin 1745, n'ayant, pour une expédition dans laquelle il s'agissait de la couronne de la Grande-Bretagne, que sept officiers, environ dix-huit cents sabres, douze cents fusils, et quarante-huit mille francs. La frégate était escortée d'un vaisseau du roi de soixante-quatre canons, nommé l'Élisabeth, qu'un armateur de Dunkerque avait armé en course. C'était alors l'usage que le ministre de la marine prêtât des vaisseaux de guerre aux armateurs et aux négociants, qui payaient une somme au roi, et qui entretenaient l'équipage à leurs dépens, pendant le

temps de la course. Le ministre de la marine et le roi de France lui-même ignoraient à quoi ce vaisseau devait servir.

Le 20 Juin, l'Élisabeth et la frégate, voguant de conserve, rencontrent trois vaisseaux de guerre anglais qui escortaient une flotte marchande: le plus fort de ces vaisseaux, qui était de soixante-dix canons, se sépara du convoi, pour aller combattre l'Élisabeth; et, par un bonheur qui semplait présager des succès au Prince Édouard, sa frégate ne fut point attaquée. L'Élisabeth et le vaisseau anglais engagèrent un combat violent, long et inutile; la frégate qui portait le petit-fils de Jacques II. échappait, et faisait force de voiles vers l'Ecosse.

Le prince aborda d'abord dans une petite île, presque déserte, au-delà de l'Irlande, vers le cinquante huitième degré; il cingle au continent de l'Écosse; il débarque dans un petit canton appelé le Moidart. Quelques habitants auxquels il se déclara, se jetèrent à ses genoux: "Mais que pouvons-nous faire?" lui dirent-ils. "Nous n'avons point d'armes, nous sommes dans la pauvreté, nous ne vivons que de pain d'avoine, et nous cultivons une terre ingrate."—"Je cultiverai cette terre avec vous," répondit le prince; "je mangerai de ce pain, je partagerai votre pauvreté, et je vous apporte des armes."

On peut juger si de tels sentiments et de tels discours attendrirent ces habitants. Il fut joint par quelques chefs des tribus de l'Écosse; ceux du nom de Macdonald de Lochiel, les Camerons, les Frasers, vinrent le trouver.

Ces tribus d'Écosse, qui sont nommées *clans* dans la langue écossaise, habitent un pays hérissé de montagnes

et de forêts, dans l'étendue de plus de deux cents milles. Les trente-trois îles des Orcades et les trente de Shetland sont habitées par les mêmes peuples, qui vivent sous les mêmes lois. L'ancien habit romain militaire s'est conservé chez eux seuls. On peut croire que la rigueur du climat et la pauvreté extrême les endurcissent aux plus grandes fatigues: ils dorment sur la terre; ils souffrent la disette; ils font de longues marches, au milieu des neiges et des glaces. Chaque clan était soumis à son laird, c'est-à-dire à son seigneur, qui avait sur eux le droit de juridiction, droit qu'aucun seigneur ne possède en Angleterre; et ils sont d'ordinaire du parti que ce laird a embrassé.

Depuis la réunion du royaume d'Écosse à celui de l'Angleterre, sous la reine Anne, plusieurs Écossais, qui n'étaient pas nommés membres du parlement de Londres, et qui n'étaient pas attachés à la cour par des pensions, étaient secrètement dévoués à la maison des Stuarts; et, en général, les habitants des parties septentrionales, plutôt subjugués qu'unis, supportaient impatiemment cette réunion, qu'ils regardaient comme un esclavage.

Les clans des seigneurs attachés à la cour, comme des Ducs d'Argyle, d'Atholl, de Queensbury et d'autres, demeurèrent fidèles au gouvernement: il en faut pourtant excepter un grand nombre qui furent saisis de l'enthousiasme de leurs compatriotes, entraînés bientôt dans le parti d'un prince qui tirait son origine de leur pays, et qui excitait leur admiration et leur zèle.

Les sept hommes que le prince avait menés avec lui, étaient le Marquis de Tullybardine, frère du Duc d'Atholl,

un Macdonald, Thomas Sheridan, Sullivan désigné maréchal des logis de l'armée qu'on n'avait pas, Kelly, Irlandais, et Strickland, Anglais.

On n'avait pas encore rassemblé trois cents hommes autour de sa personne, qu'on fit un étendard royal d'un morceau de taffetas apporté par Sullivan. A chaque moment, la troupe grossissait, et le prince n'avait pas encore passé le bourg de Fenning, qu'il se vit à la tête de quinze cents combattants, qu'il arma de fusils et de sabres dont il était pourvu.

Il envoya en France la frégate sur laquelle il était venu, et informa les rois de France et d'Espagne de son débarquement. Ces deux monarques lui écrivirent et le traitèrent de frère; non qu'ils le reconnussent solennellement pour héritier des couronnes de la Grande-Bretagne, mais ils ne pouvaient, en lui écrivant, refuser ce titre à sa naissance et à son courage : ils lui envoyèrent à diverses reprises quelques secours d'argent, de munitions et d'armes. Il fallait que ces secours se dérobassent aux vaisseaux anglais qui croisaient à l'orient et à l'occident de l'Écosse: quelques-uns étaient pris, d'autres arrivaient, et servaient à encourager le parti, qui se fortifiait de jour en jour. Jamais le temps d'une révolution ne parut plus favorable : le roi Georges alors était hors du royaume; il n'y avait pas six mille hommes de troupes réglées dans l'Angleterre. Quelques compagnies du régiment de Sinclair marchèrent d'abord des environs d'Édinbourg contre la petite troupe du prince : elles furent entièrement défaites; trente montagnards prirent quatre-vingts Anglais prisonniers, avec leurs officiers et leurs bagages.

Ce premier succès augmentait le courage et l'espérance, et attirait de tous côtés de nouveaux soldats. On marchait sans relâche. Le Prince Édouard, toujours à pied, à la tête de ses montagnards, vêtu comme eux, se nourrissant comme eux, traverse le pays de Bandenoch, le pays d'Atholl, le Perthshire, s'empare de Perth, ville considérable dans l'Écosse. Ce fut là qu'il fut proclamé solennellement régent d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, pour son père Jacques III.

Le Duc de Perth, le Lord Georges Murray arrivèrent alors à Perth, et firent serment au prince. Ils amenèrent de nouvelles troupes: une compagnie entière d'un régiment écossais, au service de la cour, déserta pour se ranger sous ses drapeaux. Il prend Dundee, Drummond, Newburgh. On tint un conseil de guerre: les avis se partageaient sur la marche. Le prince dit qu'il fallait aller droit à Édimbourg, la capitale de l'Écosse: mais comment espérer de prendre Édimbourg avec si peu de monde et point de canon? Il avait des partisans dans la ville, mais tous les citoyens n'étaient pas pour lui. "Il faut me montrer," dit-il, "pour les faire déclarer tous;" et sans perdre de temps, il marche à la capitale. Il arrive; il s'empare de la porte: l'alarme est dans la ville; les uns veulent reconnaître l'héritier de leurs anciens rois; les autres tiennent pour le gouvernement. On craint le pillage; les citoyens les plus riches transportent leurs effets dans le château; le gouverneur s'y retire avec quatre cents soldats de garnison. Les magistrats se rendent à la porte dont Charles-Édouard était maître. Le prévôt d'Édimbourg, nommé Stuart, qu'on soupçonna d'être d'intelligence

avec lui, paraît en sa présence, et demande d'un air éperdu ce qu'il faut faire: "Tomber à ses genoux," lui répondit un habitant, "et le reconnaître." Il fut aussitôt proclamé dans la capitale.

Cependant on mettait dans Londres sa tête à prix. Des seigneurs de la régence, pendant l'absence du roi Georges, firent proclamer qu'on donnerait trente mille livres sterling à celui qui le livrerait. Cette proscription était une suite de l'acte du parlement fait la dix-septième année du règne du roi, et d'autres actes du même parlement: la reine Anne elle-même avait été forcée de proscrire son propre frère, à qui, dans les derniers temps, elle aurait voulu laisser sa couronne, si elle n'avait consulté que ses sentiments. Elle avait mis sa tête à quatre mille livres, et le parlement la mit à quatre-vingt mille.

Si une telle proscription est une maxime d'état, c'en est une bien difficile à concilier avec ces principes de modération que toutes les cours font gloire d'étaler. Le Prince Charles-Édouard pouvait faire une proclamation pareille; mais il crut fortifier sa cause, et la rendre plus respectable, en opposant, quelques mois après, à ces proclamations sanguinaires, des manifestes dans lesquels il défendait à ses adhérents d'attenter à la personne du roi régnant et d'aucun prince de la maison de Hanovre.

D'ailleurs, il ne songea qu'à profiter de cette première ardeur de sa faction, qu'il ne fallait pas laisser ralentir. A peine était-il maître de la ville d'Édimbourg, qu'il apprit qu'il pouvait donner une bataille, et il se hâta de la donner. Il sut que le Général Cope s'avançait contre

lui avec des troupes réglées; qu'on assemblait les milices; qu'on formait des régiments en Angleterre; qu'on en faisait revenir de Flandre; qu'enfin il n'y avait pas un moment à perdre. Il sort d'Édimbourg, sans y laisser un seul soldat, et marche avec environ trois mille montagnards vers les Anglais, qui étaient au nombre de plus de quatre mille. Ils avaient deux régiments de dragons; la cavalerie du prince n'était composée que de quelques chevaux de bagage: il ne se donna ni le temps ni la peine de faire venir ses canons de campagne; il savait qu'il y en avait six dans l'armée ennemie, mais rien ne l'arrêta. Il atteignit les ennemis à sept milles d'Édimbourg, à Prestonpans. A peine est-il arrivé qu'il range son armée en bataille. Le Duc de Perth et le Lord Georges Murray commandaient, l'un la gauche, et l'autre la droite de l'armée, c'est-à-dire, chacun environ sept ou huit cents hommes. Charles-Édouard était si rempli de l'idée qu'il devait vaincre, qu'avant de charger les ennemis, il remarqua un défilé par où ils pouvaient se retirer, et il le fit occuper par cinq cents montagnards. Il engagea donc le combat, suivi d'environ deux mille cinq cents hommes seulement, ne pouvant avoir ni seconde ligne, ni corps de réserve. Il tire son épée, et jetant le fourreau loin de lui: "Mes amis," dit-il, "je ne la remettrai dans le fourreau que quand vous serez libres et heureux." Il était arrivé sur le champ de bataille presque aussitôt que l'ennemi: il ne lui donna pas le temps de faire des décharges d'artillerie; toute sa troupe marche rapidement aux Anglais, sans garder de rang, ayant des cornemuses pour trompettes: ils tirent à vingt pas; ils jettent aussitôt leurs fusils,

mettent d'une main leurs boucliers sur leurs têtes, et, se précipitant entre les hommes et les chevaux, ils tuent les chevaux à coups de poignards, et attaquent les hommes le sabre à la main. Tout ce qui est nouveau et inattendu saisit toujours : cette nouvelle manière de combattre effraya les Anglais ; la force du corps, qui n'est aujourd'hui d'aucun avantage dans les autres batailles, était beaucoup dans celle-ci. Les Anglais plièrent de tous côtes, sans résistance ; on en tua huit cents ; le reste fuyait par l'endroit que le prince avait remarqué, et ce fut là même qu'on en fit quatorze cents prisonniers : tout tomba au pouvoir du vainqueur ; il se fit une cavalerie avec les chevaux des dragons ennemis. Le Général Cope fut obligé de fuir, lui quinzième. La nation murmura contre lui : on l'accusa devant une cour martiale de n'avoir pas pris assez de mesures ; mais il fut justifié, et il demeura constant que les véritables raisons qui avaient décidé de la bataille, étaient la présence d'un prince qui inspirait à son parti une confiance audacieuse, et surtout cette manière nouvelle d'attaquer, qui étonna les Anglais. C'est un avantage qui réussit presque toujours les premières fois, et que peut-être ceux qui commandent les armées ne songent pas assez à se procurer.

Le Prince Édouard dans cette journée ne perdit pas soixante hommes. Il ne fut embarrassé dans sa victoire que de ses prisonniers ; leur nombre était presque égal à celui des vainqueurs. Il n'avait point de places fortes ; ainsi, ne pouvant garder ses prisonniers, il les renvoya sur leur parole, après leur avoir fait jurer de ne point porter les armes contre lui d'une année : il garda

seulement les blessés, pour en avoir soin. Cette magnanimité devait lui faire de nouveaux partisans.

Peu de jours après cette victoire, un vaisseau français et un espagnol abordèrent heureusement sur les côtes, et y apportèrent de l'argent et de nouvelles espérances : il y avait sur ces vaisseaux des officiers irlandais qui, ayant servi en France et en Espagne, étaient capables de discipliner ses troupes. Le vaisseau français lui amena, le 11 Octobre, au port de Montrose, un envoyé secret du roi de France, qui débarqua de l'argent et des armes. Le prince, retourné dans Édimbourg, vit bientôt après augmenter son armée jusqu'à près de six mille hommes : l'ordre s'introduisit dans ses troupes et dans ses affaires ; il avait une cour, des officiers, des secrétaires d'état : on lui fournissait de l'argent de plus de trente milles à la ronde. Nul ennemi ne paraissait : mais il lui fallait le château d'Édimbourg, seule place véritablement forte qui puisse servir, dans le besoin, de magasin et de retraite, et tenir en respect la capitale. Le château d'Édimbourg est bâti sur un roc escarpé ; il a un large fossé taillé dans le roc, et des murailles de douze pieds d'épaisseur. La place, quoique irrégulière, exige un siège régulier, et surtout du gros canon. Le prince n'en avait point : il se vit obligé de permettre à la ville de faire avec le commandant Guest un accord par lequel la ville fournirait des vivres au château, et le château ne tirerait point sur elle.

Ce contre-temps ne parut pas déranger ses affaires. La cour de Londres le craignait beaucoup, puisqu'elle cherchait à le rendre odieux dans l'esprit des peuples : elle lui reprochait d'être né catholique-romain, et de

venir bouleverser la religion et les lois du pays. Il ne cessait de protester qu'il respecterait la religion et les lois, et que les anglicans et les presbytériens n'auraient pas plus à craindre de lui, quoique né catholique, que du roi Georges, né luthérien ; on ne voyait dans sa cour aucun prêtre ; il n'exigeait pas même que dans les paroisses on le nommât dans les prières, et il se contentait qu'on priât en général pour le roi et la famille royale, sans désigner personne.

Le roi d'Angleterre était revenu en hâte, le 11 Septembre, pour s'opposer aux progrès de la révolution ; la perte de la bataille de Prestonpans l'alarma au point qu'il ne se crut pas assez fort pour résister avec les milices anglaises. Plusieurs seigneurs levaient des régiments de milices, à leurs dépens, en sa faveur ; et le parti Whig surtout, qui est le dominant en Angleterre, prenait à cœur la conservation du gouvernement qu'il avait établi, et de la famille qu'il avait mise sur le trône ; mais si le Prince Édouard recevait de nouveaux secours, et avait de nouveaux succès, ces milices mêmes pouvaient se tourner contre le roi Georges. Le roi Georges se crut obligé de faire revenir six mille hommes des troupes de Flandre, et d'en demander encor six mille aux Hollandais, suivant les traités faits avec la république.

La fermentation commença à se manifester dans Londres, quand on apprit que le Prince Édouard s'était avancé jusqu'à Carlisle, et qu'il s'était rendu maître de la ville ; que ses forces augmentaient, et qu'enfin il était à Derby, dans l'Angleterre même, à trente lieues de Londres ; alors il eut pour la première fois des Anglais

nationaux dans ses troupes ; trois cents hommes du comté de Lancastre prirent parti dans son régiment de Manchester. La renommée, qui grossit tout, faisait son armée forte de trente mille hommes ; on disait que tout le comté de Lancastre s'était déclaré. Les boutiques et la banque furent fermées un jour à Londres.

Depuis le jour que le Prince Édouard aborda en Écosse, ses partisans sollicitaient des secours de France ; les sollicitations redoublaient avec les progrès. Quelques Irlandais qui servaient dans les troupes françaises, s'imaginèrent qu'une descente en Angleterre, vers Plymouth, serait praticable. Le trajet est court de Calais ou de Boulogne vers les côtes. Ils ne voulaient point une flotte de vaisseaux de guerre, dont l'équipement eût consumé trop de temps, et dont l'appareil seul eût averti les escadres anglaises de s'opposer au débarquement ; ils prétendaient qu'on pourrait débarquer huit ou dix mille hommes et du canon, pendant la nuit ; qu'il ne fallait que des vaisseaux marchands et quelques corsaires, pour une telle tentative ; et ils assuraient que dès qu'on serait débarqué, une partie de l'Angleterre se joindrait à l'armée de France, qui bientôt pourrait se réunir, auprès de Londres, avec les troupes du prince : ils faisaient envisager enfin une révolution prompte et entière. Ils demandèrent pour chef de cette entreprise le Duc de Richelieu, qui, par le service rendu dans la journée de Fontenoy, et par la réputation qu'il avait en Europe, était plus capable qu'un autre de conduire avec vivacité cette affaire hardie et délicate ; ils pressèrent tant qu'on leur accorda enfin ce qu'ils demandaient. Lalli, qui depuis fut lieutenant-général, et qui a péri d'une mort

si tragique, était l'âme de l'entreprise. L'écrivain de cette histoire, qui travailla longtemps avec lui, peut assurer qu'il n'a jamais vu d'homme plus zélé, et qu'il ne manqua à l'entreprise que la possibilité ; on ne pouvait se mettre en mer, vis-à-vis des escadres anglaises, et cette tentative fut regardée à Londres comme absurde.

On ne put faire passer au prince que quelques petits secours d'hommes et d'argent, par la mer germanique et par l'est de l'Écosse. Le Lord Drummond, frère du Duc de Perth, officier au service de France, arriva heureusement avec quelques piquets, et trois compagnies du régiment Royal-Écossais. Dès qu'il fut débarqué à Montrose, il fit publier qu'il venait, par ordre du roi de France, secourir le Prince de Galles, régent d'Écosse, son allié, et faire la guerre au roi d'Angleterre, Électeur de Hanovre. Alors les troupes hollandaises, qui par leur capitulation ne pouvaient servir contre le roi de France, furent obligées de se conformer à cette loi de la guerre, si longtemps éludée. On les fit repasser en Hollande, tandis que la ville de Londres faisait revenir six mille Hessois à leur place. Ce besoin de troupes étrangères était un aveu du danger que l'on courait. Le prétendant faisait répandre dans le nord et dans l'occident de l'Angleterre de nouveaux manifestes, par lesquels il invitait la nation à se joindre à lui ; il déclarait qu'il traiterait les prisonniers de guerre comme on traiterait les siens, et il renouvelait expressément à ses partisans la défense d'attenter à la personne du roi régnant et à celle des princes de sa maison. Ces proclamations, qui paraissaient si généreuses dans un prince dont on avait mis la tête à prix, eurent une destinée que

les maximes d'état peuvent seules justifier ; elles furent brûlées par la main du bourreau.

Il était plus important et plus nécessaire de s'opposer à ses progrès, que de faire brûler ses manifestes. Les milices anglaises reprirent Édimbourg : ces milices répandues dans le comté de Lancastre lui coupent les vivres ; il faut qu'il retourne sur ses pas. Son armée était tantôt forte, tantôt faible, parce qu'il n'avait pas de quoi la retenir continuellement sous le drapeau, par un paiement exact. Cependant il lui restait environ huit mille hommes. A peine le prince fut-il informé que les ennemis étaient à six milles de lui, près des marais de Falkirk, qu'il courut les attaquer, quoiqu'ils fussent près d'une fois plus forts que lui. On se battit de la même manière, et avec la même impétuosité qu'au combat de l'restonpans. Ses Écossais, secondés encore d'un violent orage qui donnait au visage des Anglais, les mirent d'abord en désordre ; mais, bientôt après, ils furent rompus eux-mêmes par leur propre impétuosité : six piquets de troupes françaises les couvrirent, soutinrent le combat, et leur donnèrent le temps de se rallier. Le Prince Édouard disait toujours que s'il avait eu seulement trois mille hommes de troupes réglées, il se serait rendu maître de toute l'Angleterre.

Les dragons anglais commencèrent la fuite, et toute l'armée anglaise suivit, sans que les généraux et les officiers pussent arrêter les soldats. Ils regagnèrent leur camp, à l'entrée de la nuit. Ce camp était retranché, et presque entouré de marais.

Le prince, demeuré maître du champ de bataille, prit à l'instant le parti d'aller les attaquer dans leur

camp, malgré l'orage qui redoublait avec violence : les montagnards perdirent quelque temps à chercher dans l'obscurité leurs fusils, qu'ils avaient jetés dans l'action, suivant leur coutume. Le prince se met donc en marche avec eux pour livrer un second combat ; il pénètre jusqu'au camp ennemi, l'épée à la main : la terreur s'y répandit ; et les troupes anglaises, deux fois battues en un jour, quoique avec peu de perte, s'enfuirent à Édimbourg : ils n'eurent pas six cents hommes de tués dans cette journée, mais ils laissèrent leurs tentes et leurs équipages au pouvoir du vainqueur. Ces victoires faisaient beaucoup pour la gloire du prince, mais peu encore pour ses intérêts. Le Duc de Cumberland marchait en Écosse : il arriva à Édimbourg, le 10 Février. Le Prince Édouard fut obligé de lever le siége du château de Stirling. L'hiver était rude ; les subsistances manquaient : sa plus grande ressource était dans quelques partis qui erraient tantôt vers Inverness, et tantôt vers Aberdeen, pour recueillir le peu de troupes et d'argent qu'on hasardait de lui faire passer de France. La plupart de ces vaisseaux étaient observés et pris par les Anglais. Trois compagnies du régiment de Fitz-James abordèrent heureusement. Lorsque quelque petit vaisseau abordait, il était reçu avec des acclamations de joie ; les femmes couraient au-devant ; elles menaient par la bride les chevaux des officiers. On faisait valoir les moindres secours comme des renforts considérables ; mais l'armée du Prince Édouard n'en était pas moins pressée par le Duc de Cumberland. Elle était retirée dans Inverness, et tout le pays n'était pas pour lui. Le Duc de Cumberland passe enfin la rivière

de Spey, et marche vers Inverness : il fallut en venir à une bataille décisive.

Le prince avait à peu près le même nombre de troupes qu'à la journée de Falkirk. Le Duc de Cumberland avait quinze bataillons et neuf escadrons, avec un corps de montagnards. L'avantage du nombre était toujours nécessairement du côté des Anglais ; ils avaient de la cavalerie et une artillerie bien servie, ce qui leur donnait une très-grande supériorité ; enfin ils étaient accoutumés à la manière de combattre des montagnards, qui ne les étonnait plus : ils avaient à réparer aux yeux du Duc de Cumberland la honte de leurs défaites passées. Les deux armées furent en présence, le 27 Avril 1746, à deux heures après midi, dans un lieu nommé Culloden : les montagnards ne firent point leur attaque ordinaire, qui était si redoutable. La bataille fut entièrement perdue ; et le prince, légèrement blessé, fut entraîné dans la fuite la plus précipitée. Les lieux, les temps, font l'importance de l'action. On a vu dans cette guerre, en Allemagne, en Italie, et en Flandre, des batailles de près de cent mille hommes qui n'ont pas eu de grandes suites ; mais, à Culloden, une action entre onze mille hommes d'un côté, et sept à huit mille de l'autre, décida du sort des trois royaumes. Il n'y eut pas dans ce combat neuf cents hommes de tués parmi les rebelles ; car c'est ainsi que leur malheur les a fait nommer en Écosse même ; on ne leur fit que trois cent vingt prisonniers : tout s'enfuit du côté d'Inverness, et y fut poursuivi par les vainqueurs. Le prince accompagné d'une centaine d'officiers, fut obligé de se jeter dans une rivière, à trois milles d'Inverness, et de la

passer à la nage. Quand il eut gagné l'autre bord, il vit de loin les flammes au milieu desquelles périssaient cinq ou six cents montagnards, dans une grange à laquelle le vainqueur avait mis le feu, et il entendit leurs cris.

Il y avait plusieurs femmes dans son armée, une entre autres nommée madame de Seaford, qui avait combattu à la tête des troupes de montagnards qu'elle avait amenées; elle échappa à la poursuite; quatre autres furent prises: tous les officiers français furent faits prisonniers de guerre; et celui qui faisait la fonction de ministre de France, auprès du Prince Édouard, se rendit prisonnier dans Inverness. Les Anglais n'eurent que cinquante hommes de tués et deux cent cinquante-neuf de blessés dans cette affaire décisive.

Le Duc de Cumberland fit distribuer cinq mille livres sterling (environ cent quinze mille livres de France) aux soldats: c'était un argent qu'il avait reçu du maire de Londres: il avait été fourni par quelques citoyens qui ne l'avaient donné qu'à cette condition. Cette singularité prouvait encore que le parti le plus riche devait être victorieux. On ne donna pas un moment de relâche aux vaincus; on les poursuivit partout. Les simples soldats se retiraient aisément dans leurs montagnes et dans leurs déserts: les officiers se sauvaient avec plus de peine; les uns étaient trahis et livrés, les autres se rendaient eux-mêmes, dans l'espérance du pardon. Le Prince Édouard, Sullivan, Sheridan, et quelques-uns de ses adhérents se retirèrent d'abord dans les ruines du fort Augustus, d'où il fallut bientôt sortir. A mesure qu'il s'éloignait, il voyait diminuer

le nombre de ses amis : la division se mettait parmi eux, et ils se reprochaient l'un à l'autre leurs malheurs ; ils s'aigrissaient dans leurs contestations sur les partis qu'il fallait prendre : plusieurs se retirèrent : il ne lui resta que Sheridan et Sullivan qui l'avaient suivi, quand il partit de France.

Il marcha avec eux cinq jours et cinq nuits, sans presque prendre un moment de repos, et manquant souvent de nourriture. Ses ennemis le suivaient à la piste ; tous les environs étaient remplis de soldats qui le cherchaient, et le prix mis à sa tête redoublait leur diligence. Les horreurs du sort qu'il éprouvait étaient en tout semblables à celles où fut réduit son grand-oncle, Charles II., après la bataille de Worcester, aussi funeste que celle de Culloden. Il n'y a pas d'exemple sur la terre d'une suite de calamités aussi singulières et aussi horribles que celles qui avaient affligé toute sa maison ; il était né dans l'exil, et il n'en était sorti que pour traîner, après des victoires, ses partisans sur l'échafaud, et pour errer dans des montagnes ; son père, chassé, au berceau, du palais des rois et de sa patrie, dont il avait été reconnu l'héritier légitime, avait fait comme lui des tentatives qui n'avaient abouti qu'au supplice de ses partisans. Tout ce long amas d'infortunes uniques se présentait sans cesse au cœur du prince, et il ne perdait pas l'espérance : il marchait à pied, sans appareil à sa blessure, sans aucun secours, à travers ses ennemis : il arriva enfin dans un petit port nommé Arkaig, à l'occident septentrional de l'Écosse.

La fortune semblait vouloir alors le consoler : deux armateurs de Nantes faisaient voile vers cet endroit, et

lui apportaient de l'argent, des hommes et des vivres ; mais avant qu'ils abordassent, les recherches continuelles qu'on faisait de sa personne, l'obligèrent de partir du seul endroit où il pouvait alors trouver sa sûreté ; et à peine fut-il à quelques milles de ce port, qu'il apprit que ces deux vaisseaux avaient abordé, et qu'ils s'en étaient retournés. Ce contre-temps aggravait encore son infortune. Il fallait toujours fuir et se cacher. O'Neal, un de ses partisans irlandais au service d'Espagne, qui le joignit dans ces cruelles conjonctures, lui dit qu'il pouvait trouver une retraite assurée dans une petite île voisine, nommée Stornai,* la dernière qui est au nord-ouest de l'Ecosse. Ils s'embarquèrent dans un bateau de pêcheur ; ils arrivent dans cet asile ; mais à peine sont-ils sur le rivage, qu'ils apprennent qu'un détachement de l'armée du Duc de Cumberland est dans l'île. Le prince et ses amis furent obligés de passer la nuit dans un marais, pour se dérober à une poursuite si opiniâtre. Ils hasardèrent, au point du jour, de rentrer dans leur petite barque, et de se remettre en mer sans provisions, et sans savoir quelle route tenir ; à peine eurent-ils vogué deux milles, qu'ils furent entourés de vaisseaux ennemis.

Il n'y avait plus de salut qu'en échouant entre des rochers, sur le rivage d'une petite île déserte et presque inabordable. Ce qui, en d'autres temps, eût été regardé comme une des plus cruelles infortunes, fut pour eux leur unique ressource ; ils cachèrent leur barque derrière un rocher, et attendirent dans ce désert que les

* *Stornoway* et non *Stornai*, golfe d'une des îles *Western*, (ou de *l'ouest*.)

vaisseaux anglais fussent éloignés, ou que la mort vînt finir tant de désastres. Il ne restait au prince, à ses amis et aux matelots, qu'un peu d'eau-de-vie pour soutenir leur vie malheureuse ; on trouva par hasard quelques poissons secs que des pêcheurs, poussés par la tempête, avaient laissés sur le rivage. On rama d'île en île, quand les vaisseaux ennemis ne parurent plus. Le prince aborde dans cette même île de Uist, où il était venu prendre terre, lorsqu'il arriva de France : il y trouve un peu de secours et de repos ; mais cette légère consolation ne dura guère ; des milices du Duc de Cumberland arrivèrent, au bout de trois jours, dans ce nouvel asile. La mort ou la captivité paraissait inévitable.

Le prince, avec ses deux compagnons, se cacha trois jours et trois nuits dans une caverne. Il fut encore trop heureux de se rembarquer, et de fuir dans une autre île déserte, où il resta huit jours avec quelques provisions d'eau-de-vie, de pain d'orge et de poisson salé. On ne pouvait sortir de ce désert et regagner l'Écosse, qu'en risquant de tomber entre les mains des Anglais qui bordaient le rivage ; mais il fallait ou périr par la faim, ou prendre ce parti.

Ils se remettent donc en mer, et ils abordent pendant la nuit. Ils erraient sur le rivage, n'ayant pour habits que des lambeaux déchirés de vêtements à l'usage des montagnards. Ils rencontrèrent, au point du jour, une demoiselle à cheval, suivie d'un jeune domestique : ils hasardèrent de lui parler ; cette demoiselle était de la maison de Macdonald, attachée aux Stuarts. Le prince, qui l'avait vue dans le temps de ses succès, la reconnut,

et s'en fit reconnaître. Elle se jeta à ses pieds : le prince, ses amis et elle fondaient en larmes, et les pleurs que mademoiselle Macdonald versait dans cette entrevue si singulière et si touchante, redoublaient par le danger où elle voyait le prince ; on ne pouvait faire un pas sans risquer d'être pris. Elle conseilla au prince de se cacher dans une caverne qu'elle lui indiqua, au pied d'une montagne, près de la cabane d'un montagnard connu d'elle et affidé, et elle promit de venir le prendre dans cette retraite, ou de lui envoyer quelque personne sûre qui se chargerait de le conduire.

Le prince s'enfonça donc encore dans cette caverne avec ses fidèles compagnons. Le paysan montagnard leur fournit un peu de farine d'orge, détrempée dans de l'eau ; mais ils perdirent toute espérance, lorsque, ayant passé deux jours dans ce lieu affreux, personne ne vint à leur secours. Tous les environs étaient garnis de milices : il ne restait plus de vivres à ces fugitifs ; une maladie cruelle affaiblissait le prince ; son corps était couvert de boutons ulcérés : cet état, ce qu'il avait souffert, et tout ce qu'il avait à craindre, mettait le comble à cet excès des plus horribles misères que la nature humaine puisse éprouver ; mais il n'était pas au bout.

Mademoiselle Macdonald envoie enfin un exprès dans la caverne ; et cet exprès leur apprend que la retraite dans le continent est impossible ; qu'il faut fuir encore dans une petite île nommée Benbécula, et s'y réfugier dans la maison d'un pauvre gentilhomme qu'on leur indique ; que mademoiselle Macdonald s'y trouvera, et que là on verra les arrangements qu'on pourra prendre pour leur sûreté. La même barque qui les avait portés

au continent, les transporte donc dans cette île ; ils marchent vers la maison de ce gentilhomme. Mademoiselle Macdonald s'embarque à quelques milles de là, pour les aller trouver ; mais ils sont à peine arrivés dans l'île, qu'ils apprennent que le gentilhomme chez lequel ils comptaient trouver un asile, avait été enlevé la nuit avec toute sa famille. Le prince et ses amis se cachent encore dans des marais. O'Neal enfin va à la découverte ; il rencontra mademoiselle Macdonald dans une chaumière : elle lui dit qu'elle pouvait sauver le prince, en lui donnant des habits de servante qu'elle avait apportés avec elle, mais qu'elle ne pouvait sauver que lui, qu'une seule personne de plus serait suspecte. Ces deux hommes n'hésitèrent pas à préférer son salut au leur ; ils se séparèrent en pleurant. Charles-Édouard prit des habits de servante, et suivit, sous le nom de Betty, mademoiselle Macdonald. Les dangers ne cessèrent pas, malgré ce déguisement : cette demoiselle et le prince déguisé se réfugièrent d'abord dans l'île de Skye, à l'occident de l'Écosse.

Ils étaient dans la maison d'un gentilhomme, lorsque cette maison est tout à coup investie par les milices ennemies. Le prince ouvre lui-même la porte aux soldats : il eut le bonheur de n'être pas reconnu ; mais, bientôt après, on sut dans l'île qu'il était dans ce château. Alors il fallut se séparer de mademoiselle Macdonald, et s'abandonner seul à sa destinée. Il marcha dix milles, suivi d'un simple batelier ; enfin, pressé de la faim, et près de succomber, il se hasarda d'entrer dans une maison dont il savait bien que le maître n'était pas de son parti. " Le fils de votre roi," lui dit-il, " vient vous

demander du pain et un habit. Je sais que vous êtes mon ennemi ; mais je vous crois assez de vertu pour ne pas abuser de ma confiance et de mon malheur. Prenez les misérables vêtements qui me couvrent, gardez-les ; vous pourrez me les apporter un jour dans le palais des rois de la Grande-Bretagne." Le gentilhomme auquel il s'adressait, fut touché comme il devait l'être ; il s'empressa de le secourir, autant que la pauvreté de ce pays peut le permettre, et lui garda le secret.

De cette île il regagna encore l'Écosse, et se rendit dans la tribu de Morar, qui lui était affectionnée ; il erra ensuite dans le Lochaber, dans le Badenoch. Ce fut là qu'il apprit qu'on avait arrêté mademoiselle Macdonald, sa bienfaitrice, et presque tous ceux qui l'avaient reçu : il vit la liste de tous ses partisans condamnés par contumace : c'est ce qu'on appelle en Angleterre un *acte d'atteindre*. Il était toujours en danger lui-même ; et les seules nouvelles qui lui venaient, étaient celles de la prison de ses serviteurs dont on préparait la mort.

Dans les inquiétudes où l'on était en France sur la destinée du Prince Édouard, on avait fait partir, dès le mois de juin, deux petites frégates, qui abordèrent heureusement sur la côte occidentale d'Écosse, où ce prince était descendu, quand il commença cette entreprise malheureuse. On le chercha inutilement dans ce pays, et dans plusieurs îles voisines de la côte du Lochaber. Enfin, le 29 Septembre, le prince arriva, par des chemins détournés, et au travers de mille périls nouveaux, au lieu où il était attendu. Ce qui est étrange, et ce qui prouve bien que les cœurs étaient à lui, c'est que les Anglais ne furent avertis ni du débarquement,

ni du séjour, ni du départ de ces deux vaisseaux. Ils ramenèrent le prince jusqu'à la vue de Brest, mais ils trouvèrent vis-à-vis du port une escadre anglaise : on retourna alors en haute mer, et on revint ensuite vers les côtes de Bretagne, du côté de Morlaix. Une autre flotte anglaise s'y trouve encore ; on hasarda de passer à travers les vaisseaux ennemis ; et enfin le prince, après tant de malheurs et de dangers, arriva, le 10 Octobre 1746, au port de Saint-Paul-de-Léon, avec quelques-uns de ses partisans, échappés comme lui à la recherche des vainqueurs. Voilà où aboutit une aventure qui eût réussi dans le temps de la chevalerie, mais qui ne pouvait avoir de succès dans un temps où la discipline militaire, l'artillerie, et surtout l'argent, décident de tout à la longue.

Le Prince Édouard ne fut pas alors au terme de ses calamités ; car étant réfugié en France, et se voyant obligé à la fin d'en sortir pour satisfaire les Anglais, qui l'exigèrent dans le traité de paix, son courage aigri par tant de secousses ne voulut pas plier sous la nécessité : il résista aux remontrances, aux prières, aux ordres, prétendant qu'on devait lui tenir la parole de ne le pas abandonner. On se crut obligé de se saisir de sa personne ; il fut arrêté, garrotté, mis en prison, conduit hors de France : ce fut là le dernier coup dont la destinée accabla une génération de rois pendant trois cents années.

Charles-Édouard, depuis ce temps, se cacha au reste de la terre. Que les hommes privés qui se plaignent de leurs petites infortunes, jettent les yeux sur ce prince et sur ses ancêtres !

CHARLES XII. ET ALEXANDRE.

(MONTESQUIEU.)

CHARLES XII.

Ce prince, qui ne fit usage que de ses seules forces, détermina sa chute, en formant des desseins qui ne pouvaient être exécutés que par une longue guerre ; ce que son royaume ne pouvait soutenir.

Ce n'était pas un Etat qui fût dans la décadence qu'il entreprit de renverser, mais un empire naissant. Les Moscovites se servirent de la guerre qu'il leur faisait comme d'une école. A chaque défaite, ils s'approchaient de la victoire, et, perdant au dehors, ils apprenaient à se défendre au dedans.

Charles se croyait le maître du monde, dans les déserts de la Pologne où il errait, et dans lesquels la Suède était comme répandue, pendant que son principal ennemi se fortifiait contre lui, le serrait, s'établissait sur la mer Baltique, détruisait ou prenait la Livonie.

La Suède ressemblait à un fleuve dont on coupait les eaux dans sa source, pendant qu'on le détournait dans son cours.

Ce ne fut point Pultava qui perdit Charles : s'il n'avait pas été détruit dans ce lieu, il l'aurait été dans un autre. Les accidents de la fortune se réparent aisément ; on ne peut pas parer à des évènements qui naissent continuellement de la nature des choses.

Mais la nature ni la fortune ne furent jamais si fort contre lui que lui-même.

Il ne se réglait point sur la disposition actuelle des

choses, mais sur un certain modèle qu'il avait pris ; encore le suivait-il très-mal. Il n'était point Alexandre, mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre.

Le projet d'Alexandre ne réussit que parce qu'il était sensé. Les mauvais succès des Perses dans les invasions qu'ils firent en Grèce, les conquêtes d'Agésilas, et la retraite des Dix mille, avaient fait connaître au juste la supériorité des Grecs dans leur manière de combattre, et dans le genre de leurs armes : et l'on savait bien que les Perses étaient trop grands pour se corriger.

Ils ne pouvaient plus affaiblir la Grèce par des divisions ; elle était alors réunie sous un chef qui ne pouvait avoir de meilleur moyen pour lui cacher sa servitude, que de l'éblouir par la destruction de ses ennemis éternels, et par l'espérance de la conquête de l'Asie.

Un empire cultivé par la nation du monde la plus industrieuse, et qui travaillait les terres par principe de religion, fertile et abondant en toutes choses, donnait à un ennemi toutes sortes de facilités pour y subsister.

On pouvait juger par l'orgueil de ses rois, toujours vainement mortifiés par leurs défaites, qu'ils précipiteraient leur chute, en donnant toujours des batailles, et que la flatterie ne permettrait jamais qu'ils pussent douter de leur grandeur.

Et non-seulement le projet était sage, mais il fut sagement exécuté. Alexandre, dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, avait, si j'ose me servir de ce terme, une saillie de raison qui le conduisait, et que ceux qui ont voulu faire un roman de son histoire, et qui avaient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober. Parlons-en tout à notre aise.

Il ne partit qu'après avoir assuré la Macédoine contre les peuples barbares qui en étaient voisins, et achevé d'accabler les Grecs ; il ne se servit de cet accablement que pour l'exécution de son entreprise : il rendit impuissante la jalousie des Lacédémoniens ; il attaqua les provinces maritimes ; il fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte ; il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre. Il ne manqua point de subsistances ; et s'il est vrai que la victoire lui donnait tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire.

Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire, dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de choses au hasard. Quand la fortune le mit au-dessus des évènements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsque, avant son départ, il marche contre les Triballiens et les Illyriens, vous voyez une guerre comme celle que César fit depuis dans les Gaules. Lorsqu'il est de retour dans la Grèce, c'est comme malgré lui qu'il prend et détruit Thèbes. Campé auprès de leur ville, il attend que les Thébains veuillent faire la paix ; ils précipitent eux-mêmes leur ruine. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. Son industrie fut de séparer les Perses des côtes de la mer, et de les réduire à abandonner eux-mêmes leur marine, dans laquelle ils étaient supérieurs. Tyr était par principe attachée aux Perses, qui ne pouvaient se passer de son commerce, et de

sa marine ; Alexandre la détruisit. Il prit l'Égypte, que Darius avait laissée dégarnie de troupes, pendant qu'il assemblait des armées innombrables dans un autre univers.

Le passage du Granique fit qu'Alexandre se rendit maître des colonies grecques ; la bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Égypte ; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre.

Après la bataille d'Issus, il laisse fuir Darius, et ne s'occupe qu'à affermir et à régler ses conquêtes ; après la bataille d'Arbelles, il le suit de si près qu'il ne lui laisse aucune retraite dans son empire. Darius n'entre dans ses villes et dans ses provinces que pour en sortir : les marches d'Alexandre sont si rapides, que vous croyez voir l'empire de l'univers plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire.

C'est ainsi qu'il fit ses conquêtes : voyons comment il les conserva. Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres, et les Perses comme esclaves ; il ne songea qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu : il abandonna, après la conquête, tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire : il prit les mœurs des Perses, pour ne pas désoler les Perses, en leur faisant prendre les mœurs des Grecs ; c'est ce qui fit qu'il marqua tant de respect pour la femme et pour la mère de Darius, et qu'il montra tant de continence. Qu'est-ce que ce conquérant, qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis ? Qu'est-ce que cet usurpateur, sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône,

verse des larmes ? C'est un trait de cette vie, dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant puisse se vanter.

Rien n'affermit plus une conquête que l'union qui se fait des deux peuples par les mariages. Alexandre prit des femmes de la nation qu'il avait vaincue : il voulut que ceux de sa cour en prissent aussi ; le reste des Macédoniens suivit cet exemple. Les Francs et les Bourguignons permirent ces mariages : les Visigoths les défendirent en Espagne, et ensuite ils les permirent : les Lombards ne les permirent pas seulement, mais même les favorisèrent. Quand les Romains voulurent affaiblir la Macédoine, ils y établirent qu'il ne pourrait se faire d'union par mariages entre les peuples des provinces.

Alexandre, qui cherchait à unir les deux peuples, songea à faire dans la Perse un grand nombre de colonies grecques : il bâtit une infinité de villes, et il cimenta si bien toutes les parties de ce nouvel empire, qu'après sa mort, dans le trouble et la confusion des plus affreuses guerres civiles, après que les Grecs se furent, pour ainsi dire, anéantis eux-mêmes, aucune province de Perse ne se révolta. Pour ne point épuiser la Grèce et la Macédoine, il envoya à Alexandrie une colonie de Juifs : il ne lui importait quelles mœurs eussent ses peuples, pourvu qu'ils lui fussent fidèles.

Il ne laissa pas seulement aux peuples vaincus leurs mœurs, il leur laissa encore leurs lois civiles, et souvent même les rois et les gouverneurs qu'il avait trouvés. Il mettait les Macédoniens à la tête des troupes, et les gens du pays à la tête du gouvernement ; aimant mieux courir risque de quelque infidélité particulière, ce qui lui

arriva quelquefois, que d'une révolte générale. Il respecta les traditions anciennes, et tous les monuments de la gloire ou de la vanité des peuples. Les rois de Perse avaient détruit les temples des Grecs, des Babyloniens et des Egyptiens; il les rétablit. Peu de nations se soumirent à lui, sur les autels desquelles il ne fît des sacrifices : il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation, et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquirent tout, pour tout détruire; il voulut tout conquérir, pour tout conserver; et, quelque pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins furent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la prospérité et la puissance. Il en trouva les premiers moyens dans la grandeur de son génie; les seconds, dans sa frugalité et son économie particulière; les troisièmes, dans son immense prodigalité pour les grandes choses. Sa main se fermait pour les dépenses privées; elle s'ouvrait pour les dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison? c'était un Macédonien; fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée? il était Alexandre.

Il fit deux mauvaises actions; il brûla Persépolis et tua Clitus. Il les rendit célèbres par son repentir; de sorte qu'on oublia ses actions criminelles, pour se souvenir de son respect pour la vertu; de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme des malheurs, que comme des choses qui lui fussent propres; de sorte que la postérité trouva la beauté de son âme, presque à côté de ses emportements et de ses faiblesses; de sorte qu'il fallut le plaindre, et qu'il n'était plus possible de le

haïr.—Je vais le comparer à César : quand César voulut imiter les rois d'Asie, il désespéra les Romains, pour une chose de pure ostentation ; quand Alexandre voulut imiter les rois d'Asie, il fit une chose qui entrait dans le plan de sa conquête.

HISTOIRE DE GALESWINTHE.

(AUGUSTIN THIERRY.)

Le mariage de Sighebert, ses pompes, et surtout l'éclat que lui prêtait le rang de la nouvelle épouse, firent, selon les chroniques du temps, une vive impression sur l'esprit du roi Hilpérik. Il lui sembla qu'il menait une vie moins noble, moins royale que celle de son jeune frère, Il résolut de prendre, comme lui, une épouse de haute naissance ; et, pour l'imiter en tout point, il fit partir une ambassade, chargée d'aller demander au roi des Goths la main de Galeswinthe, sa fille aînée. Mais cette demande rencontra des obstacles qui ne s'étaient pas présentés pour les envoyés de Sighebert. Le bruit des débauches du roi de Neustrie avait pénétré jusqu'en Espagne ; les Goths, plus civilisés que les Francs, et surtout plus soumis à la discipline de l'évangile, disaient hautement que le roi Hilpérik menait la vie d'un païen. De son côté, la fille aînée d'Athanaghild, naturellement timide, et d'un caractère doux et triste, tremblait à l'idée d'aller si loin, et d'appartenir à un pareil homme. Sa mère Goïswinthe, qui l'aimait

tendrement, partageait sa répugnance, ses craintes, et ses pressentiments de malheur; le roi était indécis, et différait de jour en jour sa réponse définitive. Enfin, pressé par les ambassadeurs, il refusa de rien conclure avec eux, si leur roi ne s'engageait par serment à congédier toutes ses femmes, et à vivre selon la loi de Dieu avec sa nouvelle épouse. Des courriers partirent pour la Gaule, et revinrent apportant de la part du roi Hilpérik une promesse formelle d'abandonner tout ce qu'il avait de reines, pourvu qu'il obtint une femme digne de lui et fille d'un roi.

A travers tous les incidents de cette longue négociation, Galeswinthe n'avait cessé d'éprouver une grande répugnance pour l'homme auquel on la destinait, et de vagues inquiétudes sur l'avenir. Les promesses faites au nom du roi Hilpérik par les ambassadeurs francs, n'avaient pu la rassurer. Dès qu'elle apprit que son sort venait d'être fixé d'une manière irrévocable, saisie d'un mouvement de terreur, elle courut vers sa mère, et jetant ses bras autour d'elle, comme un enfant qui cherche du secours, elle la tint embrassée plus d'une heure, en pleurant, et sans dire un mot. Les ambassadeurs francs se présentèrent pour saluer la fiancée de leur roi, et prendre ses ordres pour le départ; mais, à la vue de ces deux femmes, sanglotant sur le sein l'une de l'autre, et se serrant si étroitement qu'elles paraissaient liées ensemble, tout rudes qu'ils étaient, ils furent émus, et n'osèrent parler de voyage. Ils laissèrent passer deux jours, et le troisième ils vinrent de nouveau se présenter devant la reine, en lui annonçant cette fois qu'ils avaient hâte de partir, lui parlant de l'impatience

de leur roi, et de la longueur du chemin. La reine pleura, et demanda pour sa fille encore un jour de délai. Mais le lendemain, quand on vint lui dire que tout était prêt pour le départ : " Un seul jour encore, et je ne demanderai plus rien ; savez-vous que là où vous emmenez ma fille, il n'y aura plus de mère pour elle ?" Mais tous les retards possibles étaient épuisés, Athanaghild interposa son autorité de roi et de père ; et, malgré les larmes de la reine, Galeswinthe fut remise entre les mains de ceux qui avaient mission de la conduire auprès de son futur époux.

Une longue file de cavaliers, de voitures et de chariots de bagage, traversa les rues de Tolède, et se dirigea vers la porte du nord. Le roi suivit à cheval le cortége de sa fille, jusqu'à un pont jeté sur le Tage, à quelque distance de la ville ; mais la reine ne put se résoudre à retourner si vite, et voulut aller au-delà. Quittant son propre char, elle s'assit auprès de Galeswinthe, et, d'étape en étape, de journée en journée elle se laissa entraîner à plus de cent milles de distance. Chaque jour elle disait, " C'est jusque-là que je veux aller," et, parvenue à ce terme, elle passait outre. A l'approche des montagnes, les chemins devinrent difficiles ; elle ne s'en aperçut pas, et voulut encore aller plus loin. Mais comme les gens qui la suivaient, grossissant beaucoup le cortége, augmentaient les embarras et les dangers du voyage, les seigneurs goths résolurent de ne pas permettre que leur reine fît un mille de plus. Il fallut se résigner à une séparation inévitable, et de nouvelles scènes de tendresse, mais plus calmes, eurent lieu entre la mère et la fille. La reine exprima, en paroles douces, sa

tristesse et ses craintes maternelles. " Sois heureuse," dit-elle ; " mais j'ai peur pour toi ; prends garde, ma fille, prends bien garde." A ces mots, qui s'accordaient trop bien avec ses propres pressentiments, Galeswinthe pleura et répondit, " Dieu le veut ; il faut que je me soumette ;" et la triste séparation s'accomplit.

Un partage se fit dans ce nombreux cortége ; cavaliers et chariots se divisèrent, les uns continuant à marcher en avant, les autres retournant vers Tolède. Avant de monter sur le char qui devait la ramener en arrière, la reine des Goths s'arrêta sur le bord de la route, et fixant ses yeux vers le chariot de sa fille, elle ne cessa de le regarder, debout et immobile, jusqu'à ce qu'il disparût dans l'éloignement et dans les détours du chemin. Galeswinthe, triste mais résignée, continua sa route vers le nord.

Cependant Hilpérik, fidèle à sa promesse, avait répudié ses femmes. Frédégonde elle-même, la plus belle de toutes, la favorite entre celles qu'il avait décorées du nom de reines, ne put échapper à cette proscription générale ; elle s'y soumit avec une résignation apparente, avec une bonne grâce qui aurait trompé un homme plus fin que le roi Hilpérik. Il semblait qu'elle reconnût sincèrement que ce divorce était nécessaire, que le mariage d'une femme comme elle avec un roi ne pouvait être sérieux, et que son devoir était de céder la place à une reine vraiment digne de ce titre. Seulement, elle demanda, comme dernière faveur, de ne pas être éloignée du palais, et de rentrer, comme autrefois, parmi les femmes qu'employait le service royal. Sous ce masque d'humilité, il y avait un profondeur d'astuce et d'ambition, contre

laquelle le roi de Neustrie ne se tint nullement en garde. Ce fut donc sans arrière-pensée, non par faiblesse de cœur, mais par simple défaut de jugement, qu'il permit à son ancienne favorite de rester près de lui, dans la maison que devait habiter sa nouvelle épouse.

Galeswinthe se fit remarquer, durant les fêtes de son mariage, par la bonté gracieuse qu'elle témoignait aux convives ; elle les accueillait comme si elle les eût déjà connus : aux uns elle offrait des présents, aux autres elle adressait des paroles douces et bienveillantes ; tous l'assuraient de leur dévouement, et lui souhaitaient une longue et heureuse vie.

Les premiers mois de mariage furent, sinon heureux, du moins paisibles pour la nouvelle reine ; douce et patiente, elle supportait avec résignation tout ce qu'il y avait de brusquerie sauvage dans le caractère de son mari. D'ailleurs, Hilpérik eut quelque temps pour elle une véritable affection ; il l'aima d'abord par vanité, joyeux d'avoir en elle une épouse aussi noble que celle de son frère ; puis, lorsqu'il fut un peu blasé sur ce contentement d'amour-propre, il l'aima par avarice, à cause des grandes sommes d'argent et du grand nombre d'objets précieux qu'elle avait apportés. Mais après s'être complu quelque temps dans le calcul de toutes ces richesses, il cessa d'y trouver du plaisir, et dès lors aucun attrait ne l'attacha plus à Galeswinthe. Ce qu'il y avait en elle de beauté morale, son peu d'orgueil, la charité envers les pauvres, n'était pas de nature à le charmer ; car il n'avait de sens et d'âme que pour la beauté corporelle. Ainsi le moment arriva bientôt où, en dépit de ses propres résolutions, Hilpérik ne res-

sentit auprès de sa femme que de la froideur et de l'ennui.

Ce moment, épié par Frédégonde, fut mis à profit avec son adresse ordinaire. Il lui suffit de se montrer, comme par hasard, sur le passage du roi. Frédégonde fut reprise . . . . . et fit éclat de son nouveau triomphe ; elle affecta même envers l'épouse dédaignée, des air hautains et méprisants. Doublement blessée comme femme et comme reine, Galeswinthe pleura d'abord en silence ; puis elle osa se plaindre et dire au roi qu'il n'y avait plus dans sa maison aucun honneur pour elle, mais des injures et des affronts qu'elle ne pouvait supporter. Elle demanda, comme une grâce, d'être répudiée, et offrit d'abandonner tout ce qu'elle avait apporté avec elle, pourvu seulement qu'il lui fût permis de retourner dans son pays.

L'abandon volontaire d'un riche trésor, le désintéressement par fierté d'âme, étaient des choses incompréhensibles pour le roi Hilpérik ; et n'en ayant pas la moindre idée, il ne pouvait y croire. Aussi, malgré leur sincérité, les paroles de la triste Galeswinthe ne lui inspirèrent d'autre sentiment qu'une défiance sombre, et la crainte de perdre, par une rupture ouverte, des richesses qu'il s'estimait heureux d'avoir en sa possession. Maîtrisant ses émotions, et dissimulant sa pensée avec la ruse du sauvage, il changea tout à coup de manières, prit une voix douce et caressante, fit des protestations de repentir et d'amour qui trompèrent la fille d'Athanaghild. Elle ne parlait plus de séparation, et se flattait d'un retour sincère, lorsqu'une nuit, par l'ordre du roi, un serviteur affidé fut introduit dans sa chambre, et l'étran-

gla pendant qu'elle dormait. En la trouvant morte dans son lit, Hilpérik joua la surprise et l'affliction ; il fit même semblant de verser des larmes, et, quelques jours après, il épousa Frédégonde.

Ainsi périt cette jeune femme, qu'une sorte de révélation intérieure semblait avertir d'avance du sort qui lui était réservé, figure mélancolique et douce, qui traversa la barbarie mérovingienne, comme une apparition d'un autre siècle. Malgré l'affaiblissement du sens moral, au milieu de crimes et de malheurs sans nombre, il y eut des âmes profondément émues d'une infortune si peu méritée, et leurs sympathies prirent, selon l'esprit du temps, une couleur superstitieuse. On disait qu'une lampe de cristal, suspendue près du tombeau de Galeswinthe, le jour de ses funérailles, s'était détachée subitement, sans que personne y portât la main, et qu'elle était tombée sur le pavé de marbre, sans se briser et sans s'éteindre. On assurait, pour compléter le miracle, que les assistants avaient vu le marbre du pavé céder comme une matière molle, et la lampe s'y enfoncer à demi. De semblables récits peuvent nous faire sourire, nous qui les lisons dans de vieux livres, écrits pour des hommes d'un autre âge ; mais, au sixième siècle, quand ces légendes passaient de bouche en bouche, comme l'expression vivante et poétique des sentiments et de la foi populaires, on devenait pensif, et l'on pleurait en les entendant raconter.

BIOGRAPHIES.

CHRYSOSTÔME.

(PAR M. VILLEMAIN.)

M. VILLEMAIN, célèbre par ses connaissances littéraires et par la rare élégance de son style, s'est mis au rang de nos écrivains classiques, par ses *Mélanges littéraires* (2 vol. in-8°), son *Lascaris*, son *Essai sur l'Histoire de la Grèce*, et son *Histoire de Cromwell* (2 vol.). Nous tirons du premier de ces ouvrages la plus grande partie d'un essai sur la Vie de Chrysostôme.

CHRYSOSTÔME était né vers l'an 344, dans la ville d'Antioche. Il fut élevé dans la loi chrétienne par sa mère ; il n'en suivit pas moins les leçons oratoires de Libanius, qui avait été l'ami de Julien, et qui lui survivait pour célébrer sa mémoire. Chrysostôme a raconté que Libanius, apprenant de lui que sa mère était veuve depuis l'âge de vingt ans, et n'avait jamais voulu prendre un autre époux, s'écria, en se tournant vers son auditoire idolâtre : "O dieux de la Grèce, quelles femmes se trouvent parmi ces Chrétiens !"

Le sophiste païen prit bientôt la plus vive admiration pour son jeune élève : il vit avec inquiétude, mais sans jalousie, s'élever près de lui ce dangereux adversaire de son culte ; peut-être espérait-il encore le séduire au paganisme par la vertu de ces fables d'Homère, qu'il interprétait éloquemment à ses disciples. Dans la lutte

prolongée des deux religions, chaque homme d'un talent supérieur était une conquête que les deux partis cherchaient mutuellement à se ravir. L'admiration et l'attachement de Libanius suivirent Chrysostôme au-delà des premières années de la jeunesse. On a conservé une lettre où il le félicite de ses succès au barreau d'Antioche. Il le vit, avec plus de peine sans doute, consacrer bientôt après cette éloquence au culte chrétien. Libanius, dans sa foi pieuse aux arts de la Grèce, regardait le génie de son élève comme un présent des Muses, qui aurait dû servir à défendre la cause des dieux et de la poésie. Longtemps après, cette pensée lui faisait dire, au lit de mort : " Hélas ! j'aurais laissé le soin de mon école à Chrysostôme, si les Chrétiens ne nous l'avaient ravi par un sacrilège."

Quand la société est divisée par une grande lutte d'opinions, les travaux ordinaires de la vie n'ont point assez d'importance pour occuper l'ardeur active du talent. Il est bientôt emporté dans l'un ou l'autre des camps qui se combattent. Chrysostôme se lassa vite de plaider dans le barreau d'Antioche ; la lecture des livres saints le saisit ; l'évêque d'Antioche se pressa d'attacher à la société chrétienne l'espérance d'un si beau génie. Chrysostôme reçut le baptême par les mains de ce pieux évêque, et fut fait lecteur de l'église d'Antioche. Son âme ardente trouva cette préparation au sacerdoce trop facile et trop faible. Un ami chrétien, zélé comme lui, voulut l'entraîner dans un désert de la Syrie, où quelques solitaires pratiquaient la pénitence.

C'est ainsi que Massillon, dans la première ferveur de sa foi, quitta le repos du séminaire pour les austérités de

la Trappe. Le projet ne fut combattu dans le cœur de Chrysostôme, que par la résistance et les regrets de sa mère. Il faut l'entendre lui-même raconter cette scène touchante. Jamais son éloquence ne surpassa le langage persuasif et tendre de cette femme pieuse, plus mère encore que chrétienne ; et cet exemple peut donner une idée de la lutte entre la religion et les sentiments naturels qui devaient souvent agiter les familles de la primitive église. " Lorsque ma mère," dit l'apôtre chrétien, " eut appris ma résolution de me retirer dans la solitude, elle me prit par la main, me conduisit dans sa chambre, et m'ayant fait asseoir auprès d'elle, sur le même lit où elle m'avait donné naissance, elle se mit à pleurer, et ensuite me dit des choses encore plus tristes que ses larmes." Rien n'égale, dans le récit de Chrysostôme, la plainte naïve de cette mère désolée. Après avoir rappelé les peines, les embarras, les périls d'une jeune femme, restée veuve au milieu du monde, dans la faiblesse de son âge et de son sexe : " Mon fils," dit-elle, " ma seule consolation, au milieu de ces misères, a été de te voir sans cesse, et de contempler dans tes traits l'image fidèle de mon mari, qui n'est plus. Cette consolation a commencé dès ton enfance, lorsque tu ne savais pas encore parler, temps de la vie où les enfants donnent à leurs parents les plus grandes joies."

" Je ne te demande maintenant qu'une seule grâce ; ne me rends pas veuve une seconde fois ; ne renouvelle pas un deuil qui commençait à s'effacer ; attends au moins le jour de ma mort ; peut-être me faudra-t-il bientôt sortir d'ici-bas. Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir ; mais à mon âge on n'attend que la

mort. Quand tu m'auras ensevelie, et réuni mes cendres à celles de ton père, entreprends alors de longs voyages, passe telle mer que tu voudras ; personne ne t'en empêchera ; mais pendant que je respire encore, supporte ma présence, et ne t'ennuie pas de vivre avec moi ; n'attire pas sur toi l'indignation de Dieu, en m'accablant de si grands maux, sans avoir été offensé par moi."

Quel accent de douleur et de vérité ! C'est la simplicité d'Homère, ou plutôt celle de la nature. La loi chrétienne, qui semblait contredire les affections du cœur, leur rendait quelque chose de plus saint et de plus pur. Tout le secret du cœur d'une mère est dans cette prière si humble et si vive, pour que son fils ne la sacrifie pas, même à la religion.

Chrysostôme n'eut pas le courage d'affliger sa mère, et renonça au projet d'un lointain voyage. Mais bientôt, pour se dérober aux instances des Chrétiens, qui voulaient le faire évêque, il se retira dans les solitudes voisines d'Antioche. Il y composa le *Traité du Sacerdoce*, ouvrage plein d'imagination et de gravité, où il s'excuse de n'avoir pas accepté l'épiscopat, en montrant qu'il en connaît les pénibles devoirs. Loin de toute ambition, il passa plusieurs années dans cette vie tempérante, qui doit ajouter aux forces de l'âme tout ce qu'elle retranche aux passions et aux faiblesses de la nature.

Cette réflexion se présente à l'esprit, dans l'histoire de cette époque du monde, toutes les fois que nous y voyons des hommes inconnus apporter tout à coup, au milieu du peuple et à la cour des princes, une autorité

merveilleuse. Tous ces hommes venaient du désert. La solitude est mère des grandes pensées ; et dans les temps vils et dégradés, comme les derniers siècles de l'empire, elle inspire quelquefois à l'homme une force que la société n'a plus. Mais aussi, pour les âmes trop faibles ou trop ardentes, cette solitude se peuplait de fantômes. Les extases, les manies mélancoliques transformées en prétendues possessions, remplissent l'histoire de cette époque ; ainsi de cette rude école du désert il sortait des grands hommes* et des fous.

C'était le jugement même des contemporains : et de là, parmi les gentils et souvent parmi les Chrétiens, s'élevaient des plaintes et des censures contre la vie solitaire. On accusait ce zèle inutile et farouche, qui se dérobait aux charges de la société, et se consumait sans fruit. Le jeune Chrysostôme, du fond d'une caverne qu'il habitait, répondit à ces reproches par un éloquent traité. Mais discuter avec les hommes sur les avantages de la solitude, c'est y renoncer ; le jeune apôtre revint à Antioche, et prit les degrés inférieurs du sacerdoce. Quelques années après, Flavien, évêque d'Antioche, le consacra, et lui commit l'instruction du peuple, dans cette ville savante et voluptueuse, l'Athènes de l'Orient.

Selon l'usage de la primitive église, la prédication était le devoir de l'évêque ; mais lorsqu'il vieillissait, ou manquait de talent, il faisait parler à sa place quelque jeune ministre de l'autel ; car la parole, chez tous ces peuples d'origine grecque, était le talisman du culte.

* Non *de grands hommes ;* parce qu'ici le substantif et l'adjectif ne forment ensemble qu'un mot.

Ils étaient convertis par des prêtres éloquents, comme ils avaient d'abord été gouvernés pas des orateurs, et ensuite amusés par des sophistes. Aussi Chrysostôme se plaint-il sans cesse de voir une foule plus nombreuse à ses discours qu'aux prières publiques. Ce n'étaient pas seulement des Chrétiens, mais les juifs, les païens, qui se pressaient dans son auditoire.

Il interprétait l'Écriture avec cette vive imagination, et ce goût d'allégorie qui plaît aux Orientaux. Il exposait avec une éloquence digne du Portique,* et de l'Évangile, les devoirs de la morale ; enfin il attaquait les vices dont Antioche était le théâtre. Il décrivait la vie molle des grands, leurs palais de cèdre et de porphyre, le faste de leurs dépenses pour les courses du cirque, le luxe des femmes riches, qui remplissaient les rues de leur cortége d'esclaves, l'orgueil des philosophes, qui se promenaient avec leurs manteaux, leur longue barbe et leur bâton, sous les vastes galeries d'Antioche.

La renommée de son éloquence se répandait dans tout l'Orient ; des sophistes païens venaient de loin pour l'entendre ; et son génie ajoutait à la puissance du christianisme, qui trouvait encore quelques obstacles dans les philosophes et les lettrés de la Grèce.

Chrysostôme remplissait depuis douze ans cet apostolat, lorsqu'une grande occasion vint s'offrir à son génie. En 387, l'opulente, la voluptueuse Antioche fut troublée par une sédition aveugle et passagère, comme celles qui

* Nom souvent donné à l'école de Zénon, parce que les disciples de ce philosophe (les stoïciens, du grec *stoa, portique,*) se réunissaient sous un célèbre portique d'Athènes, nommé le Pœcile.

peuvent s'élever chez un peuple d'une imagination mobile et de mœurs efféminées.

Au sujet d'une taxe nouvelle, établie par l'empereur, on maltraita quelques-uns de ses officiers, on renversa ses statues, et celles de l'impératrice. L'effroi suivit bientôt une révolte sans dessein et sans courage; et la malheureuse ville attendait en silence la colère de l'empereur.

Antioche, chrétienne depuis longtemps, attachée à la religion, du milieu même de sa mollesse orientale, Antioche, l'ennemie de Julien,* et le but de ses sarcasmes, devait, ce semble, obtenir grâce aux yeux de Théodose. Aussi le prince renonça-t-il à sa première idée de brûler Antioche, de faire périr dans les flammes les citoyens, au milieu de leurs demeures, et de faire passer la charrue sur leur territoire : car tels étaient les conseils qui s'étaient fait entendre dans le palais de Théodose ; il se contenta de soumettre la ville à la juridiction de deux envoyés extraordinaires, qui remplirent les cachots de prisonniers, et multiplièrent les confiscations et les supplices.

Dans cette stupeur de tout un peuple, livré sans défense aux rigueurs et aux soupçons d'une justice impitoyable, d'où viendra le secours ? Comment l'humanité se fera-t-elle entendre ? L'archevêque d'Antioche, Flavien, vieillard vénérable, est parti pour aller au loin, jusqu'au palais de Théodose, essayer de fléchir sa colère. Chrysostôme tient la place de ce vertueux pontife. Il

* L'Empereur Julien, qu'on a surnommé l'*Apostat*, parce que, après avoir professé le christianisme, il s'en déclara l'adversaire. Né en 331, il mourut en 363.

réunit le peuple dans le temple, il le console, le ranime, le justifie. Tel est le sujet d'une suite de discours sans exemple dans l'antiquité, et qui sont à la fois pour nous un monument d'histoire et d'éloquence. Rien ne peut nous faire mieux comprendre, en effet, et le pouvoir impérial, et les mœurs de cette époque, et l'influence que prit la religion, en s'attachant à défendre le peuple. Écoutons d'abord l'orateur décrivant la consternation d'Antioche :

"Cette ville est dépeuplée par la crainte et par le malheur. La patrie, c'est-à-dire la chose du monde la plus douce au cœur de tous les hommes, est maintenant devenue la plus amère. Nos citoyens fuient le lieu de leur naissance, avec la même horreur que l'on fuit le supplice ; ils s'en détournent comme d'un abîme, ils s'en échappent comme d'un incendie. Lorsque le feu dévore une maison, non-seulement ceux qui l'habitent se précipitent au dehors, on abandonne aussi les maisons voisines : on laisse tout pour sauver sa vie. Ainsi, tandis que la colère de l'empereur plane sur cette ville, comme un feu rapide, tout le monde se précipite et s'enfuit au dehors, avant que la flamme étende plus loin ses ravages ; on se croit heureux de survivre ; et cependant cette fuite n'est pas excitée par la présence de l'ennemi. Cette captivité n'est pas la suite d'un combat ; nous n'avons pas vu l'ennemi, et nous sommes prisonniers ou fugitifs."

Après ces fortes peintures, Chrysostôme ranime ses auditeurs par la confiance en Dieu ; chaque jour, il leur parle, il compte avec eux les moments de l'absence de Flavien ; il se transporte en idée devant l'empereur, il

imagine, il répète tout ce qu'on peut lui dire pour l'émouvoir.

Cependant les rigueurs de la justice impériale se multipliaient : les plus riches citoyens étaient arrêtés et battus de verges ; des femmes d'une illustre naissance étaient chassées de leurs maisons, privées de leurs biens, errantes auprès des prisons, pour demander la grâce de leurs époux et de leurs fils. La terreur du peuple reprit une nouvelle force : Chrysostôme s'était éloigné quelques jours.

Sur les montagnes voisines de la ville vivaient depuis longtemps des ermites chrétiens, qui, dans les austérités de leurs déserts, semblaient expier les délices d'Antioche. Jamais les riches campagnes de la Syrie, et le beau ciel qui la couronne, ne les faisaient descendre de leurs âpres solitudes. La calamité d'Antioche les attire, ils paraissent au milieu de la ville, ils assiégent les prisons, ils entourent le prétoire ; ce sont les tribuns * du christianisme.

Un de ces solitaires, homme simple et sans lettres,† rencontrant au milieu de la ville les deux commissaires de l'empereur, les retint par leurs manteaux, et leur ordonna de descendre de cheval ; puis il leur dit : "Allez, mes amis, portez de ma part cet avis à l'empereur : Vous êtes homme, et vous commandez à des hommes qui sont l'image de Dieu. Craignez la colère du Créateur, si vous détruisez son ouvrage. Vous êtes si fort irrité qu'on ait abattu vos images ; Dieu le sera-t-il

* Allusion aux tribuns du peuple à Rome : leur office était de défendre les droits du peuple (des *plébéiens*).

† Sans connaissance des lettres, sans culture littéraire.

moins, si vous renversez les siennes? Vos statues de bronze sont déjà refaites et rétablies sur leurs bases: mais quand vous aurez tué des hommes, comment réparer votre faute? Les ressusciterez-vous, quand ils seront morts?"

Quelques jours après, Chrysostôme prit la parole pour célébrer la générosité chrétienne des solitaires, et les espérances qu'elle donnait. Une nouveau coup venait de frapper Antioche. Un ordre de l'empereur enlevait à cette ville le titre de *métropole* de l'Orient, et fermait en même temps le cirque, les théâtres, et les bains publics. Cette dernière tyrannie, que le climat et les habitudes orientales rendaient plus pénible, augmenta le désespoir des habitants. Beaucoup voulaient s'enfuir au désert; Chrysostôme les retint par ses paroles. Il peint avec énergie l'horreur dont il fut saisi lui-même, en pénétrant au milieu du prétoire, pour y suivre ses frères, victimes de la rigueur des juges; et de ce spectacle même il tire l'espérance que tant de maux vont enfin s'adoucir. Alors il fait entrevoir les approches de la fête de Pâques, comme un temps de réconciliation pour le prince et pour le peuple.

Cependant le vénérable Flavien, après les fatigues d'un long voyage, était arrivé à Constantinople, au palais de l'empereur. Admis en sa présence, au milieu des courtisans, des chefs de la garde, il s'arrêta loin du prince, les yeux baissés et pleins de larmes, et exprimant par son silence la désolation d'Antioche. L'empereur, lui adressant la parole, rappela les faveurs qu'il avait faites à cette ville, et se plaignit de l'ingratitude de ses habitants, de leurs insultes envers lui et envers la

mémoire de l'impératrice Flaccile. Flavien, versant des larmes, retraça lui-même avec vivacité les bienfaits de Théodose, et l'égarement du peuple d'Antioche, qu'il impute à la jalouse haine des esprits infernaux.

Puis, revenant sur la colère même du prince, il lui dit ces paroles que rapporte et qu'avait inspirées Chrysostôme : " On a renversé tes statues ; mais tu peux t'en élever à toi-même de plus glorieuses. Pardonne aux coupables ; ils ne te dresseront pas dans les places publiques des statues d'airain ou d'or, parées de diamants ; mais ils te consacreront dans leurs cœurs un monument plus précieux, le souvenir de la vertu. Tu auras autant de statues vivantes qu'il y a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jusqu'à la fin du monde ; car non-seulement nous, mais nos successeurs et leur postérité connaîtront cette action si royale et si grande, et l'admireront comme s'ils en avaient eux-mêmes profité.

" Mais afin que mes discours ne semblent pas une flatterie, je te rapporterai une ancienne parole qui montre que les légions, les trésors et le nombre des sujets n'illustrent pas les princes autant que la philosophie et la clémence. Le bienheureux Constantin, apprenant que l'une de ses statues avait été défigurée à coups de pierres, comme toute la cour l'exhortait à se venger et à punir l'outrage de son front royal, passa légèrement la main sur son visage, et répondit en souriant qu'il ne sentait aucune blessure. Couverts de confusion, les courtisans se désistèrent de leurs sinistres avis ; et cette parole est encore célébrée par tout le monde ; le temps ne l'a pas *fait* vieillir, et n'a pas éteint la mémoire d'une telle vertu. A combien de trophées n'est-elle pas préférable ? Ce

prince a relevé plusieurs villes, et a vaincu beaucoup de barbares, mais nous n'en avons point souvenir. Cette parole, au contraire, est dans toutes les bouches. Ceux qui viennent après nous, et ceux qui les suivent l'entendront, et il n'est personne qui puisse l'écouter sans se récrier avec éloge, et sans faire mille vœux pour la mémoire du prince qui l'a dite. Que si cette parole est glorieuse devant les hommes, combien n'aura-t-elle pas mérité de couronnes devant Dieu, qui est l'ami des hommes?

" Mais est-il besoin de rappeler Constantin et des exemples étrangers, lorsque, pour t'encourager, il ne te faut que toi-même et tes propres actions? Souviens-toi de cet édit proclamé dans tout l'empire, lorsque, aux approches de la fête de Pâques, annonçant aux criminels leur pardon, et aux prisonniers leur délivrance, tu disais dans tes lettres, comme si cet édit n'eût pas encore assez signalé ta clémence : Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts!

" Souviens-toi maintenant de ces paroles. Voici le moment de rappeler les morts à la vie. Même avant que la sentence fût portée, Antioche est maintenant descendue près des portes de l'enfer ; retire-la de cet abîme. Il ne faut ni trésors, ni temps, ni travail ; il suffit d'un seul mot, et tu ranimes une ville ensevelie dans les ombres de la mort. Permets qu'elle soit appelée désormais la ville de ta miséricorde. . . . .

" Songe que tu délibères, non sur le sort d'une seule ville, mais sur ta gloire, et sur le christianisme tout entier. A cette heure, les Juifs, les Grecs, le monde civilisé, les barbares, ont appris nos malheurs ; ils te

regardent, ils attendent quel arrêt tu porteras sur nous. Si ta sentence est humaine et généreuse, ils la célèbreront, ils rendront gloire à Dieu, ils se diront l'un à l'autre : O ciel ! qu'elle est grande la puissance du christianisme ! Cet homme qui n'avait pas d'égal sur la terre, qui pouvait tout perdre et tout détruire, elle l'a dompté, elle l'a soumis, elle lui a donné une philosophie que les hommes les plus obscurs n'auraient pas. Il est grand le Dieu des Chrétiens ! des hommes il sait faire des anges ; il les élève au-dessus de la nature. . . . .

" Regarde combien il sera beau dans la postérité, que l'on sache qu'au milieu des périls d'un si grand peuple dévoué à la vengeance et aux supplices, quand tous frissonnaient de terreur, quand les chefs, les préfets, les juges étaient saisis de crainte, et n'osaient élever la voix pour les malheureux, un vieillard s'est avancé avec le sacerdoce de Dieu, et par sa seule présence, par ses simples paroles a vaincu l'empereur ; et qu'alors une grâce que l'empereur avait refusée à tous les grands de sa cour, il l'accorda aux prières d'un vieillard, par respect pour les lois de Dieu. En effet, ô prince ! mes concitoyens n'on pas cru te rendre un médiocre honneur, en me choisissant pour cette mission ; car ils ont jugé (et ce jugement fait ta gloire) que tu préférais la religion, dans ses plus faibles ministres, à toute la puissance du trône. Mais je ne viens pas seulement de leur part ; je viens au nom du souverain des cieux, pour dire à ton âme clémente et miséricordieuse ces paroles de l'Évangile : " Si vous remettez aux hommes leurs offenses, Dieu vous remettra les vôtres." Souviens-toi de ce jour où

nous rendrons compte de nos actions, et songe que, si tu as commis des fautes, tu peux les effacer toutes par un pardon,* sans combat, sans effort. Les autres envoyés apportent de l'or, de l'argent, et des offrandes semblables ; moi, je m'approche de ta puissance, avec le livre de notre sainte loi dans les mains ; je te le présente, au lieu de tous les dons, et je te conjure d'imiter ton souverain maître, qui, chaque jour offensé par nos fautes, ne se lasse pas de prodiguer ses bienfaits. Ne confonds pas nos espérances, ne démens pas nos promesses. Je veux que tu le saches : si tu veux bien apaiser ta colère, si tu rends à notre ville ton ancienne amitié, je m'en retournerai plein de confiance ; mais si tu as banni Antioche de ta pensée, je n'y retournerai pas ; je ne reverrai plus son territoire ; je le renierai pour jamais ; je deviendrai citoyen d'une autre ville : je ne voudrais pas d'une patrie pour laquelle toi, le plus humain et le plus clément des hommes, tu serais devenu cruel et sans pitié."

Cette éloquence persuasive toucha l'empereur. La douceur de la loi nouvelle agissait sur cette âme violente et guerrière. "Qu'y a-t-il d'étonnant," dit-il, "si nous autres hommes, nous pardonnons à des hommes qui nous ont offensés, lorsque le maître du monde, descendu sur la terre, fait esclave pour nous, et mis en croix par ceux qu'il avait comblés de biens, a prié son père pour

* Quoiqu'il soit certain que ceux dont le cœur sera resté fermé à la miséricorde, n'obtiendront point miséricorde, au jour de la rétribution (Matth. vi. 15), il n'est pas exact de dire qu'on peut, au moyen d'un acte isolé de clémence, acheter de Dieu le pardon de toutes ses fautes. L'Évangile enseigne autre chose.

ses bourreaux, en disant : Pardonne-leur, mon père, car ils ne savent ce qu'ils font ! "

Et en même temps, il pressa le vieillard de repartir, pour porter cette joie au peuple d'Antioche, à la fête de Pâques. Flavien se fit devancer par des courriers rapides ; les fêtes remplacèrent dans Antioche le deuil public ; et, suivant le génie de l'Orient, le peuple parut aussi enthousiaste dans sa joie, qu'il était naguère abattu dans sa douleur.

Chrysostôme rassembla le peuple, pour lui redire les paroles de Flavien et de l'empereur.

Sans doute, il est aisé de concevoir, pour l'espèce humaine, un état plus raisonnable et meilleur que ce despotisme arrêté seulement par d'éloquentes prières. A la pensée d'un tel abaissement et d'un tel secours, on s'indigne autant qu'on admire. Il faut même l'avouer, les luttes de la liberté mourante, à la voix de Démosthènes, ont bien un autre intérêt que cette résignation passive d'un peuple d'Asie, tremblant sous ses maîtres, et défendu par la tribune chrétienne. Mais si l'on se reporte au siècle de Théodose, aux mœurs cruelles de cette époque ; si l'on revoit en pensée le massacre de Thessalonique,* ordonné par le même prince qui laissa vivre Antioche, peut-on méconnaître le bienfait de cette religieuse éloquence ! Et même, de nos jours, si l'on pense à l'état présent de ces villes d'Asie encore habitées par des Grecs, si l'on songe que ces massacres,

* Théodose (né en 346, mort en 395) fit massacrer 7000 habitants de Thessalonique, à cause d'une révolte de peu d'importance. Ambroise, archevêque de Milan, reprocha publiquement à l'empereur son crime, et lui imposa une longue pénitence.

ces exterminations qu'interdisait le christianisme, y sont aujourd'hui le droit commun des barbares conseillés et recrutés par l'Europe, combien ne doit-on pas regretter qu'il n'y ait plus de Flavien et de Chrysostôme, pour demander à la politique des rois *l'amnistie d'Antioche*, pour arrêter, au nom de Dieu, l'effusion du sang chrétien, pour apprendre l'Évangile à ceux qui le prêchent et qui l'ont oublié ?

Chrysostôme continua pendant dix années d'instruire le peuple qu'il avait défendu. Ses ouvrages sont le cours le plus complet de prédication morale que nous ait transmis l'antiquité chrétienne. Hormis quelques préjugés du temps, on y voit partout un beau génie, une grande connaissance du cœur de l'homme, une charité vraiment évangélique. Ses discours ont encore un intérêt particulier pour nous autres modernes, curieux investigateurs du passé. La civilisation chrétienne d'Orient, cette époque sans analogie avec le moyen âge, et qui joignait à la naïveté du zèle religieux un haut degré d'élégance sociale, revit tout entière dans les pages éloquentes de Chrysostôme.

Que faisait l'orateur, au milieu de cette Babylone chrétienne, enchantée plutôt que corrigée par ses paroles; dans ces églises où l'on applaudissait comme au théâtre, et d'où l'on sortait, avant la fin de la synaxe,* pour courir aux jeux du cirque ? Il cherchait surtout à faire naître la charité dans les cœurs; il profitait des mœurs douces de ce peuple, pour lui inspirer la pitié. Il était l'apôtre de l'aumône. Nul moraliste, nul orateur de la chaire moderne, n'a jamais égalé la vivacité per-

* Assemblée de chrétiens, pour prier, pour célébrer la cène.

suasive et l'inépuisable abondance que Chrysostôme portait dans cette exhortation. Jamais on n'a su mieux recommander à l'homme les misères de l'homme, mieux émouvoir le cœur, pour exciter à la bienfaisance et à la vertu. Déjà dans la société chrétienne, mille prétextes hypocrites glaçaient la charité,* au nom même de la foi. Il faut voir comme le vertueux orateur s'élève au-dessus de ce christianisme pharisaïque, pour accueillir également toutes les souffrances.

"Un homme charitable," dit-il, "est comme un port ouvert aux infortunés; il doit tous les jours les accueillir. Le rivage reçoit également tous les naufragés, il les sauve de la tempête, bons ou méchants, quelles que soient leurs fautes ou leur péril. Vous devez faire de même pour ces naufragés de la fortune, qui, sur terre, sont battus par le malheur. Sans les juger avec rigueur, ni rechercher exactement leur vie, occupez-vous de soulager leur affliction. Pourquoi vous donner les soins d'une surveillance inutile? Dieu vous en décharge. Il ne vous commande que la charité.† Il y a bien de la différence entre un juge et un chrétien qui fait l'aumône. L'aumône même n'a pris son nom que de la pitié qui nous l'inspire. C'est à quoi Saint Paul nous invite, quand il dit: 'Ne vous lassez pas de faire du bien à tout le monde.' Certes, si nous examinons avec tant de scrupule et de sévérité les personnes indignes de

* Figure heureuse, qui anime cette pensée: On alléguait hypocritement les vérités de la foi, pour se dispenser d'exercer la charité.

† Il ne faudrait pas abuser de ces maximes. La charité doit être circonspecte et attentive, pour être vraiment charité. Des dons imprudents ont fait souvent plus de mal qu'un refus.

nos secours, nous n'en trouverons jamais assez qui les méritent ; mais si nous distribuons nos offrandes à tous, même aux indignes, nous verrons aussi venir à nous ceux qui les méritent le plus, comme l'éprouva jadis Abraham, qui, n'examinant pas avec un soin trop sévère quels hôtes se présentaient sur le seuil de sa tente, fut assez heureux pour y recevoir les anges mêmes du ciel.

" Imitons ce saint patriarche : ne faisons pas d'enquête sur le malheur. La souffrance du pauvre suffit à elle seule pour lui donner droit à nos bienfaits. Lorsqu'un homme s'offre à nous, avec la recommandation du malheur, ne demandons rien davantage. En l'assistant, c'est sa nature d'homme, et non le mérite de ses actions ou de sa foi que nous honorons ; c'est sa misère et non sa vertu qui nous touche, afin d'attirer sur nous-mêmes la miséricorde de Dieu. Car si nous voulons, au contraire, discuter rigoureusement les droits de ceux qui ont Dieu pour maître aussi bien que nous, il fera la même chose à notre égard : si nous leur faisons rendre compte de leur vie, il nous demandera compte de la nôtre ; car l'Évangile a dit : ' *Vous serez jugés comme vous aurez jugé les autres.*' "

L'éloquent prêtre d'Antioche voulait passer sa vie au milieu de ce peuple ingénieux, où cent mille auditeurs admiraient ses paroles. Mais l'éclat de son génie avait attiré sur lui les regards de tout l'empire. Le siége patriarcal de Constantinople semblait la place désignée pour le plus grand orateur du christianisme.

Cette dignité ne fut vacante qu'après la mort de Théodose, en 397, sous le règne de ses deux fils, qui

s'étaient partagé le monde romain. Arcadius, ou plutôt l'eunuque Eutrope, songea d'abord à Chrysostôme ; et ce fut la seule chose agréable au peuple qu'il eût faite, pendant la durée de son pouvoir. Chrysostôme, dont les humbles refus étaient à craindre, fut attiré dans une conférence, et remis presque de force à un serviteur du prince et à un général, qui le conduisirent à Constantinople.

Un concile d'évêques, assemblé dans cette ville, célébra son ordination, mais tant d'honneurs ne firent que porter à l'excès la jalousie sacerdotale.* De nombreux compétiteurs avaient brigué cette dignité par des sollicitations et des présents. Les évêques qui ne pouvaient y parvenir voulaient du moins qu'elle fût remplie par un choix moins éclatant.

La cour voluptueuse et corrompue redoutait un censeur. L'ambitieux Eutrope s'aperçut bientôt que le pieux évêque ne voudrait pas être sa créature. Le peuple seul, ce peuple qui n'avait plus ni liberté ni gloire, qui voyait ses campagnes envahies par les barbares, se tournait avec une sorte d'idolâtrie vers cet homme dont la renommée remplissait tout l'Orient.

A Constantinople, Chrysostôme retrouvait les vices de l'Asie, augmentés encore par la présence d'une cour efféminée. Le faible successeur de Théodose n'avait de lui que le goût d'une vaine magnificence ; c'est dans les sermons du vertueux pontife que l'on retrouve la plus curieuse description de ce luxe oriental.

Arcadius ne paraissait en public qu'au milieu d'un cortége de gardes revêtus d'habits magnifiques, portant

* Un écrivain du 17e siècle aurait dit *la jalousie des prêtres.*

des boucliers et des lances dorées. Il était sur un char attelé de mules blanches, et tout incrusté de lames d'or et de pierreries. Il portait de riches bracelets, des boucles d'oreilles du plus grand prix, un diadême orné de diamants : sa robe en était couverte, sa chaussure même était d'une singulière magnificence ; et tout cet étalage faisait de loin l'admiration de la foule repoussée par les soldats. Les salles, les escaliers, les cours du palais étaient sablés de poudre d'or. C'était là que se rendaient chaque jour les grands de l'empire, qui venaient ramper devant quelque eunuque favori.

Ces jeux du cirque, si chers à la ville d'Antioche, excitaient dans Constantinople encore plus d'engouement et de fureur. Les plus riches citoyens y perdaient souvent leur fortune, la foule y consumait son temps. Mais un spectacle plus séduisant encore, c'étaient des comédies ornées de danses et de chants, où de jeunes femmes paraissaient sur la scène, à visage découvert. Constantinople était folle de ces spectacles, que les anciennes mœurs du paganisme n'auraient pas soufferts.

Chrysostôme réprima d'abord la licence hypocrite des prêtres, qui fréquentaient les tables sensuelles des grands, et convoitaient les richesses des veuves. Il censurait amèrement tous ces vices. Il attaquait la mollesse des grands, l'oisiveté du peuple ; mais cet apostolat chrétien ne corrigeait pas le vice de l'Empire. Pendant qu'Arcadius faisait des lois pour détruire quelques restes de l'ancien polythéisme ; pendant que Chrysostôme envoyait des missions chez les peuples barbares, Alaric ravageait la Grèce, et Gaïnas, général goth,

attaché au service de l'Empire, faisait trembler Arcadius, et le forçait d'exiler son ministre Eutrope.

Ce fut un grand jour que celui où l'insolent ministre, proscrit par son maître, poursuivi par le peuple, vint chercher un asile dans Sainte-Sophie, à l'abri de la chaire pontificale. Nous ne reproduirons pas le discours trop connu que prononça Chrysostôme, pour apaiser la colère du peuple et défendre le *réfugié* de l'église chrétienne ; mais on sent assez combien ces terribles disgrâces prêtaient d'autorité à l'éloquence chrétienne ; combien ces paroles : " Vanités des vanités, et tout n'est que vanité," retentissaient avec force devant le favori déchu, tremblant au pied de la chaire qui le protégeait, et sauvé de la colère du peuple par la voix du pontife.

Ces drames de l'église chrétienne attestaient la misère du pouvoir impérial, mais faisaient ressortir la grandeur et la puissance du culte. Peu de temps après, Chrysostôme fut envoyé auprès de Gaïnas, qui, plus animé que satisfait par la mort d'Eutrope, demandait les têtes des autres grands officiers de l'Empire.

Telle était la dégradation de la cour de Byzance, que les victimes furent conduites au camp du barbare ; mais Chrysostôme les protégeait par ses paroles. Gaïnas, comme la plupart des Goths, s'était avisé d'être arien, et il n'avait pris de cette religion que la haine contre le parti contraire. Il céda, cependant ; et Chrysostôme, de retour à Constantinople, prononça, devant le peuple, ces paroles, qui donnent une idée singulière du règne d'Arcadius : " Je suis le père commun de tous, et je dois penser non-seulement à ceux qui sont debout, mais

encore à ceux qui sont tombés ; c'est pour cela que je me suis quelque temps éloigné de vous, faisant des voyages, usant de conseils et de prières, pour sauver de la mort les principaux de l'Empire." Puis il se livrait à de pieuses réflexions sur la fragilité des grandeurs et le néant de la vie.

Un chef des Huns vainquit Gaïnas ; et Constantinople se trouva délivrée par le conflit des deux barbares. Elle reprit ses jeux du cirque et ses querelles religieuses ; car on s'occupait sans cesse de ce qu'on appelait la paix de l'Église, et fort peu du salut de l'Empire. Quelques solitaires d'Égypte, chassés par Théophile, patriarche d'Alexandrie, intéressaient plus l'empereur et sa suite, que ne le faisaient la Grèce et la Thrace, désolées par les barbares. Tout, dans cette cour, n'était qu'intrigue, hypocrisie, frivolité.

Une ligue se forma pour perdre Chrysostôme. On y comptait des prêtres jaloux, des courtisans, de riches matrones offensées par les censures de l'orateur, enfin l'impératrice Eudoxie, et peut-être l'empereur. Un concile fut convoqué pour servir leur vengeance. Théophile, patriarche d'Alexandrie, le dominait par ses intrigues et sa haine furieuse. Plusieurs évêques, admirateurs du génie de Chrysostôme, ne voulaient pas se séparer de sa cause, et refusaient d'assister au concile. Cependant, Chrysostôme parlait dans les chaires de Constantinople avec une véhémence nouvelle. " Que puis-je craindre ?" disait-il ; " serait-ce la mort ? Mais vous savez que Dieu est ma vie, et que je gagnerais à mourir. Serait-ce l'exil ? Mais la terre, dans toute son étendue, est au Seigneur. Serait-ce la perte des

biens ! Mais nous n'avons rien apporté dans ce monde, et nous n'en remporterons rien. Ainsi toutes les terreurs du monde sont méprisables à mes yeux, et je me ris de tous les avantages que les autres hommes souhaitent avec passion." Puis il ajoutait : " Mais vous savez, mes amis, la véritable cause de ma perte ; c'est que je n'ai point tendu ma demeure de riches tapisseries ; c'est que je n'ai point revêtu des habits d'or et de soie ; c'est que je n'ai point flatté la mollesse et la sensualité de certaines gens. Il reste encore quelque chose de la race de Jésabel, et la grâce combat encore pour Élie. Hérodiade demande encore une fois la tête de Jean, et c'est pour cela qu'elle danse." Ces éloquentes invectives parurent désigner l'impératrice Eudoxie.

Les ennemis de Chrysostôme, qui siégeaient au concile, s'armèrent de cette faute ou de cette calomnie ; et après avoir solennellement prononcé la déposition du patriarche, pour quelques prétendus griefs de discipline ecclésiastique, ils demandèrent à l'empereur de le bannir pour crime de lèse-majesté.

Chrysostôme fut enlevé la nuit, et jeté sur un navire, au milieu des plaintes et des réclamations de tout le peuple ; car ce peuple, dans son abaissement, s'était attaché à ce grand homme, comme à un défenseur. Il aimait sa vie austère et simple, ses censures égales pour les grands et pour les petits. En le perdant, il se sentait privé d'un appui, et se croyait tombé au-dessous même de son esclavage ordinaire. Les imaginations, échauffées par ces regrets, fermentèrent avec l'ardeur superstitieuse de cette époque. Un tremblement de

terre, qui fut ressenti dans Constantinople, parut un signe de la colère de Dieu.

Les ennemis de la cour, les mécontents, les orthodoxes poussèrent des cris de douleur et d'effroi. Le faible Arcadius fut effrayé, et l'impératrice Eudoxie, troublée du tremblement de terre et de la haine du peuple, pressa vivement le retour de celui qu'elle avait fait bannir. On fit partir, pour le rappeler, plusieurs députations successives; Rome menacée n'avait pas envoyé plus d'ambassadeurs à Coriolan.—Théophile et les évêques de son parti prirent la fuite. Le Bosphore se couvrit de vaisseaux qui s'avançaient pour recevoir Chrysostôme. Des cierges allumés, des chants populaires célébraient son retour. En reparaissant, il refusa d'abord de reprendre les honneurs de l'épiscopat, et voulut s'arrêter dans un faubourg de Constantinople. Mais l'enthousiasme du peuple et ses murmures contre l'empereur et l'impératrice, forcèrent Chrysostôme de remonter dans cette chaire que son génie rendait si puissante. Ses premières paroles furent une espèce d'allégorie sur son retour, comparé à la délivrance de Sara, tombée dans les mains de Pharaon. Mais tout en accusant le patriarche d'Alexandrie et ses autres ennemis, il donnait un gage de paix à l'impératrice Eudoxie, qu'il nommait la mère des églises, la protectrice des saints, et le soutien des pauvres.

Cette réconciliation toutefois était de difficile durée. Eudoxie ne pouvait oublier sa haine et sa défaite. Les courtisans, les dames du palais excitaient sa colère. On avait préparé, pour consoler l'orgueil de la princesse, une fête à demi profane; c'était la dédicace d'une

statue d'argent, élevée en son honneur sur la place publique, entre le sénat et l'église de Sainte-Sophie. Des chants, des danses célébraient cette espèce de consécration.

Chrysostôme, dans une de ses homélies, blâma vivement ces jeux, qu'il accusait d'idolâtrie. Eudoxie, offensée, reprit toute sa colère. Chrysostôme n'avait pas fait encore annuler les actes du concile qui l'avait condamné ; il siégeait sans être absous. Cette irrégularité, défendue par un concile d'Antioche, fut une arme nouvelle pour ses ennemis. Dans cette espérance, les évêques de la Grèce et de l'Orient sont convoqués une seconde fois à Constantinople. Théophile, sans oser y reparaître, animait cette intrigue épiscopale.

Pendant que le nouveau concile délibérait, Chrysostôme parlait dans Sainte-Sophie, et son éloquence balançait tout le pouvoir de ses ennemis. Quarante évêques s'étaient déclarés pour sa cause ; les autres, plus nombreux, pressaient l'empereur de le bannir avant les fêtes de Pâques ; car on craignait que, dans ce grand jour, il ne parût trop inviolable.

La veille de la fête, Chrysostôme reçut l'ordre de quitter son église ; mais on ne put lui enlever la confiance du peuple, qui, désertant alors les églises, alla tenir l'assemblée chrétienne dans les bains publics, bâtis par Constantin. La cour, aussi cruelle que faible, envoya des troupes de la garde gothique pour disperser cette foule. Le sang coula près de l'autel, et des femmes furent outragées par les soldats.

Enfin l'empereur prononça l'exil de Chrysostôme. Il fut conduit d'abord à Nicée, et de là, dans une petite

ville d'Arménie, séjour affreux, entouré de peuplades barbares. Persécuté, sur la route, par des moines et par un évêque de Césarée, il fut secouru par la veuve du ministre Rufin, mis à mort quelques années auparavant.

Du fond de son exil, il ne cessa d'être en intelligence avec les évêques qui avaient soutenu sa cause, et avec ceux qui se déclarèrent pour lui dans l'Occident. Il consolait ses amis de Constantinople; il écrivait à l'évêque de Rome pour invoquer sa communion. Des femmes riches venaient de Constantinople, sous mille déguisements, pour le consoler et le servir. Des évêques de toutes les parties de l'Occident lui faisaient passer des secours. On ne concevrait pas la vie singulière de ce temps, si on ne lisait les lettres que Chrysostôme, exilé près du mont Taurus, envoyait sur tous les points du monde. L'Empire était dissous; mais la société chrétienne, plus puissante malgré tant de divisions, communiquait de toutes parts.

Cependant la cour d'Arcadius, qui persécutait les partisans de Chrysostôme, sous le nom de *Joannites*, s'offensa du pouvoir que cet illustre banni conservait dans l'Orient. On voulut le changer d'exil, et le reléguer dans un lieu plus lointain, sur les bords du Pont-Euxin. La brutalité des soldats qui le conduisirent, aggrava, ou peut-être ne fit qu'exécuter les ordres de la cour de Byzance. Forcé de faire de longues marches, tête nue, à l'ardeur du soleil, insulté par ses gardes, le vieillard, déjà consumé de veilles et d'austérités, n'acheva point ce pénible voyage. Il expira près de Comane, bourgade du Pont.

UN TRAIT DE LA VIE DU DUC DE BRETAGNE, JEAN V.

Le morceau qu'on va lire est tiré de l'*Histoire des ducs Bourgogne*, par M. de Barante, pair de France, et membre de l'académie française, auteur d'un excellent ouvrage sur la littérature française, au 18e siecle, et d'une traduction estimée des œuvres dramatiques de Schiller. Le trait que nous recueillons ici est fort connu. Clisson, connétable de France, successeur du célèbre Duguesclin, s'était attiré la haine du duc de Bretagne, dont il était vassal. On va voir comment ce prince déloyal et violent saisit la première occasion de se venger de son ennemi. L'action se passe en 1387.

Comme on était à la veille de s'embarquer, le duc de Bretagne assembla un grand parlement des barons et des chevaliers bretons. Il fit affectueusement prier le connétable de s'y trouver : le sire de Clisson aurait cru manquer à son seigneur de n'y point venir, bien qu'il le sût mal disposé pour lui. Le duc de Bretagne le reçut à sa table, avec les façons les plus aimables, accepta ensuite à dîner chez lui, lui souhaita un heureux voyage, et comme ils allaient se séparer, l'engagea à venir voir le beau château de l'Hermine, qu'il faisait bâtir près de la ville. Il monta à cheval avec son beau-frère, le sire de Laval, le sire de Beaumanoir, et quelques autres chevaliers, et s'en vint à l'Hermine.

Le duc de Bretagne le mena par la main de chambre en chambre, lui montrant tout avec soin : ils burent ensemble dans le cellier ; puis, quand ils furent près de la grande tour, le duc de Bretagne lui dit : "Sire Olivier,

il n'y a pas d'homme qui s'entende si bien que vous aux ouvrages de maçonnerie, car vous en avez fait de bien beaux, surtout à votre château de Clisson : montez sur ma tour, et dites-moi comment vous la trouvez. J'y changerai ce que vous blâmerez. Montez ; je vais rester un moment ici avec le sire de Laval."

Le connétable monta l'escalier ; mais à peine eut-il passé le premier étage, que des hommes apostés fermèrent la porte derrière, se jetèrent sur lui et le chargèrent de fers, disant, "Monseigneur, pardonnez-nous, car c'est notre ordre." Le sire de Laval, entendant du bruit, et apercevant la porte se fermer, se douta de quelque chose ; il jeta les yeux sur le duc de Bretagne, et le vit tout pâle.

"Ah ! monseigneur, que voulez-vous faire ?" dit-il ; "n'ayez, je vous prie, aucun mauvais dessein contre mon beau-frère." "Sire de Laval," répondit le duc de Bretagne, "montez à cheval et allez-vous-en." "Non, monseigneur, je ne partirai pas sans le connétable," répliqua le sire de Laval. Alors arriva le sire de Beaumanoir, qui demanda aussi le connétable. Le duc furieux tira son poignard, et se jeta sur lui, "Veux-tu être traité comme ton maître ?" lui dit-il. "Monseigneur, repartit le sire de Beaumanoir, je pense que mon maître est bien traité." "Je te demande encore une fois si tu veux l'être comme lui." "Oui, monseigneur." Alors le duc de Bretagne, pâle et tremblant, leva son poignard, disant, "Je vais te crever l'œil ; tu seras borgne comme lui." Le sire de Beaumanoir mit un genou en terre et dit, "Monseigneur, il y a tant de bonté et de noblesse en vous, que, s'il plaît à Dieu, vous serez juste envers

nous. Nous sommes à votre merci :* c'est à votre requête et à votre prière que nous sommes venus ici en votre campagnie ; ne vous déshonorez pas, en exécutant la folle pensée qui vous tient : cela ferait trop de bruit." "Hé bien," dit le duc de Bretagne, "tu ne seras traité ni pis ni mieux que lui." Il le fit enchaîner et enfermer.

La nouvelle se répandit bientôt dans le château et dans la ville ; chacun était saisi de surprise, et croyait que le duc de Bretagne allait faire mourir le connétable et le sire de Beaumanoir. Les chevaliers disaient, "Jamais prince ne s'est couvert d'infamie autant que le duc de Bretagne. Il a prié le connétable d'aller dîner chez lui, il l'est venu voir dans son hôtel, a bu de son vin, l'a prié de venir visiter son château, puis il le retient prisonnier. Jamais il n'y eut chose pareille, ni en Bretagne, ni ailleurs. A quoi pense le duc ? Le voilà pour toujors déshonoré et infâme. On n'aura plus de confiance dans les princes, puisque le duc a ainsi amené dans son château, et a trompé par des mensonges, ces sages et vaillants hommes. En qui peut et doit-on avoir de la confiance plus qu'en son seigneur ? Un seigneur ne doit-il pas faire toujours justice à ses gens ?† Si un petit chevalier avait‡ fait une telle chose, combien il serait déshonoré ! . . . . . Que dira le roi de France, quand il saura ces nouvelles ? Voilà sa guerre d'Angleterre manquée ! Le duc de Bretagne montre bien ce qu'il a dans le cœur, et comment il est tout Anglais.

* *Merci*, vieux mot, synon. de miséricorde. *Etre à la merci de quelqu'un*, c'est dépendre de sa miséricorde, de sa discrétion.

† C'est-à-dire, à *ses vassaux*.

‡ Ou, *eût fait*.

C'est au roi de France à prendre* vengeance de cette action. . . . . Et que devraient faire maintenant les chevaliers et les écuyers de Bretagne? Il leur faudrait mettre le siége devant le château de l'Hermine, prendre le duc mort ou vif, et amener ce prince déloyal au roi de France." D'autres, plus froids, ajoutaient, "Le sire de Laval est resté avec lui; c'est un seigneur sage et prudent, il saura bien remettre le duc en la bonne voie."

C'est bien aussi à quoi s'appliquait le sire de Laval, et il n'y avait pas de temps à perdre; car par trois fois le duc fit ôter les fers au connétable, et lui fit mettre la tête sur le billot, puis ordonna au sire de Bavalan, gouverneur du château, qu'il fût mis en un sac et jeté à l'eau. "Ah! monseigneur," s'écriait le sire de Laval, prosterné à genoux, "au nom de Dieu, merci! ne commettez pas une telle cruauté envers mon beau-frère, le connétable. Il n'a pas mérité la mort: qui peut vous mettre si fort en colère contre lui? s'il vous a offensé, je vous jure que lui ou moi, nous réparerons de notre corps ou de nos biens, à votre volonté, le tort qu'il vous a fait. Monseigneur, pour Dieu,† souvenez-vous comme vous fûtes tous deux compagnons de jeunesse, et nourris,‡ dans le même hôtel, avec le duc de Lancastre, ce noble prince. Souvenez-vous avec quelle loyauté il vous a servi, avant la paix avec le roi de France; il vous aida à recouvrer votre héritage, et vous avez toujours trouvé en lui un bon conseiller, et un bon homme

* Ou, à *tirer*.

† *Au nom de Dieu.*

‡ Vieux, pour *élevés*. Le grec dit aussi *nourrir* pour *élever*.

d'armes : c'est à votre service qu'il a perdu cet œil."— "Sire de Laval," répondait le duc de Bretagne, "laissez-moi faire ma volonté ; Clisson m'a trop offensé ; voici l'heure de me venger ; je ne veux rien de vous, partez, laissez-moi accomplir ma cruauté ; je veux qu'il meure." "Monseigneur," poursuivait le sire de Laval, "pour Dieu, merci !* retenez un peu votre colère ; écoutez la raison. Si vous le faites mourir, aucun prince n'aura un tel déshonneur ; il n'y aura en Bretagne ni chevalier, ni écuyer, ni cité, ni château, ni bonne ville,† qui ne vous haïsse à la mort, et qui ne veuille vous chasser de votre héritage ; le roi d'Angleterre ni son conseil ne vous en sauront même pas gré.

"Vous allez vous détruire pour la vie d'un homme ; prenez un autre dessein, car celui-là ne vaut rien. Ce serait se perdre devant Dieu et devant le monde, que de faire mourir par trahison un si grand baron et un si noble chevalier que le sire de Clisson. Songez donc que vous l'avez prié à dîner ; que vous avez accepté le sien ; que vous l'avez mené en votre château, en lui montrant le plus grand amour ; que vous avez bu ensemble comme bons amis, et vous le voulez mettre à mort ! Puisque vous le haïssez tant, rançonnez-le,‡ demandez-lui telle somme que vous voudrez ; s'il a des villes ou des châteaux à votre convenance, exigez-les, je me rends garant qu'il vous les livrera."

Rien ne pouvait apaiser la fureur du duc de Bretagne.

* *Miséricorde.*

† Dans le moyen âge, certaines villes recevaient du souverain des priviléges distingués et le titre de *bonnes villes.*

‡ *Faites-lui payer une rançon (rédemption).*

Quand ce prince était en colère, il n'entendait plus rien, et ne connaissait personne. Le sire de Bavalan se jeta aussi à ses pieds, et le supplia encore de ne se point déshonorer. "Qu'on ne m'en parle plus, Bavalan," répliqua-t-il, "je veux avoir raison de ce méchant homme, qui m'a outragé! Fais ce que je t'ai dit, ou tu m'en réponds sur ta vie."

La nuit se passa de la sorte; le sire de Laval quittant à peine d'un pas le Duc de Bretagne, et renouvelant ses prières sans se lasser. Enfin, sur le matin, de meilleures pensées lui revinrent; il songea à la grande affaire * où il allait se mettre, au déshonneur dont il se couvrait, à la déloyauté de sa conduite. Il était en ces réflexions, quand le sire de Bavalan entra dans sa chambre. "Monseigneur," dit-il, "votre volonté a été faite, encore qu'il m'en ait bien coûté." A ces paroles, le duc de Bretagne commença à se désespérer: il voulait mourir; il pleurait à grands sanglots. "Ah, mauvais serviteur, dit-il au sire de Bavalan, d'avoir écouté ma folle colère, et d'avoir mis à mort un si noble chevalier!" Mais le sire de Bavalan ne pouvait que lui rappeler ses paroles: "Monseigneur," répondait-il, "souvenez-vous en quelle façon vous me l'avez commandé, et quelles menaces vous m'avez faites." Le duc de Bretagne s'enferma seul, et refusait même toute nourriture. Vers le soir, le sire de Bavalan revint. "Ah! que venez-vous faire," dit le duc, "et pourquoi paraître à mes yeux? Je voudrais être mort. Plût à Dieu que je le fusse! Quel remède peut-on apporter au mal que vous m'avez fait?"

Pour lors, le sire de Bavalan lui repartit: "Monsei-

* Syn. *embarras.*

gneur, apaisez-vous ; messire de Clisson n'est pas mort. Voyant la colère qui vous troublait, je vous laissai commander selon votre volonté ; mais ayant songé à ce qui en pourrait advenir,* je craignis que vous ne fussiez quelque jour fort chagrin,† si je faisais ce que vous aviez ordonné." Le duc de Bretagne se trouva tout à coup bien content ; il embrassa plus d'une fois le sire de Bavalan, lui disant : "Bavalan, mon cher ami, tu as été un bon serviteur de ton maître ; tu m'as rendu le meilleur service qu'un homme puisse rendre à un autre. J'en serai reconnaissant toute ma vie, et je te donne dix mille florins sur mon épargne."

JEUNESSE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

(EXTRAIT DE L'ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CET ÉCRIVAIN, PAR M. AIMÉ-MARTIN.)

Jacques-Bernardin-Henri de Saint-Pierre naquit au Hâvre, le 19 Janvier 1737. Son père, Nicholas de Saint-Pierre, avait la prétention de descendre d'une famille noble ; il comptait au nombre de ses aïeux le célèbre Eustache de Saint-Pierre, maire de Calais ; et quoiqu'il ne pût donner des preuves bien claires de cette illustration, il ne cessait d'en parler à ses enfants, comme d'une gloire appartenant à sa famille.

* Vieux mot, pour *arriver*.

† *Chagrin* est adjectif et substantif, comme *colère*.

[L'auteur donne quelques détails sur les qualités et les défauts du jeune Bernardin de Saint-Pierre : une imagination brillante, une sensibilité vive, et une assez grande vanité, paraissent avoir été alors les traits dominants de son caractère. L'injustice le révoltait, et sa confiance en Dieu était sans bornes. L'auteur cite à ce sujet le trait suivant.]

Un jour, il assistait à la toilette de sa mère, en se réjouissant de l'accompagner à la promenade ; tout à coup il fut accusé d'une faute assez grave, par une bonne fille, nommée Marie Talbot, dont, malgré cette aventure, il conserva toujours le plus touchant souvenir. Il avait alors près de neuf ans, et il était fort doux à cet âge. Encouragé par son innocence, il se défendit d'abord avec assez de tranquillité ; mais comme toutes les apparences étaient contre lui, et qu'on refusait de croire à sa justification, il finit par s'emporter, jusqu'à donner un démenti à sa bonne. Madame de St Pierre, étonnée d'une vivacité qu'elle ne lui avait point encore vue, crut devoir le punir, en le privant de la promenade ; et comme il ne cessait de l'importuner par ses larmes et ses protestations, elle prit le parti de s'en débarrasser, en l'enfermant seul dans une chambre. Trompé dans l'attente d'un plaisir, condamné pour une faute dont il n'était pas coupable, tout son être se révolta contre l'injustice de sa mère. Dans cette extrémité, il se mit à prier avec une confiance si ardente, avec des élans de cœur si passionnés, qu'il lui semblait à tout moment que le ciel allait faire éclater son innocence par quelque grand miracle. Cependant, l'heure de la promenade s'écoulait, et le miracle ne s'opérait pas. Alors le désespoir s'empare du pauvre prisonnier ; il murmure

contre la Providence; il accuse sa justice, et bientôt, dans sa sagesse profonde, il décide qu'il n'y a pas de Dieu. Assis auprès de cette porte que ses prières n'avaient pu faire tomber, il s'abîmait dans cette pensée avec une incroyable amertume, lorsque, le soleil perçant les nuages qui depuis le matin attristaient l'atmosphère, un de ses rayons vint frapper la croisée que le petit incrédule contemplait avec tant de tristesse. A la vue de cette clarté si vive et si pure, il sentit tout son corps frissonner, et, s'élançant vers la fenêtre par un mouvement involontaire, il s'écria avec l'accent de l'enthousiasme : "Oh ! il y a un Dieu !" puis il tomba à genoux et fondit en larmes.

Ce qu'il fut dans son enfance, il le fut toute sa vie. Jamais les beautés de la nature ne le trouvèrent insensible ; elles éveillèrent ses premières émotions, elles eurent ses dernières pensées.

Dès l'âge de huit ans, on lui faisait cultiver un petit jardin, où chaque jour il allait épier le développement de ses plantations ; cherchant à deviner comment une grosse tige, des bouquets de fleurs, des grappes de fruits savoureux, pouvaient sortir d'une graine frêle et aride. Mais les animaux surtout attiraient son affection, étonnaient son intelligence. Ayant accompagné son père dans un petit voyage à Rouen, celui-ci s'arrêta devant les flèches de la cathédrale, dont il ne pouvait se lasser d'admirer la hauteur et la légèreté ; le jeune Henri levait aussi les yeux vers la cime des tours ; mais c'était pour admirer le vol des hirondelles qui y faisaient leurs nids. Son père, qui le voyait dans une espèce d'extase, l'attribuant à la majesté du monument, lui dit :

"Eh bien, Henri! que penses-tu de cela?" L'enfant, toujours préoccupé de la contemplation des hirondelles, s'écria : "Qu'elles volent haut!" Tout le monde se mit à rire ; son père le traita d'imbécile ; mais toute sa vie il fut cet imbécile, car il admirait plus le vol d'un moucheron que la colonnade du Louvre.

Un jour, il trouva un malheureux chat près d'expirer dans l'égout d'un ruisseau ; il était percé d'un coup de broche, et poussait des cris effrayants. Emu de pitié, il le cache sous son habit, le porte furtivement au grenier, lui fait un lit de foin, et vient lui donner à boire et à manger, à toutes les heures du jour, partageant avec lui son déjeuner et son goûter, et lui tenant fidèle compagnie. Au bout de quelques semaines, le pauvre animal avait recouvré la santé ; il devint alors un excellent chasseur de souris, mais si sauvage qu'il ne se montrait plus qu'à la voix de son ami, sans jamais cependant le laisser approcher. Il se promenait autour de lui, enflant sa queue, se caressant au mur, et fuyant au moindre mouvement, au bruit le plus léger. A la fois méfiant et reconnaissant, il vit toujours un homme dans son libérateur. Bernardin de Saint-Pierre ne pouvait se rappeler cette petite aventure sans attendrissement. Dans une de nos promenades, disait il, je la racontai à J. J. Rousseau ; il en fut touché jusqu'aux larmes, et je crus un instant qu'il allait m'embrasser.

Sa confiance en Dieu, première impression de son enfance, consolation de toute sa vie, fut singulièrement exaltée par la lecture de quelques livres pieux et amusants, entre autres par la vie des saints. Il y avait, dans le cabinet de son père, un énorme in-folio renfermant

toutes les visions des ermites du désert. Ravi des miracles qu'il y voyait, persuadé que la Providence vient au secours de tous ceux qui l'invoquent, il crut ne plus rien avoir à craindre de ses parents ni de ses maîtres, et résolut de s'abandonner à Dieu, à la première occasion où il aurait à se plaindre des hommes. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un jour, à cette époque il avait à peine neuf ans, un maître d'école, chez lequel on l'envoyait étudier les éléments de la langue latine, l'ayant menacé de le fouetter le lendemain, s'il ne récitait pas couramment sa leçon, il prit à l'instant même le parti de dire adieu au monde, et d'aller vivre en ermite, au fond d'un bois. Le matin du jour fatal, il se leva tranquillement, mit en réserve une portion de son déjeuner, et au lieu de se rendre à l'école, il se glissa par des rues détournées, et sortit de la ville. Heureux de sa liberté, sans inquiétude de l'avenir, ses regards se promenaient avec délices sur une multitude d'objets nouveaux, qui lui semblaient autant de prodiges. La campagne était fraîche et riante; les bois, les prairies, les collines se déroulaient devant lui; et il se voyait, avec admiration, seul et libre au milieu de ce brillant horizon. Il marcha environ un quart de lieue, dans un joli sentier, jusqu'à l'entrée d'un bouquet de bois, d'où s'échappait un petit ruisseau. Ce lieu lui parut un désert; il le crut inaccessible aux hommes, et propre à remplir ses projets. Résolu de s'y faire ermite, il y passa toute la journée, dans la plus douce oisiveté, s'amusant à ramasser des fleurs, et à entendre chanter les oiseaux. Cependant l'appétit se fit sentir vers le milieu du jour. Son déjeuner étant achevé, il cueillit

des mûres de haie, et arracha avec ses petites mains des racines, dont il fit un repas délicieux. Ensuite, il se mit en prières, attendant quelque miracle de la Providence ; et, se rappelant tous les saints ermites qui, dans la même position, avaient reçu les secours du ciel, il lui semblait toujours qu'un ange allait lui apparaître, et le conduire dans une grotte sauvage ou dans un jardin de délices. Cette agréable attente l'occupa le reste du jour. Cependant le soleil était déjà sur son déclin ; l'air se rafraîchissait insensiblement, et les oiseaux avaient cessé leur ramage. Le petit solitaire se préparait à passer la nuit sur l'herbe, au pied d'un arbre, lorsqu'à l'entrée de la plaine, il aperçut la bonne Marie Talbot, qui l'appelait à grands cris. Son premier mouvement fut de fuir dans la forêt ; mais la vue de cette pauvre fille, qui tant de fois avait essuyé ses larmes, et qui en versait en le retrouvant, l'arrêta tout court ; il s'élança vers elle, et se mit aussi à pleurer.

Dès qu'il lui eut confié le sujet de ses peines, elle commença par le rassurer ; puis elle lui raconta que son père et sa mère avaient ressenti les plus vives inquiétudes de ne pas le voir revenir à l'heure du dîner ; qu'elle était allée le chercher d'abord chez son maître, qui avait paru surpris de son absence ; qu'ensuite elle s'était enquis dans le voisinage à des gens de la ville, puis à des gens de la campagne, qui de l'un à l'autre et de proche en proche, lui avaient indiqué le chemin qu'il avait pris. En parlant ainsi, elle le couvrait de tant de caresses, que sa vocation commença à s'affaiblir, et qu'il se décida enfin, quoique avec un peu de peine, à renoncer à son ermitage. De

retour dans sa famille, son père et sa mère lui firent raconter comment il avait vécu ; ensuite, ils lui demandèrent ce qu'il aurait fait, dans le cas où il n'eût plus rien trouvé dans les champs. Il ne manqua pas de leur répondre qu'il était sûr que Dieu l'y aurait nourri, en lui envoyant un corbeau chargé de son dîner, comme cela était arrivé à saint Paul l'ermite. On rit beaucoup de la simplicité de cette réponse, disait un jour Bernardin de Saint-Pierre ; et cependant la Providence a fait depuis de plus grands miracles, en ma faveur, lorsqu'elle me protégea au milieu des nations étrangères où je m'étais jeté seul, sans argent et sans recommandation ; et, ce qui est encore plus merveilleux, lorsqu'elle me protégea dans ma propre patrie contre l'intrigue et la calomnie.

[B. de Saint-Pierre passa quelque temps dans un pensionnat.]

A son retour dans la maison paternelle, il reprit avec délices ses premières occupations. Il recueillait des insectes, élevait des oiseaux, cultivait son jardin et relisait sans cesse la vie des saints. Mais ces plaisirs furent encore interrompus par une circonstance qui éveilla en lui un nouveau goût, celui des voyages. Depuis longtemps, sa famille était liée avec un capucin du voisinage, homme agréable, qui s'était fait l'ami de la maison, en caressant les enfants, et en leur donnant des dragées. Chaque jour, il rendait visite au petit solitaire ; c'est ainsi que s'appelait notre écolier, depuis sa fuite dans le désert. Sa bonté captiva le cœur d'un enfant qui ne demandait qu'à aimer. Le frère Paul était un des plus amusants capucins du monde, ayant toujours quelque

histoire plaisante à raconter, et sachant à la fois éveiller et satisfaire la curiosité.

Sur le point de faire une tournée en Normandie, il pria M. de Saint-Pierre de lui confier son fils, auquel il promettait instruction et plaisir. Sa proposition fut accueillie avec empressement, et voilà notre petit ermite devenu apprenti capucin ; voyageant à pied, le bâton à la main, suivant ou précédant son guide, et se croyant déjà un grand personnage. Le soir, son compagnon le conduisait soit dans un couvent, soit dans un château, soit même chez quelque riche villageois, et partout il se voyait accueilli, fêté, caressé, soupant bien, dormant bien, et prenant goût au métier. Les dames surtout, charmées de son air éveillé, ne manquaient jamais de remplir ses poches de toutes sortes de friandises, pour lui faire oublier les fatigues du voyage. Malgré cette précaution, il demandait souvent à se reposer. Son guide se gardait bien alors de le contredire ; mais ayant recours à la ruse, il lui montrait dans le lointain une belle forêt, ou une prairie émaillée, lui promettait de s'y arrêter, puis commençait une historiette, dont l'intérêt ne manquait pas de redoubler à l'approche du but, qui, bientôt dépassé, reparaissait toujours à l'horizon sous les plus riants aspects. Ainsi, de plaisir en plaisir, d'histoire en histoire, on arrivait au gîte,* sans s'être aperçu de la longueur du chemin. La tournée dura quinze jours ; et le petit voyageur fut si satisfait de cette vie indépendante, qu'à son retour, il

* Proprement, la retraite d'un animal. " Un lièvre en son *gîte songeait*."—*Lafontaine*. Par extension, *demeure, asile*. Du vieux verbe *gésir* (jacere), dont il ne reste que *gît, gisait* et *gisant*.

annonça sérieusement le dessein de se faire capucin. Et comme il racontait ses aventures à sa famille, réunie pour l'entendre, il se prit* à dire que vraiment les capucins étaient fort heureux, qu'ils faisaient bonne chère, et que dans un couvent où il s'était arrêté, il avait vu qu'on leur servait à chacun une tête de veau. Son père rit beaucoup de cette exagération, et lui demanda où il prétendait qu'on eût pris toutes ces têtes. Cette objection lui troubla l'esprit, et lui donna à penser qu'il n'avait peut-être pas bien observé la vie des capucins.

[Nous sautons plusieurs années, au bout desquelles le jeune de Saint-Pierre, ayant choisi l'état militaire, part pour Dusseldorf, où se rassemblait une armée de trente mille hommes, commandée par le comte de Saint-Germain.]

Il put juger alors des effets de cette gloire dont il avait été ébloui dès sa plus tendre enfance. Les scènes horribles que les historiens laissent dans l'ombre, lorsqu'ils louent les héros, s'éclairèrent tout à coup, et il fut épouvanté des fureurs et de la démence humaine. Toujours envoyé en avant, pour faire des reconnaissances, ses regards ne rencontraient que des villages déserts, des champs dévastés, des femmes, des enfants, des vieillards qui fuyaient, en pleurant, leur chaumière. Partout des hommes armés pour détruire, triomphaient des douleurs des hommes; partout la destruction était le comble de la gloire. Mais au milieu de tant d'actes de cruauté, un trait sublime vint consoler notre jeune philosophe, et lui montrer un homme où il n'avait encore vu que des victimes et des bourreaux.† "Un

* *Se mit.*

† Le récit qu'on va lire est de B. de Saint-Pierre lui-même.

capitaine de cavalerie, commandé pour aller au fourrage, se rendit, à la tête de sa troupe, dans le quartier qui lui était assigné. C'était un vallon solitaire, où l'on ne voyait guère que des bois. Il y aperçoit une pauvre cabane, il y frappe : il en sort un vieil hernoute, à barbe blanche.—"Mon père," lui dit l'officier, "montrez-moi un champ où je puisse faire fourrager mes cavaliers."—"Tout à l'heure," reprit l'hernoute. Ce bon homme se met à leur tête, et remonte avec eux le vallon. Après un quart d'heure de marche, ils trouvent un beau champ d'orge. —"Voilà ce qu'il nous faut," dit le capitaine. "Attendez un moment," répond le conducteur : "vous serez contents." Ils continuent à marcher, et ils arrivent à un autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied à terre, fauche le grain, le met en trousse, et remonte à cheval. L'officier de cavalerie dit alors à son guide : "Mon père, vous nous avez fait aller trop loin sans nécessité ; le premier champ valait mieux que celui-ci."—"Cela est vrai, monsieur," reprit le bon vieillard, " mais il n'était pas à moi."

[Bernardin de Saint-Pierre, desservi auprès de ses chefs, quitte l'armée et se rend à Paris.]

Une aventure extraordinaire, qui fut sur le point d'armer toute l'Europe, lui présenta une occasion de se tirer d'affaire. Un vaisseau de guerre turc, *la Couronne ottomane*, était allé, suivant l'usage, lever le carache,* ou tribut payé au Grand Seigneur par les

* "Tous les Grecs étaient soumis, depuis l'âge de dix ans, à un impôt par tête, appelé *caratch*, par lequel ils étaient censés racheter annuellement leur vie."—*Villemain*, Essai sur l'état des Grecs.

Grecs des îles de l'Archipel. Il jeta l'ancre près des rives de la Morée, et une partie de son équipage étant descendue à terre avec tous les officiers, soixante esclaves français formèrent le hardi projet de s'emparer du vaisseau. Ce projet réussit, et sur quatre cents hommes restés à bord, un bien petit nombre se sauva à la nage. Aussitôt les câbles furent coupés ; on laissa tomber les grandes voiles, et le vent de terre venant à souffler, les vainqueurs furent emportés en pleine mer. La nuit vint, et ils échappèrent à toutes les poursuites. Le capitan-pacha, qui était descendu à terre, paya cette imprudence de sa tête.

Cependant, les fugitifs se dirigèrent vers la rade de Malte, où ils entrèrent un dimanche matin. Le Grand-Seigneur somma l'île de rendre le vaisseau ; on craignit un siége, et plusieurs ingénieurs furent envoyés au secours de l'ordre.

Le siége n'eut pas lieu, et chacun ne songea qu'à retourner en France. M. de Saint-Pierre reçut six cents livres pour les frais de son voyage, et il s'embarqua sur un vaisseau danois qui faisait voile pour Marseille. Malheureusement le capitaine n'avait aucune connaissance de cette mer, où les orages s'élèvent avec une effroyable rapidité. Après avoir louvoyé longtemps, ils se trouvèrent à la vue de la Sardaigne, entre le banc de la Case et les rochers à pic qui hérissent la côte. Dans cette partie, lorsque la mer, qui n'a que vingt-cinq pieds de profondeur, est agitée par les vents, elle soulève les terres mouvantes des bas-fonds, et alors les vaisseaux courent risque d'être engloutis sous des montagnes de sable.

Du côté de la terre, le péril n'est pas moins grand, Ces rives sont habitées par des paysans à moitié sauvages. On les voit accourir au milieu des tempêtes, s'élancer de rocher en rocher, et achever impitoyablement les malheureux que les flots leur apportent. Sur le soir, le vaisseau se trouva arrêté par le calme, entre ces deux dangers. La chaleur avait été excessive, et le ciel se couvrait insensiblement de nuages noirs et cuivrés. La nuit vint encore augmenter l'horreur de ce spectacle. On craignait le coup de vent de l'équinoxe ; toutes les manœuvres furent suspendues, et l'on soupa de bonne heure, pour se préparer aux fatigues de la nuit. Les passagers, assis autour de la table, attendaient dans un morne silence, lorsqu'un officier qui venait de monter sur le pont, redescendit à la hâte pour annoncer qu'on allait essuyer un grain épouvantable. En effet, le vaisseau se perdit tout à coup dans une nuée prodigieuse, dont les noirs contours étaient frappés par intervalles de l'éclat subit des éclairs. Le ciel et la mer semblaient se toucher. L'équipage se hâta de serrer toutes les voiles, et d'amener les vergues sur la barre de hune. On amarra ensuite la barre du gouvernail. Pendant que tout le monde était en mouvement, un bruit sourd et lointain, semblable à celui du vent qui souffle dans une charpente, se fit entendre, et, s'accroissant à chaque seconde, il semblait fondre du haut du ciel ; et en une minute il gronda autour du vaisseau, qui fut couché sur le côté, tandis que le vent, la pluie, la mer, et la foudre le frappaient en même temps, et assourdissaient par leur horrible fracas. Les éclairs se succédaient si rapidement, que le vaisseau était comme enveloppé d'une

lumière éblouissante. Cette situation durait depuis plus d'une demi-heure, lorsque le capitaine entra, une petite lanterne sourde à la main, dans la chambre où les passagers s'étaient rassemblés. Il avait les yeux égarés, le visage pâle, et s'adressant en anglais à un de ses officiers, il lui montra la route pointée sur une carte, et se retira les larmes aux yeux. L'officier secoua la tête, et comme tous les regards l'interrogeaient, il annonça que si la tempête durait encore une heure, le vaisseau était perdu corps et biens.

Quelques minutes après, la nuée creva sur le vaisseau, et le couvrit d'un déluge d'eau ; alors le plus grand calme succéda à l'orage. Le lendemain, les voiles furent tendues, et bientôt l'on découvrit les côtes de Provence. A cette vue, tous les passagers tombèrent dans une espèce d'extase, et ils voulurent aussitôt se faire conduire à terre. M. de Saint-Pierre y descendit avec eux, et, soit que le bonheur d'échapper à un si grand péril l'eût préparé aux plus tendres émotions, soit que la patrie, après la crainte du naufrage, eût plus de charmes à ses yeux, avec quel frémissement de joie il toucha cette terre qu'il avait cru ne plus revoir ! comme ses regards se reposèrent doucement sur ces rives fleuries, sur ces flots, hier soulevés par l'orage, aujourd'hui si calmes et si purs ! Ce gazon couvert de rosée, ces bois de myrtes et d'orangers, le souffle du zéphyr, les chants des oiseaux, il croyait tout entendre, tout voir pour la première fois. Dans ce ravissement, il prit la route de Paris ; mais à mesure qu'il approchait de cette ville, le charme faisait place aux plus vives inquiétudes. La tempête, le naufrage l'attendaient encore là. Il n'avait

plus d'amis, plus d'argent, plus de mère ; il était seul au monde, et battu de tous les vents de l'adversité.

[Il va chercher fortune en Russie, où régnait alors Catherine II. Accueilli à Pétersbourg par le maréchal Munich, il se décide à aller à Moscou, où la cour était. Il était triste et découragé.]

Mais l'aspect de la nature aurait suffi pour le plonger dans la mélancolie. Il est impossible d'exprimer l'âpreté de l'air et du froid. Tout était couvert de neige ; les bois, les champs, les plaines, les montagnes, les lacs et la mer même. Chaque matin, le soleil, semblable à un globe de fer rouge, se levait au bord de l'horizon ; sa lumière était pâle et sans chaleur ; seulement elle agitait dans l'air une infinité de particules glacées, qui étincelaient comme une poussière de diamants. La nuit ne présentait pas un spectacle moins étrange ; les sapins, à travers lesquels murmurait un vent glacé, étaient comme autant de pyramides d'albâtre, dont les avenues se prolongeaient à l'infini ; tantôt la lune les éclairait de ses lueurs bleuâtres, tantôt les feux de l'aurore boréale semblaient les couvrir des reflets d'un vaste incendie. On eût dit alors les colonnades, les portiques d'une ville en ruines, au milieu desquels l'imagination frappée voyait se mouvoir des sphinx, des centaures, des harpies, le dieu Thor avec sa massue, et tous les fantômes de la mythologie du Nord.

[Présenté à l'impératrice par de zélés protecteurs, il obtient de l'emploi dans le génie militaire ; une perspective riante s'ouvre devant lui ; mais la vue de la corruption de la cour, l'esclavage et la misère du peuple, décolorent à ses yeux le présent et l'avenir, et le replongent dans la tristesse.]

Heureusement, le général du Bosquet vint troubler le cours de ces réflexions pénibles, en lui proposant de l'accompagner en Finlande, pour en examiner les positions militaires, et y établir un système de défense. La joie de parcourir des déserts suspendit toutes ses autres pensées ; mais elle ne fut pas de longue durée. Il se lassa bientôt d'un compagnon de voyage qui dormait tout le jour, n'observait rien, et ne songeait à rien. La voiture roulait sans jamais s'arrêter, tantôt à travers une suite de collines isolées, noirâtres, dont les sommets arrondis étaient dépouillés de verdure, tantôt au milieu de forêts de sapins, dont rien ne peut exprimer la prodigieuse élévation, et le silence profond et terrible. Des lacs, des cataractes, des rochers, une terre semblable au fer, un ciel couvert de vapeurs, le soleil toujours à l'horizon, et qui répandait à minuit des lueurs pâles et mourantes ; quelques aurores boréales illuminant tout à coup l'atmosphère, et jetant sur la contrée les reflets rougeâtres d'un incendie : tels sont les spectacles qui, dans une tournée de plus de cinq cents lieues, ne cessèrent d'attrister les regards de nos deux voyageurs. Cette terre marâtre est cependant la patrie d'un peuple hospitalier. Tous les jours, du fond de leur voiture, ils voyaient les principaux habitants de chaque ville se presser sur leur passage, en se disputant le bonheur de les accueillir. Celui sur lequel tombait le choix du général, invitait aussitôt ses compatriotes au festin de réception. La maîtresse de la maison s'avançait ensuite pour présenter la chale, marque d'hospitalité en usage dans tout l'empire, et qui consiste à offrir gracieusement au voyageur un verre d'eau-de-vie, un mor-

ceau de pain et quelques grains de sel. Après cette politesse russe, on servait le dîner, composé ordinairement de deux services. Le dessert était préparé dans une autre pièce, jonchée de mousses odorantes et de branches de sapin. Plus tard, on servait le café, puis le thé, puis le goûter, puis le punch, puis le souper, et cela durait aussi longtemps qu'il plaisait aux voyageurs de séjourner dans une ville, un bourg ou même un village. Après une journée si bien employée, le général allait se coucher, et son aide-de-camp cherchait un coin dans la maison, où il pût échapper à ces repas interminables, dessiner ses plans et rédiger son voyage.

[Plusieurs circonstances ayant contribué à dégoûter M. de Saint-Pierre du séjour de la Russie, il se décida à retourner en France.]

Telle fut la conclusion des projets brillants qui l'avaient conduit en Russie. Après un séjour de quatre ans dans ces tristes contrées, renonçant au prix de tous ses travaux, il en sortit comme il y était entré, avec des espérances et des illusions, et ne sachant point encore que celui qui ne cherche que la fortune, ne rencontre jamais le bonheur.

Enfin, il revit la France. Toucher la terre de la patrie, après un si long exil, c'était revivre. L'aspect des arbres qui lui étaient connus, les collines couvertes de riches vignobles, les cris des vendangeurs, la joie d'entendre des accents français, tout remplissait son âme d'une inexprimable émotion. Chaque compatriote, à qui il lui suffisait d'adresser la parole pour en être compris, lui paraissait un frère qui venait l'accueillir. Cette terre qu'il avait dédaignée, était maintenant le seul lieu

où l'on pût vivre, et il ne voyait dans le reste du monde qu'une suite de contrées barbares.

Mais combien d'idées tristes venaient se mêler à ses élans de joie ! Dans cette patrie qu'il aime, il ne doit retrouver ni ami ni parent ! Ah ! si ce clocher qui s'élève de ce bouquet de sapins, était celui qui sonna sa naissance ! Si cette maison couverte de lierre était celle où il reçut la vie ! Si, parmi ces bonnes gens qui s'acheminent vers l'église, il reconnaissait son père et sa mère ! Avec quels transports il tomberait à leurs pieds ! comme il presserait dans ses bras leurs genoux tremblants ! Il leur dirait : Voilà le fils dont vous alliez demander le retour au ciel, ouvrez-lui votre sein, accueillez-le dans votre maison, pardonnez-lui d'avoir cherché le bonheur loin de vous ! Mais sa mère, mais sa marraine ne sont plus ! Il ne pourra jamais donner ni recevoir tant de joie ! Ses larmes coulent, et elles ne seront point essuyées par des mains maternelles ! En vain ses regards cherchent autour de lui ; personne ne le reconnaît ; aucune voix chérie ne l'appelle ! Où est sa sœur ? où sont ses frères ? où sont les amis de son enfance, pour recevoir ses premiers embrassements ? Tout lui manque à la fois ; il semble que des générations se soient écoulées depuis son départ ; il arrive dans sa patrie, et il est seul !

Il espérait trouver à Paris des lettres de Pologne ; mais il fut trompé dans cette attente. Alors, cédant au désir de revoir les lieux où il avait été enfant, il partit pour le Hâvre, où il arriva à onze heures du matin, le 29 Novembre 1766. Au premier aspect, il ne reconnut rien. La ville lui semblait plus petite, les

maisons moins hautes, les rues moins larges : il cherchait les lieux témoins de ses premiers plaisirs, et ne pouvait les reconnaître. On rapporte tout à soi : c'était lui qui n'était plus le même, et il s'affligeait de trouver tout changé. Il arrive dans la vie ce qui arrive sur un fleuve, pendant qu'il vous entraîne : vous croyez que tout ce qui est autour de vous chemine, et que seul vous restez immobile. A peine eut-il quitté la voiture publique, que ses pas se dirigèrent vers la rue qu'avait habitée son père. Il la parcourait avec une tendre inquiétude, cherchant en vain à ressaisir les traits des gens du voisinage ; il ne reconnaissait personne, personne ne le reconnaissait. Le cœur serré de son isolement dans le lieu même de sa naissance, il reprenait tristement le chemin de son auberge, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une vieille femme qui filait devant la porte de sa maison. Ses traits effacés par l'âge lui rappelèrent cependant ceux de Marie Talbot, de cette bonne fille qui avait pris soin de son enfance. Frappé de cette ressemblance, il s'approche pour lui adresser la parole ; mais à peine a-t-elle entendu le son de sa voix, qu'elle le regarde, et s'écrie avec un accent de surprise et de tendresse que rien ne peut rendre : " Ah ! mon maître, est-ce bien vous que je revois ?" Et, avec une vivacité inouïe à son âge, elle jette sa quenouille, renverse son rouet et se précipite dans ses bras. M. de Saint-Pierre l'embrasse, la presse contre son cœur, et croit un moment avoir retrouvé, avec cette bonne vieille, toutes les joies de son enfance. Mais que cet éclair de bonheur fut rapide ! La pauvre Marie, devenue plus tranquille, lui disait tristement : " Ah ! M. Henri ! les temps sont

bien changés ! votre père est mort ! vos frères sont allés aux Indes ! je suis seule, seule ici !—Et ma sœur, dit M. de Saint-Pierre avec anxiété, vous a-t-elle aussi abandonnée !—Votre sœur a quitté la ville, pour se retirer à Honfleur, dans un couvent, sur les bords de la mer. Cela est triste, car elle est si jolie et si bonne ! Mais est-il bien vrai, monsieur, que je vous revois ? Vous avez été si loin ! comment avez-vous pu revenir ? On disait que vous étiez au service d'une impératrice, que le roi de Prusse vous menait à la guerre, que vous aviez fait fortune, et cela je l'ai toujours prédit, car vous aimiez tant les gros livres ! Cependant, chaque jour, je priais Dieu pour vous, et je lui demandais de vous revoir avant de mourir.—Bonne Marie, je n'ai pas fait fortune, mais j'ai toujours eu le désir de vous faire du bien.—Oh ! je n'ai besoin de rien, Dieu merci ! Le bon Dieu ne m'a jamais abandonnée, et je ne suis pas si pauvre, que je ne puisse aujourd'hui vous offrir à dîner.

Puis, de ses mains laborieuses et tremblantes, elle prit le bras de son jeune maître, et dit, en le guidant vers la maison : " Ici, il n'y a plus que moi pour vous recevoir ! pourquoi avons-nous perdu votre bonne mère ? c'était à elle de vivre, et à moi de mourir ; elle eût été si heureuse de revoir son fils ! mais Dieu l'a rappelée ; il faut que sa volonté soit faite." En disant ces mots, elle ouvrit la porte de sa pauvre demeure. Un lit de paille, une table, un vieux coffre et deux mauvaises chaises, composaient tout son ameublement ; il y régnait cependant un air de propreté qui écartait l'idée de la misère. M. de Saint-Pierre y entra avec un sentiment de joie et de respect que son cœur n'avait point encore

éprouvé. Sa vieille bonne le fit asseoir, et, nouvelle Baucis, elle s'empressa de ranimer le feu, et de couvrir sa table d'un linge blanc, mais un peu usé.

On eût dit, à son zèle, à son activité, qu'elle avait recouvré sa jeunesse, et M. de Saint-Pierre croyait encore la voir aller et venir dans la maison de son père. Cette petite scène lui rappela les jours de son enfance. Cependant, la pauvreté de cette bonne vieille l'affligeait ; et il se mit à la questionner, pour savoir comment elle se trouvait dans un pareil délaissement. " Oh ! ce n'est pas la faute de M. votre père, dit-elle ; il voulait que je restasse à la maison ; mais je ne pouvais m'y résoudre, à cause de sa nouvelle femme ; ça me faisait trop mal de la voir à toutes les places où j'avais vu ma pauvre maîtresse. Un jour je demandai mon compte, et je vins ici. Voilà que dans les commencements j'étais si triste que je ne pouvais me tenir au travail ; je passais et repassais tout le jour devant la maison, comme si les pierres avaient pu me parler. Le reste du temps, je ne faisais que pleurer ; j'en avais presque perdu les yeux ; mais maintenant, grâce à Dieu, je ne pleure plus ;" et en prononçant ces mots, elle essuyait, avec le coin d'un tablier de serpillière, de grosses larmes qu'elle ne pouvait retenir. Pendant qu'elle parlait ainsi, M. de Saint-Pierre avait bien de la peine à lui cacher les siennes ; il admirait comment la seule confiance en Dieu empêchait cette bonne vieille de sentir son malheur, et il l'entendait avec surprise, du sein de la plus profonde misère, remercier la Providence de ses bienfaits. Un spectacle aussi touchant ne fut pas perdu pour notre voyageur. " C'est une pauvre fille, disait-il souvent, qui m'a éclairé

sur les voies de la Providence : elle avait mis en Dieu la même confiance que j'avais mise dans les hommes, et jamais je n'ai vu une âme si tranquille, dans une situation si malheureuse. Son exemple m'a été plus utile que celui de nos prétendus sages ; et ses paroles si simples m'en ont plus appris que tous les livres des philosophes. En effet, les livres des philosophes nous apprennent à braver nos maux, mais non à vivre avec eux ; comme si le destin des êtres les plus heureux sur la terre, n'était pas toujours de vivre avec la douleur !"

Après quelques minutes d'entretien, Marie Talbot posa sur la table un morceau de gros pain, une cruche de cidre, une omelette, et un peu de fromage. Ensuite elle ouvrit son coffre, et en tira un verre ébréché, qu'elle posa doucement auprès de son hôte, en lui disant : "C'est celui de votre mère." Il le reconnut en effet, et cette vue le remplit d'une telle émotion, qu'il ne pouvait manger, et que des larmes involontaires venaient mouiller ses yeux. Alors voyant que sa bonne se tenait debout pour le servir, il lui dit de se mettre à table, à côté de lui ; mais ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à l'y décider. Enfin elle prit une chaise, et ils commencèrent à manger, en parlant des temps passés. Peu à peu, leurs idées s'égayèrent ; mille traits charmants revenaient à la mémoire de Marie Talbot : la vie de son petit Henri était comme une partie de la sienne : elle lui rappelait son admiration pour les hirondelles, sa fuite dans le désert, pour se faire ermite ; comment il aimait les livres ; comment il les perdait.—Oui, ma bonne Marie, lui dit M. de Saint-Pierre, je les perdais, et vous m'en achetiez de votre argent, je ne l'ai point oublié.—Dame,

M. Henri, vous étiez si joli, si caressant, et vous aviez un si bon cœur ! Lorsque je vous menais à l'école, vous n'étiez encore qu'en jaquette, si nous rencontrions un malheureux, vous me disiez : Marie, donne-lui mon déjeuner : et quand je ne voulais pas, vous vous fâchiez contre moi. Un jour, vous vous avançâtes d'un air menaçant, et en fermant le poing, contre un charretier qui maltraitait son cheval ; c'est que vous alliez l'attaquer tout de bon ! Un autre jour, vous vouliez vous battre avec une troupe d'enfants qui avaient cassé la jambe d'une pauvre chat, et j'eus bien de la peine à les tirer de vos mains. Ainsi, cette bonne fille ramenait insensiblement la pensée de M. de Saint-Pierre vers une époque que le souci de vivre avait presque effacée de sa mémoire ; et tous ses souvenirs venant à se réveiller à la fois, il l'accablait de questions sur ses anciens camarades, sur les amis de son père, et sur tous ceux qui l'avaient aimé. Les uns avaient quitté le pays, les autres étaient morts, un petit nombre avaient fait fortune ; mais la bonne Marie prétendait que ceux-là étaient devenus si fiers, qu'ils ne parlaient volontiers à personne. Enfin elle lui apprit la mort du frère Paul, cet aimable capucin, qui faisait de si jolis contes, et M. de Saint-Pierre donna quelques larmes à sa mémoire. Après tous ces récits, Marie Talbot témoigna le désir d'apprendre à son tour ce que son maître avait fait dans ses voyages. Elle lui demandait si les gens de par-là étaient bons, s'il y faisait froid, si on y buvait du cidre, si le pain était cher ; et comme si cette dernière question eût fait retomber sa pitié sur elle-même, elle se reprit à pleurer amèrement. Ces pleurs émurent M. de Saint-

Pierre jusqu'au fond de l'âme, et lui firent sentir d'une manière bien cruelle, la folie de tant de courses inutiles, qui l'avaient ramené plus pauvre que jamais sous le toit de la pauvre Marie. Assis à ses côtés, il ne regrettait ni les grandeurs de la Russie, ni les délices de la Pologne ; ce qu'il eût voulu ressaisir de lui-même, c'étaient les premières émotions de son enfance, et les mouvements si purs d'une âme encore innocente. Au milieu de l'agitation de ces pensées, cédant tout à coup au sentiment qui le pénètre, il embrasse cette brave fille, avec une grande effusion de cœur, et prend entre le ciel et lui l'engagement de ne jamais l'abandonner, quelle que fût d'ailleurs sa position et sa fortune : engagement qu'il remplit avec une exactitude religieuse, dans le temps même où il n'avait d'autre revenu qu'une pension de mille francs ; et pour commencer, il tire sa bourse, la verse sur la table, et partage sur l'heure avec sa bonne tout ce qu'il possédait. D'abord elle repoussa l'argent : "Je n'ai besoin de rien," disait-elle, "je gagne six sous par jour, et je puis faire encore de petites économies." M. de Saint-Pierre insista ; elle fut obligée de céder : mais elle reçut l'argent avec indifférence, et on voyait que c'était uniquement pour complaire à son maître. Il faut avoir entendu raconter cette scène à M. de Saint-Pierre lui-même, pour se faire une idée de tout ce qu'elle lui fit éprouver. Il en avait retenu jusqu'aux plus petites circonstances, et les expressions si simples de la pauvre Marie ne sortirent jamais de sa mémoire.

LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE.

(M. X. DE MAISTRE.)

On a de M. Xavier de Maistre quelques ouvrages dont le prix ne doit pas se mesurer à leur étendue. Ils sont fort courts, mais exquis. Le *Lépreux*, la *Jeune Sibérienne*, les *Prisonniers du Caucase*, le *Voyage autour de ma Chambre*, sont au nombre des productions les plus parfaites de la littérature moderne. Un simplicité pure, un pathétique doux et pénétrant, des pensées fines, et des sentiments délicats, recommandent ces petits ouvrages, auxquels on pourrait donner pour devise ces mots d'Horace : *Nardi parvus onyx.*

La partie méridionale de la Cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés, et des prairies terminées d'un côté par des remparts antiques, que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville, on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marie de Bragance, son épouse : de là le nom de Bramafan (qui signifie *cri de la faim*), donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour

carrée, adossée au mur antique, et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu : on l'appelle *la tour de la frayeur*, parce que le peuple la crut longtemps habitée par les revenants. Les vieilles femmes d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche, tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement, et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux, et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance ; et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui de temps en temps allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui, chaque semaine, lui apportait les provisions de l'hôpital.—Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour par hasard auprès du jardin du lépreux, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre, et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste : " Qui est là, et que me veut-on ?—Excusez un étranger, auquel l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler.—N'avancez pas, répondit l'habitant de la tour, en lui faisant signe de la main,

n'avancez pas, vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre. Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point, je n'ai jamais fui les malheureux ; cependant si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer."

" Soyez le bien-venu, dit alors le lépreux, en se retournant tout à coup, et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé." Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi, à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré.—" Je resterai volontiers, lui dit-il, si vous agréez la visite d'un homme que le hasard conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient."

" De l'intérêt ! . . . Je n'ai jamais excité que la pitié. —Je me croirais heureux, si je pouvais vous offrir quelque consolation.—C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine qui semble me fuir.—Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous, et de parcourir votre demeure.—Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre, dont les bords rabattus lui cachaient le visage.) Passez, ajouta-t-il, ici au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire : vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes ; et j'ai tâché de les faire doubler, et de les embellir par la culture.—En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout à fait nouveau pour moi.— Remarquez ce petit buisson de roses. c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes ; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à

mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie.—Il devrait être l'emblème de l'ingratitude.—Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courrez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir; mais je ne les touche jamais.—Pourquoi donc?—Je craindrais de les souiller, et je n'oserais plus les offrir.—A qui les destinez-vous?—Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital, ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre, et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi: Bonjour, Lépreux, me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu.—Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes: voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.—Les arbres sont encore jeunes; je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne, que j'ai fait monter jusqu'au-dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir; c'est ma place favorite. . . . . Montez le long de ces pierres; c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur.—Le charmant réduit! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire!—Aussi je l'aime beaucoup; je vois d'ici la campagne et les laboureurs dans les champs; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne.—J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert.—La solitude

n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.—Quelle suite d'événements vous amena dans cette retraite? Ce pays est-il votre patrie?—Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.—Avez-vous toujours vécu seul?—J'ai perdu mes parents dans mon enfance, et je ne les connus jamais; une sœur qui me restait, est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.—Infortuné!—Tels sont les desseins de Dieu.—Quel est votre nom, je vous prie?—Ah! mon nom est terrible! Je m'appelle le Lépreux! On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille, et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis le Lépreux, voilà le seul titre que j'aie à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis!—Cette sœur que vous avez perdue, vivait-elle avec vous?—Elle a demeuré cinq ans avec moi, dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.—Quelles peuvent être maintenant vos occupations dans une solitude aussi profonde?—Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi, ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.—Ah! vous connaissez peu ce monde qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez; cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante; j'ai de la peine à la concevoir.—Celui qui chérit

sa cellule y trouvera la paix. L'Imitation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence à éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complètement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment ; pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes ; je travaille à me faire des habits ; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture, avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin, l'année s'écoule ; et lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.—Elle devrait vous paraître un siècle.—Les maux et les chagrins font paraître les heures longues, mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature ; toutes mes idées alors sont vagues, indécises ; la tristesse repose dans mon cœur, sans l'accabler ; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent : ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.—J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le

cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console ; je m'affectionne aux rochers et aux arbres ; et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.—Vous m'encouragez à vous expliquer, à mon tour, ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour ; aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les rochers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes impose cependant davantage à mes sens : je ne puis voir ces masses énormes, recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux ; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence ; de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut, sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un singulier plaisir à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété ; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis, dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon.

Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance ; mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée, où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.—Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée, et pour ne pas vous abandonner au désespoir.—Je vous tromperais, en vous laissant croire que je sois toujours résigné à mon sort ; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même, où quelques anachorètes sont parvenus. Le sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli ; ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent, malgré moi, dans un océan de désirs chimériques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.—Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant. —En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes, et des malheurs inséparables de l'humanité ; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux, des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errant ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par

un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire ; et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent de Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable, et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir, et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule ; j'erre dans la campagne, pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer ; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine ; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je ? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami ! Mais les arbres sont muets ; leur froide écorce me repousse ; elle n'a rien de commun avec mon cœur qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite : j'expose à Dieu mes tourments ; et la prière ramène un peu de calme dans mon âme. — Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps ! — Ces derniers ne sont pas les plus cruels ! — Ils vous laissent donc quelquefois du relâche ! — Tous les mois, ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage ; la maladie diminue ensuite et semble

changer de nature : ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal ; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause. —Quoi ! le sommeil même vous abandonne !—Ah ! monsieur, les insomnies ! les insomnies ! vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entière, sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non ! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent, à mesure que la nuit s'avance ; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir : mes pensées se brouillent ; j'éprouve un sentiment extraordinaire, que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond ; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux ; mais pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi, je vois des nuages sortir de la terre, autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir ; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut être que ce sont des songes ; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux.—Il est possible que vous ayez la fièvre, pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire.—

Vous croyez que cela peut venir de la fièvre ! Ah ! je voudrais bien que vous dissiez vrai : j'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre !—Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste, lorsque votre sœur vivait.—Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi ? Asseyez-vous ici sur cette pierre ; je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.—Pourquoi donc ? Non, vous ne me quitterez point : placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du lépreux, qui la retira avec vivacité.)—Imprudent ! Vous alliez saisir ma main !—Eh bien ! je l'aurais serrée de bon cœur. —Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne.—Quoi donc ! hormis cette sœur, dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables ?—Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre.—Vous me faites frémir !—Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.—Parlez, parlez, homme intéressant ! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous, et vous aidait à supporter vos souffrances.—C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains ! Il plut à Dieu de le rompre, et de me

laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations ; et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule, ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.—Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte ?—Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus ; son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé ; c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin, et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble, sans nous voir et sans trop nous approcher.—On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait.—Mais du moins je n'étais

pas seul alors ; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais, à l'aube du jour, prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant, il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseaux qu'elle y laissait tomber en passant ; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre ; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur ? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement ! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors, sur le seuil de ma porte. Elle avait

entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler ; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux, près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles ; mes yeux étaient pleins de larmes. Qui n'eût été touché d'une telle affection ! Lorsque je crus que sa prière était terminée : " Adieu, ma sœur, lui-dis je à voix basse, adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux : que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété !" Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée ; car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.—Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie !—Je fus longtemps dans une espèce de stupeur, qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune ; lorsqu'enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi ; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.—Un crime ! je ne puis vous en croire capable.—Cela n'est que trop vrai ; et, en vous racontant cette époque de ma vie, je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime ; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être, en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi ; cependant, la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple, et la moins faite en apparence

pour me troubler, pensa me perdre pour l'éternité Je venais d'éprouver un nouveau chagrin : depuis quelques années, un petit chien s'était donné à nous ; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que, depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi. Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du Lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée, en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé Miracle, et son nom qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaîté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant, quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie ; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou, en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi, pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire ; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans la tour plus mort que vif ; mes genoux tremblants ne pouvaient me sou-

tenir ; je me jetai sur mon lit, dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et, quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici sur cette pierre, où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain, était empreinte sur leurs belles physionomies ; ils marchaient lentement : leurs bras étaient entrelacés ; tout à coup je les vis s'arrêter : la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux, qui la serra dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je ? L'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur ; jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre ; des vieillards, des femmes, des enfants les entouraient ; j'entendais le murmure confus de la joie ; je

voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle, les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur, je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Hélas! qu'elle me parut déserte, sombre, effrayante! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours: c'est donc ici que, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours! L'Éternel a répandu le bonheur; il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire; et moi, moi seul! sans aide, sans amis, sans compagne. . . . . Quelle affreuse destinée!

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur; je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée? pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la vie humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est pas de bonheur pour toi sur la terre; meurs, infortuné, meurs! assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence; puisse-t-elle t'engloutir vivant, et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence! Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne, j'errai quelque temps dans l'ombre, autour de mon habitation; des hurlements

involontaires sortaient de ma poitrine oppressée, et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : Malheur à toi, Lépreux, malheur à toi ! Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : Malheur à toi ! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : Malheur à toi !

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches : c'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort ; son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avis retirée pour la dernière fois. Je sentis un frisson de crainte, en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre ; les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir, se retracèrent à ma pensée : "Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle, souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses." En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placé elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter, se présenta tout à coup à mes yeux dessillés ; je m'approchai en tremblant du livre sacré : Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis ! et comme je retirais la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté, que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes

retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents ; tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant ; je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur, avant de pouvoir la lire, et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus, en sanglotant, ces paroles qui seront éternellement gravées dans mon cœur : " Mon frère, je vais bientôt te quitter ; mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi ; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde ; alors je pourrai te montrer toute mon affection ; rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie ; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu puisses vivre et mourir en bon chrétien ! "

Lettre chérie ! elle ne me quittera jamais ; je l'emporterai avec moi dans la tombe ; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et, pendant quelque temps, je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée, me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever

les yeux vers le ciel, pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre ; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme, finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux, lorsque ma sœur vivait ; il me suffisait de la savoir auprès de moi, pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi, suffisait pour me consoler et me donner du courage. Compatissant étranger ! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul ! Ma sœur, ma compagne n'est plus ; mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie ; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur—Quel âge avait votre sœur, lorsque vous la perdîtes ?—Elle avait à peine vingt-cinq ans ; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore, sans une pâleur effrayante qui la déparait : c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir.—Vous l'avez perdue bien jeune !—Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis ; depuis quelque temps,

je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée ; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue, que je ne voulus pas la quitter : elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient tarir ; un cruel pressentiment m'agitait. Pourquoi pleures-tu ? me disait-elle, pourquoi t'affliger ainsi ? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses.

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. "Je veux," disait-elle, "mourir en regardant le ciel." Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. "Soutiens-moi seulement," me dit-elle, "j'aurai peut-être encore la force de marcher." Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers ; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle ; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et

ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau ; j'en apportai dans sa coupe ; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. Je sens ma fin, me dit elle, en détournant la tête, ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère, aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants. Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein ; je récitai la prière des agonisants : " Passe à l'éternité ! lui disais-je, ma chère sœur, délivre-toi de la vie ; laisse cette dépouille dans mes bras !" Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature ; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains ; la douleur ôtait la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. " Étranger, dit-il, lorsque le chagrin ou le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la Cité d'Aoste ; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile."

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux, accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est elle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort. Le Lépreux recula de quelques pas, avec une sorte d'effroi, et, levant les yeux et les mains au ciel : Dieu de bonté ! s'écria-t-il, comble de tes bénédictions cet homme compatissant !

Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir ; nous ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps ; ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois ? une semblable relation pourrait vous distraire, et me ferait un grand plaisir à moi-même. Le Lépreux réfléchit quelque temps. Pourquoi, dit-il enfin, chercherais-je à me faire illusion ? Je ne dois avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu ; nous nous reverrons en lui.

Adieu, généreux étranger, soyez heureux. . . . . Adieu pour jamais. Le voyageur sortit. Le Lépreux ferma la porte, et en poussa les verrous.

L'ABENAKI.

Ce conte est de SAINT-LAMBERT, philosophe et poète du 18e siècle (1717-1803), auteur d'un poème descriptif, intitulé *les Saisons*, qui contient un assez grand nombre de beaux vers.

PENDANT les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages Abenakis défit un détachement anglais ; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course, et acharnés à les poursuivre ; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient, la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement

sa vie. Dans le même temps, un vieux sauvage armé d'un arc s'approche de lui, et se dispose à le percer d'une flèche ; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc, et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer ; ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais ; il en fit moins son esclave que son compagnon ; il lui apprit la langue des Abenakis, et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais ; quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes, et se mirent en campagne.

Le vieillard, qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues, à travers les forêts ; enfin ils arrivèrent à une plaine, où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme, en observant sa contenance.

Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute ; je t'ai sauvé la vie ; je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'original* dans la forêt, à manier la hache, et à

* Espèce d'élan d'Amérique.

enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu, lorsque je t'ai conduit dans ma cabane ? tes mains étaient celles d'un enfant, elles ne servaient ni à te nourrir, ni à te défendre ; ton âme était dans la nuit ; tu ne savais rien ; tu me dois tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous ?

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage, en baissant la tête ; et après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur ; As-tu un père ? Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. Oh ! qu'il est malheureux ! s'écria le sauvage ; et, après un moment de silence, il ajouta : Sais-tu que j'ai été père ? . . . . Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat ; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme ; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé. . . . . Oui, je l'ai vengé. Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu à peu, et, se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais : Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière ? As-tu du plaisir à le regarder ? Oui, dit l'Anglais j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. Eh bien ! . . . . je n'en ai plus, dit le sauvage, en versant un torrent de larmes. Un moment après, il montra au jeune homme un manglier qui était en fleurs. Vois-tu ce bel arbre ?

lui dit-il ; as-tu du plaisir à le regarder ? Oui, j'ai du plaisir à le regarder. Je n'en ai plus, reprit le sauvage avec précipitation ; et il ajouta tout de suite : Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève, et les fleurs du printemps.

VOYAGES.

L'ÉGYPTE ET SES PYRAMIDES.

(VOLNEY.)

M. DE VOLNEY (1757-1820) doit la meilleure partie de sa réputation à ses *Voyages en Syrie et en Egypte*, et à son *Tableau des États-Unis*. Il y développe un talent d'observation rare, une grande sagacité, un jugement sain, et des connaissances étendues. Son style, clair et précis, atteint souvent à l'élégance. Chénier a dit dans son Tableau de la littérature française : "M. de Volney, en traversant l'Égypte et la Syrie, écrivit un des beaux ouvrages du dix-huitième siècle, et le chef-d'œuvre du genre."

SI l'on se rappelle ce que j'ai exposé de la nature et de l'aspect du sol ; si l'on se peint un pays plat, coupé de canaux, inondé pendant trois mois, fangeux et verdoyant pendant trois autres, poudreux et gercé le reste de l'année ; si l'on se figure sur ce terrain des villages de boue et de briques ruinés, des paysans nus et hâlés, des buffles, des chameaux, des sycomores, des dattiers clair-semés, des lacs, des champs cultivés, et de grands espaces vides ; si l'on y joint un soleil étincelant sur l'azur d'un ciel presque toujours sans nuages, des vents plus ou moins forts, mais perpétuels, l'on aura pu se former une idée rapprochée de l'état physique du pays. On a pu juger de l'état civil des habitants par leurs divisions en races, en sectes, en conditions, par la nature d'un gou-

vernement qui ne connaît ni propriété, ni sûreté de personnes, et par l'usage d'un pouvoir illimité, confié à une soldatesque licencieuse et grossière; enfin l'on peut apprécier la force de ce gouvernement, en résumant son état militaire, la qualité de ses troupes; en observant que, dans toute l'Égypte et sur les frontières, il n'y a ni fort, ni redoute, ni artillerie, ni ingénieurs; et que, pour la marine, on ne compte que les vingt-huit vaisseaux et cayasses de Suez, armés chacun de quatre pierriers rouillés, et montés par des marins qui ne connaissent pas la boussole: c'est au lecteur à établir sur ces faits l'opinion qu'il doit prendre d'un tel pays.* S'il trouvait, par hasard, que je le lui présente sous un point de vue différent de quelques autres relations, cette diversité ne devrait point étonner. Rien de moins unanime que les jugements des voyageurs sur les pays qu'ils ont vus: souvent contradictoires entre eux, celui-ci déprime ce que celui-là vante; et tel peint comme un lieu de délices ce qui, pour tel autre, n'est qu'un lieu fort ordinaire. On leur reproche cette contradiction; mais ils la partagent avec leurs censeurs mêmes, puisqu'elle est dans la nature des choses. Quoi que nous puissions faire, nos jugements sont bien moins fondés sur les qualités réelles des objets, que sur les affections† que nous recevons, ou que nous portons déjà en les voyant. Une expérience journalière prouve qu'il s'y mêle toujours des idées étrangères, et de là vient que le même pays qui nous a paru beau dans un temps, nous paraît quelquefois désagréable dans un autre. D'ailleurs, le

* M. de Volney visita l'Égypte en 1783.

† *Affections* est ici synonyme d'*impressions*.

préjugé des habitudes premières est tel que jamais l'on ne peut s'en dégager. L'habitant des montagnes hait les plaines ; l'habitant des plaines déprise les montagnes. L'Espagnol veut un ciel ardent ; le Danois un temps brumeux. Nous aimons la verdure des forêts ; le Suédois préfère la blancheur des neiges : le Lapon transporté de sa chaumière enfumée dans les bosquets de Chantilly,* y est mort de chaleur et de mélancolie. Chacun a ses goûts, et juge en conséquence. Je conçois que, pour un Égyptien, l'Égypte est et sera toujours le plus beau pays du monde, quoiqu'il n'ait vu que celui-là. Mais s'il m'est permis d'en dire mon avis, comme témoin oculaire, j'avoue que je n'en ai pas pris une idée si avantageuse. Je rends justice à son extrême fertilité, à la variété de ses produits, à l'avantage de sa position pour le commerce ; je conviens que l'Égypte est peu sujette aux intempéries qui font manquer nos récoltes ; que les ouragans de l'Amérique y sont inconnus ; que les tremblements qui, de nos jours, ont dévasté le Portugal et l'Italie, y sont très-rares, quoique non pas sans exemples ; je conviens même que la chaleur qui y accable les Européens, n'est pas un inconvénient pour les naturels ; mais c'en est un grave que ces vents meurtriers du sud ; c'en est un autre que ce vent de nord-est, qui donne des maux de tête violents ; c'en est encore un que cette multitude de scorpions, de cousins, et surtout de mouches, telle que l'on ne peut manger sans courir risque d'en avaler. D'ailleurs, nul pays d'un aspect plus monotone ; toujours une plaine nue, à perte de vue ; toujours un horizon plat et

* Magnifique maison de plaisance des princes de Condé.

uniforme ; des dattiers sur leur tige maigre, ou des huttes de terre sur des chaussées : jamais cette richesse de paysage où la variété des objets, où la diversité des sites occupent l'esprit et les yeux par des scènes et des sensations renaissantes ; nul pays n'est moins pittoresque, moins propre aux pinceaux des peintres et des poètes · on n'y trouve rien de ce qui fait le charme et la richesse de leurs tableaux ; et il est remarquable que ni les Arabes ni les anciens ne font mention de poètes d'Égypte. En effet, que chanterait l'Égyptien sur le chalumeau de Gessner et de Théocrite ? il n'a ni clairs ruisseaux, ni frais gazons, ni antres solitaires ; il ne connaît ni les vallons, ni les coteaux, ni les roches pendantes. Thomson* n'y trouverait ni le sifflement des vents dans les forêts, ni les roulements du tonnerre dans les montagnes, ni la paisible majesté des bois antiques, ni l'orage imposant, ni le calme touchant qui lui succède : un cercle éternel des mêmes opérations ramène toujours les gras troupeaux, les champs fertiles, le fleuve boueux, la mer d'eau douce, et les villages semblables aux îles. Que si la pensée se porte à l'horizon qu'embrasse la vue, elle s'effraie de n'y trouver que des déserts sauvages, où le voyageur égaré, épuisé de soif et de fatigue, se décourage devant l'espace immense qui le sépare du monde ; il implore en vain la terre et le ciel ; ses cris, perdus sur une plaine rase, ne lui sont pas même rendus par des échos : dénué de tout, et seul dans l'univers, il périt de rage et de désespoir, devant une nature morne, sans la consolation même de

* Célèbre poète anglais du 18e siècle. Son poème des *Saisons* est un des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise.

voir verser une larme sur son malheur.* Ce contraste est sans doute ce qui donne tant de prix au sol de l'Égypte. La nudité du désert rend plus saillante l'abondance du fleuve, et l'aspect des privations ajoute au charme des jouissances : elles ont pu être nombreuses dans les temps passés, et elles pourraient renaître sous l'influence d'un bon gouvernement ; mais dans l'état actuel, la richesse de la nature y est sans effet et sans fruit. En vain célèbre-t-on les jardins de Rosette et du Caire ; l'art des jardins, cet art si cher aux peuples policés, est ignoré des Turcs, qui méprisent les champs et la culture. Dans tout l'empire, les jardins ne sont que des vergers sauvages, où les arbres, jetés sans soin, n'ont pas même le mérite du désordre. En vain se récrie-t-on sur les orangers et les cédrats qui croissent en plein air : on fait illusion à notre esprit, accoutumé d'allier† à ces arbres des idées d'opulence et de culture, qui chez nous les accompagnent. En Égypte, arbres vulgaires, ils s'associent à la misère des cabanes qu'ils couvrent, et ne rappellent que l'idée de l'abandon de la pauvreté. En vain peint-on le Turc mollement couché sous leur ombre, heureux de fumer sa pipe, sans penser : l'ignorance et la sottise ont sans doute leurs jouissances, comme l'esprit et le savoir ; mais, je l'avoue, je n'ai pu envier le repos des esclaves, ni appeler bonheur l'apathie des automates.

J'ai déjà exposé comment la difficulté habituelle des voyages en Égypte, devenue plus grande en ces der-

* Comparez ce morceau avec la description de l'Arabie par Buffon (Hist. naturelle, article du *Chameau*).

† On dit *accoutumé à*. L'auteur a voulu sans doute éviter l'hiatus.

mières années, s'opposait aux recherches sur les antiquités. Faute de moyens, et surtout de circonstances propres, on est réduit à ne voir que ce que d'autres ont vu, et à ne dire que ce qu'ils ont déjà publié. Par cette raison, je me bornerai à quelques considérations générales.

Les pyramides de Djizé sont un exemple frappant de cette difficulté d'observer, dont j'ai fait mention. Quoique situées à quatre lieues seulement du Caire, où il réside des Francs, quoique visitées par une foule de voyageurs, on n'est point encore d'accord sur leurs dimensions. On a mesuré plusieurs fois leur hauteur par les procédés géométriques, et chaque opération a donné un résultat différent. Pour décider la question, il faudrait une nouvelle mesure solennelle, faite par des personnes connues ; mais, en attendant, on doit taxer d'erreur tous ceux qui donnent à la grande pyramide autant d'élévation que de base, attendu que son triangle est très-sensiblement écrasé.

La ligne du rocher sur lequel sont assises les pyramides, ne s'élève pas au-dessus du niveau de la plaine de plus de quarante à cinquante pieds. La pierre dont il est formé, est une pierre calcaire blanchâtre, d'un grain pareil au beau moëllon. Celle des pyramides est d'une nature semblable. Au commencement du siècle, on croyait, sur l'autorité d'Hérodote, que les matériaux en avaient été transportés d'ailleurs ; mais des voyageurs, observant la ressemblance dont nous parlons, ont trouvé plus naturel de les faire tirer du rocher même ; et l'on traite aujourd'hui de fable le récit d'Hérodote, et d'absurdité cette translation de pierres. On calcule que l'aplanissement des rochers en a dû fournir

la meilleure partie ; et pour le reste, on suppose des souterrains invisibles, que l'on agrandit autant qu'il est besoin. Mais si l'opinion ancienne a des invraisemblances, la moderne n'a que des suppositions. Ce n'est point un motif suffisant de juger que de dire : " Il est incroyable que l'on ait transporté des carrières éloignées ; il est absurde d'avoir multiplié des frais qui deviennent énormes, etc." Dans les choses qui tiennent aux opinions et aux gouvernements des peuples anciens, la mesure des probabilités est délicate à saisir : aussi, quelque invraisemblable que paraisse le fait dont il s'agit, si l'on observe que l'historien a puisé dans les archives originales ; qu'il est très-exact dans tous ceux que l'on peut vérifier ; que le rocher libyque n'offre en aucun endroit des élévations semblables à celles qu'on veut supposer, et que les souterrains sont encore à connaître ; si l'on se rappelle les immenses carrières qui s'étendent de Saouâdi à Manfalout, dans un espace de vingt-cinq lieues ; enfin si l'on considère que leurs pierres, qui sont de la même espèce, n'ont aucun autre emploi apparent, on sera porté tout au moins à suspendre son jugement, en attendant une évidence qui le détermine. Pareillement, quelques écrivains se sont lassés de l'opinion que les pyramides étaient des tombeaux, et ils en ont voulu faire des temples ou des observatoires ; ils ont regardé comme absurde qu'une nation sage et policée fît une affaire d'état du sépulcre de son chef, et comme extravagant qu'un monarque écrasât son peuple de corvées, pour enfermer un squelette de cinq pieds dans une montagne de pierres : mais, je le répète, on juge mal les peuples anciens, quand on prend pour termes de comparaison nos

opinions, nos usages. Les motifs qui les ont animés peuvent nous paraître extravagants, peuvent l'être même aux yeux de la raison, sans avoir été moins puissants, moins efficaces. On se donne des entraves gratuites de contradictions, en leur supposant une sagesse conforme à nos principes ; nous raisonnons trop d'après nos idées, et pas assez d'après les leurs. En suivant ici soit les unes, soit les autres, on jugera que les pyramides ne peuvent avoir été des observatoires d'astronomie, parce que le mont Moquattam en offrait un plus élevé, et qui borne ceux-là ; parce que tout observatoire élevé est inutile en Égypte, où le sol est très-plat, et où les vapeurs dérobent les étoiles, plusieurs degrés au-dessus de l'horizon ; parce qu'il est impossible de monter sur la plupart des pyramides ; enfin, parce qu'il était inutile de rassembler onze observatoires aussi voisins que le sont les onze pyramides, grandes et petites, que l'on découvre du local de Djizé. D'après ces considérations, on pensera que Platon, qui a fourni l'idée en question, n'a pu avoir en vue que des cas accidentels, ou qu'il n'a ici que son mérite ordinaire d'éloquent orateur. Si, d'autre part, on pèse les témoignages des anciens et les circonstances des lieux ; si l'on fait attention qu'auprès des pyramides, il se trouve de trente à quarante moindres monuments, offrant des ébauches de la même figure pyramidale ; que ce lieu stérile, éloigné de la terre cultivable, a la qualité requise des Égyptiens pour être un cimetière, et que, près de là, était celui de toute la ville de Memphis, la plaine des momies, on sera persuadé que les pyramides ne sont que des tombeaux. L'on croira que les despotes d'un peuple superstitieux,

ont pu mettre de l'importance et de l'orgueil à bâtir pour leur squelette une demeure impénétrable, quand on saura que, dès avant Moïse, il était de dogme, à Memphis, que les âmes reviendraient, au bout de six mille ans, habiter les corps qu'elles avaient quittés : c'était par cette raison que l'on prenait tant de soin de préserver ces corps de la dissolution, et que l'on s'efforçait d'en conserver les formes, au moyen des aromates, des bandelettes et des sarcophages. Celui qui est encore dans la chambre sépulcrale de la grande pyramide, est précisément dans les dimensions naturelles ; et cette chambre, si obscure et si étroite, n'a jamais pu convenir qu'à loger un mort. Il faut donc revenir à l'opinion, toute vieillie qu'elle peut être, que les pyramides sont des tombeaux ; et cet emploi, indiqué par toutes les circonstances locales, est constaté par le nom même de ces monuments, qui, selon une analyse conforme à tous les principes de la science, me donne, mot à mot, *chambre* ou caveau *du mort*.*

L'époque de la construction de la plupart des pyramides n'est pas connue ; mais celle de la grande est si évidente, qu'on n'eût jamais dû la contester. Hérodote l'attribue à *Chéops*, avec un détail de circonstances qui prouve que ses auteurs étaient bien instruits. Or, ce Chéops, dans sa liste, la meilleure de toutes, se trouve le second roi après *Protée*, qui fut contemporain de la guerre de Troie ; et il en résulte, par l'ordre des faits, que sa pyramide fut construite vers les années 140 et 160 de la fondation du temple de Salomon, c'est-à-dire, 850 ans avant J. C.

La main du temps, et plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont

* De *bour*, souterrain sépulcre, et *a mit*, le mort.

rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction et l'énormité de leur masse les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. On commence à voir ces montagnes factices, dix lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner, à mesure qu'on s'en approche ; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leur pied ; enfin l'on touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve. La hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leurs pieds ; tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect ; mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport. Après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage ; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière ; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses ; et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux ; on s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages. Ce sentiment revient plus d'une fois, en parcourant les monuments de l'Égypte ; ces

labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice, qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir ; on en accorde moins de pitié à ces ruines ; et tandis que l'amateur des arts s'indigne, dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet au plus humble de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile.

ROME.

(CHATEAUBRIAND.)

J'ARRIVE de Naples, mon cher ami,* et je vous porte un fruit de mon voyage, sur lequel vous avez des droits : quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile, *Tenet nunc Parthenope.* Il y a longtemps que j'aurais dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un génie tel que le vôtre ; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant, je ne veux pas quitter Rome, sans vous dire au moins quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus que je vous écri-

* Ce morceau est une lettre adressée à M. de Fontanes, en 1804

rais, au hasard et sans suite, tout ce que je penserais de l'Italie, comme je vous disais autrefois l'impression que faisaient sur mon cœur les solitudes du Nouveau-Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous peindre les *dehors* de Rome, ses campagnes et ses ruines.

Vous avez lu, mon cher ami, tout ce qu'on a écrit sur ce sujet ; mais je ne sais si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture ; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subitò, in nocte unâ, sterilitas et viduitas.** Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans des lieux où il ne passe plus personne ; quelques traces desséchées des torrents de l'hiver ; ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse, qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres ; mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais ; des herbes flétries avaient trompé mon œil : parfois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point

* " Deux choses te viendront à la fois, dans un seul jour, stérilité et veuvage." *Esaïe.*

de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs : les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants ; une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde, dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *Tombeau de Néron*, que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler ; elle s'est séparée des autres cités de la terre ; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous dire ce qu'on éprouve, lorsque Rome nous apparaît tout à coup au milieu de ses *royaumes vides*, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qui saisissaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité, à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent, votre âme est bouleversée, à l'aspect de cette Rome qui a recueilli

deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob.*

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines? Vous vous tromperiez beaucoup; elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile:—

Salve, magna parens frugum, saturnia tellus
Magna virûm!†

Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront; si vous les contemplez en artiste, en poète, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vigne ne vous donnerait pas d'aussi fortes émotions que la vue de cette terre, dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est comparable, pour la beauté, aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, et aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent, les vallées y prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets, et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masse si obscure de

* Elle n'est point l'héritière de Jacob.

† Salut, terre féconde, terre de Saturne, mère des grands hommes.

rochers et de feuillages, dans laquelle il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extremités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? eh bien! c'est la lumière de Rome.

Je ne me lassais point de voir, à la *Villa Borghese*, le soleil se coucher sur les cyprès du mont *Marius* et sur les pins de la *Villa Pamphili*, plantés par Le Nôtre.* J'ai souvent aussi remonté le Tibre à *Ponte-Mole*, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la *Sabine* apparaissent alors de lapis lazuli et d'or pâle, tandis que leur base et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages, comme des chars légers portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe, sous ce ciel mythologique ; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elles se raniment sur quelque autre point de l'horizon ; un crépuscule succède à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette

* Célèbre dessinateur de jardins, du 17e siècle.

heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants *bucoliques :* les bergers n'y sont plus : *dulcia linquimus arva ;** mais on voit encore les grandes victimes du *Clitumne*,† des bœufs blancs, ou des troupeaux de cavales demi-sauvages, qui descendent aux bords du Tibre, et viennent s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins, ou au siècle de l'Arcadien Évandre, alors que le Tibre s'appelait encore Albula, et que le pieux Énée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissants que ceux de Rome : lorsque le soleil enflammé, ou que la lune large et rougie, s'élève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan ; la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de l'Apouille, l'île de Caprée, la côte du Pausilippe, Baïe, Misène, Cumes, l'Averne, les Champs-Élysées, et toute cette terre virgilienne, présentent un spectacle magique ; mais il n'a pas, selon moi, le *grandiose* de la campagne romaine. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux : il y a deux mille ans que Cicéron se croyait exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivait à ses amis : *Urbem, mi Rufe, cole, et in hâc luce vive.*‡ Cet attrait de la belle Ausonie est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome

* Nous quittons nos chères campagnes. Virg. Fgl. 1e.

† Fleuve de l'ombrie (aujourd'hui le Clitouno), dans les eaux duquel les Romains purifiaient les victimes.

‡ " C'est à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus, c'est dans cette lumière qu'il faut vivre."

dans le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin vînt mourir sur cette terre des beaux paysages. Au moment même où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connaître M. d'Agincourt, qui y vit seul, depuis vingt-cinq ans, et qui promet à la France d'avoir aussi son Winckelmann.

Quoique Rome, vue intérieurement, offre l'aspect de la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles de Bélisaire, depuis les monuments apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange. La beauté des femmes est un autre trait distinctif : elles rappellent, par leur port et leur démarche, les Clélie et les Cornélie ; on croirait voir des statues antiques de Junon et de Pallas, descendues de leur piédestal, et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part, on retrouve chez les Romains ce ton *des chairs*, auquel les peintres ont donné le nom de *couleur historique*, et qu'ils emploient dans leurs tableaux. Il est naturel que des hommes dont les aïeux ont joué un si grand rôle sur la terre, aient servi de modèle ou de type aux Raphaël ou aux Dominiquin, pour représenter les personnages de l'histoire.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont ces troupeaux de chèvres, et surtout ces attelages de grands bœufs, aux cornes énormes, couchés aux pieds des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où ils passaient autrefois, pour conduire le

triomphateur romain à ce Capitole que Cicéron appelle *le conseil public de l'univers.*

A tous les bruits ordinaires des grandes cités se mêle ici le bruit des eaux, que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Blandusie ou d'Égérie.* Du haut des collines qui sont renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective ; ce qui mêle la ville et les champs d'une manière pittoresque. En hiver, les toits des maisons sont couverts d'herbes, comme les toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui va bien à son histoire : ses premiers dictateurs conduisaient la charrue ; elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et le plus grand de ses poètes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfants de Romulus.

Quant au Tibre, qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout à fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome, comme s'il n'y était pas : on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver ; il se dérobe entre les méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere.*

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez recommandé de vous parler, et qui font une si grande partie des *dehors* de Rome. Vous sentez qu'elles doivent prendre différents caractères, selon les souvenirs qui s'y attachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier,

* Nom de femme et de Fontaine.

j'étais allé m'asseoir au Colisée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchait, versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples ; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ses débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne, me causa une vive émotion ; je songeai que l'édifice moderne tomberait comme l'édifice antique ; je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés ; je rappelai dans ma mémoire que ces mêmes Juifs qui, dans leurs premières captivités, travaillèrent aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone, avaient, dans leur dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre ; que les voûtes qui répétaient les sons de cette cloche chrétienne, étaient l'ouvrage d'un empereur païen, marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là, mon cher ami, d'assez hautes

sujets de méditations, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas, soit digne d'être vue ?

Je suis retourné hier, 9 Janvier, au Colisée, pour le voir dans une autre saison, et sous un autre aspect : j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, parmi des herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge ; on ne m'a point répondu ; l'ermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des chagrins récents ont redoublé pour moi la tristesse de ce lieu ; j'ai cru voir les ruines d'un édifice que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi, mon très-cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant. L'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre ; il va méditer sur les ruines des empires, et il ne songe pas qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris !

Avant de partir pour Naples, j'étais allé passer quelques jours seul à Tivoli. Je parcourus les ruines des environs, et surtout celles de la *Villa Adriana*. Surpris par la pluie, au milieu de ma course, je me réfugiai dans les salles des *Thermes*, voisines du *Pœcile*, sous un figuier qui avait renversé le pan d'un mur, en croissant. Dans un petit salon octogone, une vigne vierge perçait la voûte de l'édifice, et son gros cep lisse, rouge et tortueux, montait le long du mur comme un serpent. Tout autour de moi, à travers les arcades des ruines,

s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine. Des buissons de sureau remplissaient les salles désertes, où venaient se réfugier quelques merles. Les fragments de maçonnerie étaient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinait, comme un travail en mosaïque, sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçaient les colonnes tombées dans ces palais de la mort ; l'acanthe sauvage rampait à leurs pieds, sur des débris, comme si la nature s'était plu à reproduire sur les chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture, l'ornement de leur beauté passée. Les salles diverses, et les sommités des ruines ressemblaient à des corbeilles et à des boquets de verdure ; le vent agitait les guirlandes humides, et toutes les plantes s'inclinaient sous la pluie du ciel.

Pendant que je contemplais ce tableau, mille idées confuses se pressaient dans mon esprit ; tantôt j'admirais, tantôt je détestais la grandeur romaine ; tantôt je pensais aux vertus, tantôt aux vices de ce propriétaire du monde, qui avait voulu rassembler une image de son empire dans son jardin. Je me rappelai les événements qui avaient renversé cette *villa* superbe ; je la voyais dépouillée de ses plus beaux ornements par le successeur d'Adrien ; je voyais les barbares y passer comme un tourbillon, s'y cantonner quelquefois, et, pour se défendre dans ces mêmes monuments qu'ils avaient à moitié détruits, couronner l'ordre grec et toscan du créneau gothique ; enfin des religieux chrétiens, ramenant la civilisation dans ces lieux, plantaient la vigne et conduisaient la charrue dans le *temple des stoïciens* et les *salles de l'Académie*. Le siècle des arts renaissait,

et de nouveaux souverains achevaient de bouleverser ce qui restait encore des ruines de ce palais, pour y trouver quelque chef-d'œuvre des arts. A ces diverses pensées se mêlait une voix intérieure qui me répétait ce qu'on a cent fois écrit sur la vanité des choses humaines. . . .

Il faudrait maintenant vous décrire le temple de la Sibylle, à Tivoli, et l'élégant temple de Vesta, suspendu sur la cascade ; mais le loisir me manque. Je regrette encore de ne pouvoir vous peindre cette cascade célébrée par Horace ; mais je l'ai vue dans une saison triste, et je n'étais pas moi-même fort gai. Je vous dirai plus, j'ai été importuné du bruit des eaux, de ce bruit qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je me souviens encore du plaisir que j'éprouvais, lorsque, la nuit, au milieu du désert, mon bûcher à demi éteint, mon guide dormant, mes chevaux paissant à quelque distance, j'écoutais la mélodie des eaux et des vents, dans la profondeur des bois. Ces murmures, tantôt plus forts, tantôt plus faibles, croissant et décroissant à chaque instant, me faisaient tressaillir ; chaque arbre était pour moi une espèce de lyre harmonieuse, dont les vents tiraient d'ineffables accords.

Aujourd'hui je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible à ces charmes de la nature ; je doute que la cataracte même du Niagara me causât la même admiration qu'autrefois.* Quand on est très-jeune, la nature

* « Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario : sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au Saut, le fleuve accourt par

nuette parle beaucoup, parce qu'il y a surabondance dans l'homme ; tout son avenir est devant lui ; il espère communiquer ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères ; mais dans un âge plus avancé, lorsque la perspective que nous avions devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins parlante, *les jardins parlent peu.* Pour qu'elle nous intéresse encore, il faut qu'il s'y attache des souvenirs de la société, parce que nous nous suffisons moins à nous-mêmes ; la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font le soir, à voix basse, entre des amis.* . . . .

La *Villa d'Est* est la seule *villa* moderne qui m'ait intéressé, au milieu des débris des *villas* de tant d'em-

une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant, descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent, en tournoyant, au fond du gouffre; et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours."—*Atala.*

pereurs et de consulaires. Je passai presque tout un jour à cette superbe *villa*. Je ne pouvais me lasser d'admirer la perspective dont on jouit du haut de ses terrasses ; au-dessous de vous, s'étendent les jardins avec leurs platanes et leurs cyprès ; après les jardins, viennent les restes de la maison de Mécène placée au bord de l'Anio ; de l'autre côté de la rivière, sur la colline en face, règne un bois de vieux oliviers, où l'on trouve des débris de la *villa* de Varus ; un peu plus loin, à gauche dans la plaine, s'élèvent les trois monts, *Monticelli*, *san Francesco*, et *san Angelo*, et entre les sommets de ces trois monts voisins, apparaît le sommet lointain et azuré de l'antique Soracte ; à l'horizon et à l'extrémitié des campagnes romaines, en décrivant un cercle par le couchant et le midi, on découvre les hauteurs de Monte-Fiascone, Rome, Civita-Vecchia, Ostie, la mer, Frascati surmonté des pins de Tusculum ; enfin, revenant chercher Tivoli vers le levant, la circonférence entière de cette immense perspective se termine au mont Ripoli, autrefois occupé par les maisons de Brutus et d'Atticus, et au pied de laquelle se trouve la *Villa Adriana*, avec toutes ses ruines.

On peut découvrir, au milieu de ce tableau, le cours du Teverone, qui descend vers le Tibre, et que l'œil suit jusqu'au pont où s'élève le mausolée de la famille Plotia, bâti en forme de tour. Le grand chemin de Rome se déroule aussi dans la campagne ; c'était l'ancienne voie Tiburtine, autrefois bordée de sépulcres, et le long de laquelle des meules de foin, élevées en pyramides, imitent encore des tombeaux.

Il serait difficile de trouver, dans le reste du monde,

une vue plus étonnante, et plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas de Rome, dont on aperçoit les dômes, et qui seule dit tout ; je parle seulement des lieux et des monuments renfermés dans cette vaste étendue. Voilà la maison où Mécène, rassasié des biens de la terre, mourut d'une maladie de langueur ; Varus quitta ce coteau, pour aller verser son sang dans les marais de la Germanie ; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites, pour bouleverser leur patrie ; sous ces hauts pins de Frascati, Cicéron dictait ses Tusculanes ; Adrien fit couler un nouveau Pénée, au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé. Vers cette source de la Solfatare, la reine captive de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert ; c'est ici que le roi Latinus consulta le dieu Faune, dans la forêt de l'Albunée ; c'est ici qu'Hercule avait son temple, et que la sibylle tiburtine dictait ses oracles ; ce sont là les montagnes des vieux Sabins, les plaines de l'antique Latium ; terre de Saturne et de Rhée, berceau de l'âge d'or, chanté par tous les poètes, riants coteaux de Tibur et de Lucrétile, dont le seul génie français a pu retracer les grâces, et qui attendaient le pinceau de Poussin et de Claude Lorrain.

Je descendis de la *Villa d'Est*, vers les trois heures après midi ; je passai le Teverone sur le pont de Lupus, pour rentrer à Tivoli par la porte Sabine. En traversant le bois de vieux oliviers, dont je viens de vous parler, j'aperçus une petite chapelle blanche, dédiée à la madone *Quintilanea*, et bâtie sur les ruines de la *villa* de Varus.

C'était un dimanche : la porte de cette chapelle était ouverte, j'y entrai ; je vis trois petits autels disposés en formes de croix ; sur celui du milieu s'élevait un grand crucifix d'argent, devant lequel brûlait une lampe suspendue à la voûte. Un seul homme, qui avait l'air très-malheureux, était prosterné auprès d'un banc ; il priait avec tant de ferveur, qu'il ne leva pas même les yeux sur moi, au bruit de mes pas. Je sentis ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une église, c'est-à-dire, un certain *apaisement* des troubles du cœur (pour parler comme nos vieilles Bibles), et je ne sais quel dégoût de la terre. Je me mis à genoux, à quelque distance de cette homme, et, inspiré par le lieu, je prononçai cette prière : " Dieu du voyageur, qui avez voulu que le pèlerin vous adorât dans cet humble asile, bâti sur les ruines du palais d'un grand de la terre ; vous qui avez établi votre culte de miséricorde dans l'héritage de ce Romain, mort loin de son pays, dans les forêts de la Germanie ; nous ne sommes ici que deux fidèles, prosternés au pied de votre autel solitaire. Accordez à cet inconnu, si profondément humilié devant vos grandeurs, tout ce qu'il vous demande ; faites que les prières de cet homme servent à leur tour à guérir mes infirmités, afin que ces deux chrétiens qui sont étrangers l'un à l'autre, qui ne se sont rencontrés qu'un instant dans la vie, et qui vont se quitter pour ne plus se voir ici-bas, soient tout étonnés, en se retrouvant au pied de votre trône, de se devoir mutuellement une partie de leur bonheur, par les miracles de la charité."

Mon pèlerinage au tombeau de Scipion l'Africain est un de ceux qui ont le plus satisfait mon cœur, bien que

j'aie manqué le but de mon voyage. On m'avait dit que son mausolée existait encore, et qu'on y lisait même le mot *patria*, seul reste de cette inscription qu'on prétend y avoir été gravée : *Ingrate patria, tu n'auras pas mes os.* Je me suis rendu à Patria, l'ancienne *Literne ;* je n'ai point trouvé le tombeau, mais j'ai erré sur les ruines de la maison que le plus grand et le plus aimable des hommes habitait dans son exil : il me semblait voir le vainqueur d'Annibal se promener au bord de la mer, sur la côte opposée à celle de Carthage, et se consolant de l'injustice de Rome par les charmes de l'amitié et le souvenir de ses vertus.

. . . . . .

Pour cette fois, j'ai fini ; je vous envoie ce *monceau* de ruines ; faites-en tout ce qu'il vous plaira. Dans la description des divers objets dont je vous ai parlé, je crois n'avoir omis rien de remarquable, si ce n'est que le Tibre est toujours le *flavus Tiberinus* de Virgile. On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent dans les montagnes dont* il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie commencée au milieu des orages ; le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur ; le fleuve demeure teint des eaux de la tempête qui l'ont troublé dans sa source.

* *D'où* serait plus régulier, puisqu'il y a idée de lieu. C'est ainsi que Bossuet a dit, en parlant d'un fleuve : " Les montagnes *d'où* il tire son origine." Et Racine, exprimant l'idée d'origine, sans y joindre celle de lieu, a dit :

" Misérable ! et je vis, et je soutiens la vue
De ce sacré soleil *dont* je suis descendue ! "

VOYAGE DE TRIPOLIZZA A MISITRA.

(CHATEAUBRIAND.)

Nous continuâmes notre route, entre le nord et le couchant. Après voir marché pendant trois heures, par des terrains à demi cultivés, nous entrâmes dans un désert qui ne finit qu'à la vallée de la Laconie. Le lit desséché d'un torrent nous servait de chemin : nous circulions avec lui dans un labyrinthe de montagnes peu élevées, toutes semblables entre elles, ne présentant partout que des sommets pelés, et des flancs couverts d'une espèce de chêne vert nain, à feuilles de houx. Au bord de ce torrent desséché, et au centre à peu près de ces monticules, nous rencontrâmes un kan ombragé de deux platanes, et rafraîchi par une petite fontaine. Nous laissâmes reposer nos montures : il y avait dix heures que nous étions à cheval. Nous ne trouvâmes pour toute nourriture que du lait de chèvre et quelques amandes. Nous repartîmes avant le coucher du soleil, et nous nous arrêtâmes, à onze heures du soir, dans une gorge de vallée, au bord d'un autre torrent qui conservait un peu d'eau.

Le chemin que nous suivions ne traversait aucun lieu célèbre ; il avait servi tout au plus à la marche des troupes de Sparte, lorsqu'elles allaient combattre celles de Tégée, dans les premières guerres de Lacédémone. On ne trouvait sur cette route qu'un temple de Jupiter-

M. de Châteaubriand a sacrifié une faible nuance grammaticale à l'harmonie, et nous pensons qu'il a bien fait.

Scotitas, vers le passage de Hermès ; toutes ces montagnes ensemble devaient former différentes branches du Parnon, du Cronius et de l'Olympe.

Le 16, à la pointe du jour, nous bridâmes nos chevaux ; le janissaire fit sa prière, se lava les coudes, la barbe et les mains, se tourna vers l'orient, comme pour appeler la lumière, et nous partîmes. En avançant vers la Laconie, les montagnes commençaient à s'élever, et à se couvrir de quelques bouquets de bois ; les vallées étaient étroites et brisées ; quelques-unes me rappelèrent, mais sur une moindre échelle, le site de la grande Chartreuse, et son magnifique revêtement de forêts. A midi, nous découvrîmes un kan aussi pauvre que celui de la veille, quoiqu'il fût décoré du pavillon ottoman. Dans un espace de vingt-deux lieues, c'étaient les deux seules habitations que nous eussions rencontrées : la fatigue et la faim nous obligèrent de rester dans ce sale gîte plus longtemps que je ne l'aurais voulu. Le maître du lieu, vieux Turc, à la mine rebarbative, était assis dans un grenier qui régnait au-dessus des étables du kan ; les chèvres montaient jusqu'à lui, et l'environnaient de leurs ordures. Il nous reçut dans ce lieu de plaisance, et ne daigna pas se lever de son fumier, pour faire donner quelque chose à des chiens de chrétiens ; il cria d'une voix terrible, et un pauvre enfant grec, tout nu, le corps enflé par la fièvre et par les coups de fouet, nous vint apporter du lait de brebis, dans un vase dégoûtant par sa malpropreté ; encore fus-je obligé de sortir pour le boire à mon aise, car les chèvres et leurs chevreaux m'assiégeaient pour m'arracher un morceau de biscuit que je tenais à la main. J'avais mangé l'ours

et le chien sacré avec les sauvages ; je partageai depuis le repas des Bédouins ; mais je n'ai jamais rien rencontré de comparable à ce premier kan de la Laconie. C'était pourtant à peu près dans les mêmes lieux que paissaient les troupeaux de Ménélas, et qu'il offrait un festin à Télemaque : " On s'empressait dans le palais du roi, les serviteurs amenaient les victimes ; ils apportaient aussi un vin généreux, tandis que leurs femmes, le front orné de bandelettes pures, préparaient le repas."

Nous quittâmes le kan vers trois heures après midi ; à cinq heures, nous parvînmes à un groupe de montagnes, d'où nous découvrîmes en face de nous le Taygète, que j'avais déjà vu du côté opposé, Misitra bâtie à ses pieds, et la vallée de la Laconie.

Nous y descendîmes par une espèce d'escalier taillé dans le roc, comme celui du mont Borée ; nous aperçumes un pont léger et d'une seule arche, élégamment jeté sur un petit fleuve, et réunissant deux hautes collines. Arrivés au bord du fleuve, nous passâmes à gué ses eaux limpides, au travers de grands roseaux, de beaux lauriers-rose en pleine fleur. Ce fleuve, que je passais ainsi sans le connaître, était l'Eurotas. Une vallée tortueuse s'ouvrit devant nous ; elle circulait autour de plusieurs monticules de figure à peu près semblable, et qui avaient l'air de monts artificiels ou de tumulus. Nous nous engageâmes dans ces détours, et nous arrivâmes à Misitra, comme le jour tombait.

M. Vial m'avait donné une lettre pour un des principaux Turcs de Misitra, appelé Ibraïm-Bey. Nous mîmes pied à terre dans sa cour, et ses esclaves m'introduisirent dans la salle des étrangers ; elle était

remplie de Musulmans, qui tous étaient comme moi des voyageurs et des hôtes d'Ibraïm. Je pris ma place sur le divan, au milieu d'eux : je suspendis comme eux mes armes au mur, au-dessus de ma tête. Joseph et mon janissaire en firent autant. Personne ne me demanda qui j'étais, d'où je venais : chacun continua de fumer, de dormir ou de causer avec son voisin, sans jeter les yeux sur moi.

Notre hôte arriva : on lui avait porté la lettre de M. Vial. Ibraïm, âgé d'environ soixante ans, avait une physionomie douce et ouverte. Il vint à moi, me prit affectueusement la main, me bénit, essaya de prononcer le mot *bon*, moitié en français, moitié en italien, et s'assit à mes côtés. Il parla en grec à Joseph; il me fit prier de l'excuser, s'il ne me recevait pas aussi bien qu'il l'aurait voulu : il avait un petit enfant malade : *un figliuolo*, répétait-il en italien; et cela lui faisait tourner la tête, *mi fa tornar la testa*; et il serrait son turban avec ses deux mains. Assurément, ce n'était pas la tendresse paternelle dans toute sa naïveté, que j'aurais été chercher à Sparte; et c'était un vieux Tartare qui montrait ce bon naturel sur le tombeau de ces mères qui disaient à leurs fils, en leur donnant le bouclier : *ἢ τάν, ἢ ἐπὶ τάν, avec ou dessus.*

Ibraïm me quitta après quelques instants, pour aller veiller son fils : il ordonna de m'apporter la pipe et le café ; mais comme l'heure du repas était passée, on ne me servit point le pilau : il m'aurait cependant fait grand plaisir, car j'étais presqu'à jeun depuis vingt-quatre heures. Joseph tira de son sac un saucisson, dont il avalait des morceaux, à l'insu des Turcs; il en offrait

une main au janissaire, qui détournait les yeux, avec un mélange de regret et d'horreur.

Je pris mon parti : je me couchai sur le divan, dans l'angle de la salle. Une fenêtre, avec une grille en roseaux, s'ouvrait sur la vallée de la Laconie, où la lune répandait une clarté admirable. Appuyé sur le coude, je parcourais des yeux le ciel, la vallée, les sommets brillants et sombres du Taygète, selon qu'ils étaient dans l'ombre ou à la lumière. Je pouvais à peine me persuader que je respirais dans la patrie d'Hélène et de Ménélas. Je me laissai entraîner à ces réflexions que chacun peut faire, et moi plus qu'un autre, sur les vicissitudes des destinées humaines : Que de lieux avaient vu mon sommeil paisible ou troublé ! Que de fois, à la clarté des mêmes étoiles, dans les forêts de l'Amérique, sur les chemins de l'Allemagne, dans les bruyères de l'Angleterre, dans les champs d'Italie, au milieu de la mer, je m'étais livré à ces mêmes pensées, touchant les agitations de la vie !

Un vieux Turc, homme, à ce qu'il paraissait, de grande considération, me tira de ces réflexions, pour me prouver, d'une manière encore plus sensible, que j'étais loin de mon pays. Il était couché à mes pieds sur le divan : il se tournait, il s'asseyait, il soupirait, il appelait ses esclaves, il les renvoyait ; il attendait le jour avec impatience. Le jour vint (17 août) : le Tartare, entouré de ses domestiques, les uns à genoux, les autres debout, ôta son turban : il se mira dans un morceau de glace brisée, peigna sa barbe, frisa ses moustaches, se frotta les joues pour les ranimer. Après avoir fait ainsi sa toilette, il partit en traînant majestu-

eusement ses babouches, et en me jetant un regard dédaigneux.

Mon hôte entra quelque temps après, portant son fils dans ses bras. Ce pauvre enfant, jaune et miné par la fièvre, était tout nu. Il avait des amulettes et des espèces de sorts suspendus au cou. Le père le mit sur mes genoux, et il fallut entendre l'histoire de la maladie : l'enfant avait pris tout le quinquina de la Morée ; on l'avait saigné (et c'était là le mal) ; sa mère lui avait mis des charmes, et elle avait attaché un turban à la tombe d'un Santon : rien n'avait réussi. Ibraïm finit par me demander si je connaissais quelque remède : je me rappelai que dans mon enfance on m'avait guéri d'une fièvre avec de la petite centaurée ; je conseillai l'usage de cette plante, comme l'aurait pu faire le plus grave médecin. Mais qu'était-ce que la centaurée ? Joseph pérora. Je prétendis que la centaurée avait été découverte par un certain médecin du voisinage, appelé Chiron, qui courait à cheval sur les montagnes. Un Grec déclara qu'il avait connu ce Chiron, qu'il était de Calamate, et qu'il montait ordinairement un cheval blanc. Comme nous tenions conseil, nous vîmes entrer un Turc que je reconnus pour un chef de la loi, à son turban vert. Il vint à nous, prit la tête de l'enfant entre ses deux mains, prononça dévotement une prière : tel est le caractère de la piété : elle est touchante et respectable même dans les religions les plus funestes.

J'avais envoyé le janissaire me chercher des chevaux et un guide, pour visiter d'abord Amyclée, et ensuite les ruines de Sparte, où je croyais être. Tandis que j'attendais son retour, Ibraïm me fit servir un repas à la

turque. J'étais toujours couché sur le divan ; on mit devant moi une table extrêmement basse ; un esclave me donna à laver ; on apporta sur un plateau de bois un poulet haché dans du riz ; je mangeai avec mes doigts. Après le poulet, on servit une espèce de ragoût de mouton, dans un bassin de cuivre, ensuite des figues, des olives, du raisin, et du fromage, auquel, selon Guilet, Misitra doit aujourd'hui son nom. Entre chaque plat, un esclave me versait de l'eau sur les mains, et un autre me présentait une serviette de grosse toile, mais fort blanche. Je refusai de boire du vin par courtoisie : après le café, on m'offrit du savon pour mes moustaches.

Pendant le repas, le chef de la loi m'avait fait faire plusieurs questions par Joseph . il voulut savoir pourquoi je voyageais, puisque je n'étais ni marchand ni médecin. Je répondis que je voyageais pour voir les peuples, et surtout les Grecs qui étaient morts. Cela le fit rire : il répliqua que, puisque j'étais venu en Turquie, j'aurais dû apprendre le turc. Je trouvai pour lui une meilleure raison à mes voyages, en disant que j'étais un pèlerin de Jérusalem ! " Hadgi ! Hadgi !"* s'écria-t-il. Il fut pleinement satisfait. La religion est une espèce de langue universelle, entendue de tous les hommes. Ce Turc ne pouvait comprendre que je quittasse ma patrie par un simple motif de curiosité ; mais il trouva tout naturel que j'entreprisse un long voyage, pour aller prier à un tombeau, pour demander à Dieu quelque prospérité ou la délivrance de quelque malheur. Ibraïm, qui, en m'apportant son fils, m'avait demandé si j'avais des enfants, était persuadé que j'allais à

* Pèlerin ! Pèlerin !

Jérusalem afin d'en obtenir. J'ai vu les sauvages du Nouveau-Monde indifférents à mes manières étrangères, mais seulement attentifs, comme les Turcs, à mes armes et à ma religion, c'est-à-dire, aux deux choses qui protégent l'homme dans ses rapports de l'âme et du corps. Ce consentement unanime des peuples sur la religion, et cette simplicité d'idées, m'ont paru valoir la peine d'être remarqués.

TABLEAU DE JÉRUSALEM.

(CHATEAUBRIAND.)

MAINTENANT que je vais quitter la Palestine, il faut que le lecteur se transporte avec moi hors des murailles de Jérusalem, pour jeter un dernier regard sur cette ville extraordinaire.

Arrêtons-nous d'abord à la grotte de Jérémie, près des sépulcres des Rois. Cette grotte est assez vaste, et la voûte en est soutenue par un pilier de pierres. C'est là, dit-on, que le prophète fit entendre ses lamentations; elles ont l'air d'avoir été composées à la vue de la moderne Jérusalem, tant elles peignent naturellement l'état de cette ville désolée.

" Comment cette ville si pleine de peuple, est-elle maintenant si solitaire et si désolée ? La maîtresse des nations est devenue comme veuve : la reine des provinces a été assujettie au tribut."

" Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus

personne qui vienne à ses solennités : toutes ses portes sont détruites ; ses prêtres ne font que gémir ; ses vierges sont toutes défigurées de douleur ; et elle est plongée dans l'amertume."

" O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur comme la mienne !"

" Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion : il a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main, que tout ne fût renversé : le boulevard est tombé d'une manière déplorable, et le mur a été détruit de même."

" Ses portes sont enfoncées dans la terre : il en a rompu et brisé les barres ; il a banni son roi et ses princes parmi les nations : il n'y a plus de loi ; et ses prophètes n'ont point reçu des visions prophétiques du Seigneur."

" Mes yeux se sont affaiblis, à force de verser des larmes : le trouble a saisi mes entrailles : mon cœur s'est répandu en terre, en voyant la ruine de la fille de mon peuple, en voyant les petits enfants et ceux qui étaient encore à la mamelle, tomber morts dans la place de la ville."

" A qui vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem ? A qui dirai-je que vous ressemblez ?"

" Tous ceux qui passaient par le chemin, ont frappé des mains en vous voyant ; ils ont sifflé la fille de Jérusalem, en branlant la tête et en disant : Est-ce là cette ville d'une beauté si parfaite, qui était la joie de toute la terre ?"

Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan

incliné sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion, qu'elle embrassait autrefois.

Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près ; mais au levant, le long de la vallée de Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du Temple, et le terrain presque abandonné, où s'élevait le château Antonia, et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres ; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière, ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe ; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée ; quelques chétives boutiques

n'étalent aux yeux que la misère, et souvent ces boutiques mêmes sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville ; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat ; dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine ; à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit dans la cité déicide, on entend par intervalles le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin,* ou qui va piller le Fellah.†

Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment, pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères. Là vivent des religieux chrétiens, que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni la mort. Leurs cantiques retentissent, nuit et jour, autour du Saint-Sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protègent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les infants, les troupeaux

* Arabe nomade. † Arabe cultivateur.

se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie, et de renverser d'aussi faibles remparts? la charité des moines: ils se privent des dernières ressources de la vie, pour racheter leurs suppliants. Turcs, Arabes, Grecs, chrétiens schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut remarquer, avec Bossuet, "que des mains levées vers le ciel enfoncent plus de bataillons, que des mains armées de javelots."

Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi *du désert, brillante de clarté*, jetez les yeux entre la montagne de Sion et le Temple; voyez ce petit peuple qui vit séparé du reste des habitants de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête, sans se plaindre; il souffre toutes les avanies, sans demander justice; il se laisse accabler de coups, sans soupirer; on lui demande sa tête; il la présente au cimeterre. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira, pendant la nuit, l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfants, qui, à leur tour, le feront lire à leurs enfants. Ce qu'il faisait, il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager: rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la Parole de Dieu, on est surpris sans doute: mais pour

être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem ; il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée, esclaves et étrangers dans leur propre pays ; il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. Ecrasés par la croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du Temple, dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains, ont disparu de la terre, et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. Et qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem, au pied du Calvaire : la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité ; la seconde se consolant auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles !

MOSCOU.

(PAR MADAME DE STAËL.)

MADAME DE STAËL (1766-1817), fille du célèbre Necker, ministre d'état de Louis XVI., reçut une éducation distinguée, qu'acheva la conversation des hommes supérieurs qui fréquentaient la maison de son père. Initiée de bonne heure à l'intelligence des

grandes affaires, elle prit un intérêt actif et passionné aux premières crises de la révolution. Dès lors, elle passa une grande partie de sa vie à voyager; elle vit l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne; et presque chacun des pays qu'elle visita, comme chacune des époques importantes de sa vie, devint pour elle l'occasion d'un ouvrage. Le célèbre roman de *Corinne, ou l'Italie*, l'*Allemagne*, les *Considérations sur la Révolution Française*, sont les chefs-d'œuvre de ce talent brillant et fort, qui semble composé de la vive sensibilité d'une femme, et de ce que la pensée d'un homme peut avoir de profond. On lui reproche avec raison quelque recherche dans l'expression. La conversation de M^me^ de Staël était, dit-on, au moins égale à ses ouvrages. L'influence qu'elle pouvait exercer par ce don de la parole, et l'usage qu'elle était disposée à en faire, en faveur des idées libérales, inquiétèrent Bonaparte; il exila M^me^ de Staël. Nous devons à cet acte de tyrannie un livre très-agréable: *Dix Années D'exil*, auquel nous empruntons le morceau suivant.

Des coupoles dorées annoncent de loin Moscou; cependant, comme le pays environnant n'est qu'une plaine, ainsi que toute la Russie, on peut arriver dans la grande ville, sans être frappé de son étendue. Quelqu'un disait avec raison que Moscou était plutôt une province qu'une ville. En effet, l'on y voit des cabanes, des maisons, des palais, un bazar comme en Orient, des églises, des établissements publics, des pièces d'eau, des bois, des parcs. La diversité des mœurs et des nations qui composent la Russie se montrait dans ce vaste séjour. Voulez-vous, me disait-on, acheter des châles de Cachemire, dans le quartier des Tartares? Avez-vous vu la ville chinoise? L'Asie et l'Europe se trouvaient réunies dans cette immense cité. On y jouissait de plus de liberté qu'à Pétersbourg, où la cour doit nécessairement exercer beaucoup d'influence. Les grands

seigneurs établis à Moscou ne recherchaient point les places, mais ils prouvaient leur patriotisme par des dons immenses faits à l'Etat, soit pour des établissements publics pendant la paix, soit comme secours pendant la guerre. Les fortunes colossales des grands seigneurs russes sont employées à former des collections de tous genres, à des entreprises, à des fêtes dont les Mille et une Nuits ont donné les modèles; et des fortunes se perdent aussi très-souvent par les passions effrénées de ceux qui les possèdent. Quand j'arrivai dans Moscou, il n'était question que des sacrifices que l'on faisait pour la guerre. Un jeune comte de Momonoff levait un régiment pour l'Etat, et n'y voulait servir que comme sous-lieutenant; une comtesse Orloff, aimable et riche à l'asiatique, donnait le quart de son revenu. Lorsque je passais devant ces palais entourés de jardins, où l'espace était prodigué dans une ville, comme ailleurs au milieu de la campagne, on me disait que le propriétaire de cette superbe demeure venait de donner mille paysans à l'Etat, cet autre deux cents. J'avais de la peine à me faire à cette expression, *donner des hommes;* mais les paysans eux-mêmes s'offraient avec ardeur, et leurs seigneurs n'étaient, dans cette guerre, que leurs interprètes.

Dès qu'un Russe se fait soldat, on lui coupe la barbe, et de ce moment il est libre. On voulait que tous ceux qui auraient servi dans la milice, fussent aussi considérés comme libres: mais alors la nation l'aurait été, car elle s'est levée presqu'en entier. Espérons qu'on pourra sans secousses amener cet affranchissement si désiré; mais en attendant, on voudrait que les barbes fussent conservées,

tant elles donnent de force et de dignité à la physionomie. Les Russes à longue barbe ne passent jamais devant une église, sans faire le signe de la croix, et leur confiance dans les images visibles de la religion est très-touchante.* Leurs églises portent l'empreinte de ce goût de luxe qu'ils tiennent de l'Asie ; on n'y voit que des ornements d'or, d'argent, et de rubis. On dit qu'un homme en Russie avait proposé de composer un alphabet avec des pierres précieuses, et d'écrire ainsi la Bible. Il connaissait la meilleure manière d'intéresser à la lecture l'imagination des Russes. Cette imagination, jusqu'à présent néanmoins, ne s'est manifestée, ni par les beaux-arts, ni par la poésie. Ils arrivent très-vite, en toutes choses, jusqu'à un certain point, et ne vont pas au-delà ; l'impulsion fait faire les premiers pas, mais les seconds appartiennent à la réflexion ; et ces Russes, qui n'ont rien des peuples du Nord, sont, jusqu'à présent, très-peu capables de méditation.

Quelques-uns des palais de Moscou sont en bois, afin qu'ils puissent être bâtis plus vite, et que l'inconstance naturelle à la nation, dans tout ce qui n'est pas la religion et la patrie, se satisfasse en changeant facilement de demeure. Plusieurs de ces beaux édifices ont été construits pour une fête ; on les destinait à l'éclat d'un jour, et les richesses dont on les a décorés les ont fait durer jusqu'à cette époque de destruction universelle. Un grand nombre de maisons sont colorées en vert, en jaune, en rose, et sculptées en détail, comme des ornements de dessert.

* Oui, comme toute marque de confiance religieuse ; mais la superstition qui néglige la réalité pour s'attacher à l'image, est une chose triste.

Le Kremlin, cette citadelle où les empereurs de Russie se sont défendus contre les Tartares, est entouré d'une haute muraille crénelée et flanquée de tourelles qui, par leurs formes bizarres, rappellent plutôt un minaret de Turquie qu'une forteresse comme la plupart de celles de l'occident. Mais quoique le caractère extérieur des édifices de la ville soit oriental, l'impression du christianisme se retrouvait dans cette multitude d'églises si vénérées qui attiraient les regards à chaque pas. On se rappelait Rome, en voyant Moscou ; non assurément que les monuments y fussent du même style, mais parce que le mélange de la campagne solitaire et des palais magnifiques, la grandeur de la ville et le nombre infini des temples, donnent à la Rome asiatique quelques rapports avec la Rome européenne.

C'est vers les premiers jours d'août qu'on me fit voir l'intérieur du Kremlin : j'y arrivai par l'escalier que l'empereur Alexandre avait monté peu de jours auparavant, entouré d'un peuple immense qui le bénissait, et lui promettait de défendre son empire à tout prix. Ce peuple a tenu parole. On m'ouvrit d'abord les salles où l'on renfermait les armes des anciens guerriers de Russie : les arsenaux de ce genre sont plus dignes d'intérêt dans les autres pays de l'Europe. Les Russes n'ont pas pris part aux temps de la chevalerie : ils ne se sont pas mêlés des croisades. Constamment en guerre avec les Tartares, les Polonais et les Turcs, l'esprit militaire s'est formé chez eux au milieu des atrocités de tout genre qu'entraînaient la barbarie des nations asiatiques, et celle des tyrans qui gouvernaient la Russie. Ce n'est donc pas la bravoure généreuse des Bayard ou

des Percy, mais l'intrépidité d'un courage fanatique qui s'est manifestée dans ce pays, depuis plusieurs siècles. Les Russes, dans les rapports de la société, si nouveaux pour eux, ne se signalent point par l'esprit de chevalerie, tel que les peuples de l'Occident le conçoivent, mais ils se sont toujours montrés terribles contre leurs ennemis. Tant de massacres ont eu lieu dans l'intérieur de la Russie, jusqu'au règne de Pierre le Grand et par-delà, que la moralité de la nation, et surtout celle des grands seigneurs, doit en avoir beaucoup souffert. Ces gouvernements despotiques, dont la seule limite est l'assassinat du despote, bouleversent les principes de l'honneur et du devoir dans la tête des hommes ; mais l'amour de la patrie, l'attachement aux croyances religieuses, se sont maintenus dans toute leur force, à travers les débris de cette sanglante histoire, et la nation qui conserve de telles vertus, peut encore étonner le monde.

On me conduisit, de l'ancien arsenal, dans les chambres occupées jadis par les czars, et où l'on conserve les vêtements qu'ils portaient le jour de leur couronnement. Ces appartements n'ont aucun genre de beauté, mais ils s'accordent très-bien avec la vie dure que menaient et que mènent encore les czars. La plus grande magnificence règne dans les palais d'Alexandre ; mais lui-même couche sur la dure, et voyage comme un officier cosaque.

On faisait voir, dans le Kremlin, un trône partagé, qui fut occupé d'abord par Pierre 1^er^ et Ivan, son frère. La princesse Sophie, leur sœur, se plaçait derrière la chaise d'Ivan, et lui dictait ce qu'il devait dire ; mais cette force empruntée ne résista pas longtemps à la force native de Pierre 1^er^, et bientôt il régna seul. C'est à

dater de son règne que les czars ont cessé de porter le costume asiatique. La grande perruque du siècle de Louis XIV. arriva avec Pierre 1er ; et sans porter atteinte à l'admiration qu'inspire ce grand homme, il y a je ne sais quel contraste désagréable entre la férocité de son génie et la régularité cérémonieuse de son vêtement. A-t-il eu raison d'effacer, autant qu'il le pouvait, les mœurs orientales du sein de sa nation ? devait-il placer sa capitale au nord et à l'extrémité de son empire ? C'est une grande question qui n'est point encore résolue : les siècles seuls peuvent commenter de si grandes pensées.*

Je montai sur le clocher de la cathédrale, appelée Ivan Veliki, d'où l'on domine toute la ville : de là je voyais ce palais des czars, qui ont conquis par leurs armes les couronnes de Casan, d'Astracan, et de Sibérie. J'entendais les chants de l'église où le catholicos, prince de Géorgie, officiait au milieu des habitants de Moscou, et formait une réunion chrétienne entre l'Asie et l'Europe. Quinze cents églises attestaient la dévotion du peuple moscovite.

Les établissements du commerce à Moscou portaient un caractère asiatique ; des hommes à turban, d'autres habillés selon les divers costumes de tous les peuples de l'Orient, étalaient les marchandises les plus rares ; les fourrures de la Sibérie et les tissus de l'Inde offraient toutes les jouissances du luxe à ces grands seigneurs, dont l'imagination se plaît aux zibelines des Samoïèdes,

* Belle personnification des siècles, transformés en commentateurs. L'auteur a voulu dire que ce n'est qu'après plusieurs siècles qu'on peut juger de si grandes pensées.

comme aux rubis des Persans. Ici, le jardin et le palais Rasoumouski renfermaient la plus belle collection de plantes et de minéraux ; ailleurs, un comte de Boutourlin avait passé trente ans de sa vie à rassembler une belle bibliothèque : parmi les livres qu'il possédait, il y en avait sur lesquels on trouvait des notes de la main de Pierre 1^er^. Ce grand homme ne se doutait pas que cette même civilisation européenne, dont il était si jaloux, viendrait dévaster les établissements d'instruction publique qu'il avait fondés au milieu de son empire, dans le but de fixer, par l'étude, l'esprit impatient des Russes.

Plus loin était la maison des enfants trouvés, l'une des plus touchantes institutions de l'Europe ; des hôpitaux pour toutes les classes de la société se faisaient remarquer dans les divers quartiers de la ville ; enfin, l'œil ne pouvait se porter que sur des richesses ou sur des bienfaits, sur des édifices de luxe ou de charité, sur des églises ou sur des palais, qui répandaient du bonheur ou de l'éclat sur une vaste portion de l'espèce humaine. On apercevait les sinuosités de la Moscowa, de cette rivière qui, depuis la dernière invasion des Tartares, n'avait plus roulé de sang dans ses flots ; le jour était superbe ; le soleil semblait se complaire à verser ses rayons sur les coupoles étincelantes. Je me rappelai ce vieux archevêque, Platon, qui venait d'écrire à Alexandre une lettre pastorale, dont le style oriental m'avait vivement émue : il envoyait l'image de la Vierge, des confins de l'Europe, pour conjurer loin de l'Asie l'homme qui voulait faire porter aux Russes tout le poids des nations enchaînées sur ses pas. Un moment, la pensée

me vint que Napoléon pourrait se promener sur cette même tour, d'où j'admirais la ville qu'allait anéantir sa présence; un moment, je songeai qu'il s'enorgueillissait de remplacer, dans le palais des czars, le chef de la grande horde qui sut aussi s'en emparer pour un temps; mais le ciel était si beau que je repoussais cette crainte. Un mois après, cette belle ville était en cendres, afin qu'il fût dit que tout pays qui s'était allié avec cet homme, serait ravagé par les feux dont il dispose. Mais combien ces Russes et leur monarque n'ont-ils pas racheté cette erreur! Le malheur même de Moscou a régénéré l'empire, et cette ville religieuse a péri comme un martyr, dont le sang répandu donne de nouvelles forces aux frères qui lui survivent.

DESCRIPTIONS.

PREMIÈRES MIGRATIONS DU GENRE HUMAIN.

J'AIME à me représenter ces premiers temps du monde, où les hommes voyageaient sur la terre avec leurs troupeaux, en mettant à contribution tout le règne végétal. Le soleil les invitait à s'avancer jusqu'aux extrémités du nord, avec le printemps qui le devance, et en revenir avec l'automne qui le suit. Son cours annuel dans les cieux semble réglé sur les pas de l'homme sur la terre. Pendant que cet astre s'avance du tropique du Capricorne à celui du Cancer, un voyageur parti de la zone torride, à pied, peut arriver sur la mer Glaciale, et revenir ensuite dans la zone tempérée, lorsque le soleil retourne sur ses pas, en faisant tout au plus 4 à 5 lieues par jour, sans éprouver dans sa route ni les chaleurs de l'été, ni les frimas de l'hiver. C'est en se réglant sur le cours annuel du soleil, que voyagent encore quelques hordes tartares. Quel spectacle dut offrir la terre à ses premiers habitants, lorsque tout y était à sa place, et qu'elle n'avait point encore été dégradée par les travaux imprudents ou par les fureurs de l'homme! Je suppose qu'ils partirent de l'Inde, le berceau du genre humain, pour s'avancer au nord. Ils traversèrent d'abord les hautes montagnes de Bember, toujours couvertes de

neige, qui entourent, comme un rempart, l'heureuse contrée de Cachemire, et qui la séparent du royaume brûlant de Lahor. Elles se présentèrent à eux comme d'immenses amphithéâtres de verdure, qui portaient, du côté du midi, tous les végétaux de l'Inde, et du côté du nord, tous ceux de l'Europe. Ils descendirent dans le vaste bassin qu'elles renferment, et ils y virent une partie des arbres fruitiers qui devaient enrichir un jour nos vergers. Les abricotiers de la Médie et les pêchers de la Perse, bordaient de leurs rameaux fleuris les lacs et les ruisseaux d'eau vive qui l'arrosent. En sortant des vallées toujours vertes de Cachemire, ils pénétrèrent bientôt dans les forêts de l'Europe, et se reposèrent sous les feuillages des grands hêtres et des ormes touffus, qui n'avaient ombragé que les amours des oiseaux, et qu'aucun poète n'avait encore chantés. Ils traversèrent les vastes prairies qu'arrose l'Irtis, semblables à des mers de verdure, et diversifiées çà et là de longs tapis de lis jaunes, de lisières de ginseng, et de touffes de rhubarbe aux larges feuillages ; en suivant ses bords, ils s'enfoncèrent dans les forêts du Nord, sous les majestueux rameaux des sapins, et sous les ombrages mobiles des bouleaux. Que de riantes vallées s'ouvrirent à eux, le long des fleuves, et les invitèrent à s'écarter de leur route, en leur promettant encore de plus doux objets ! Que de coteaux émaillés de fleurs inconnues, et couronnés d'arbres antiques et vénérables, les engagèrent à ne pas aller plus loin ! Parvenus sur les bords de la mer Glaciale, un nouvel ordre de choses s'offrit à eux. Il n'y avait plus de nuit ; le soleil tournait autour de l'horizon, et des brumes éparses dans les airs répétaient, sur différents plans, sa

lumière en arcs-en-ciel de pourpre, et en éblouissantes parhélies. Mais si la magnificence était redoublée dans les cieux, la désolation était sur la terre. L'Océan était hérissé de glaces flottantes, qui apparaissaient à l'horizon comme des tours et comme des cités en ruines ; et on ne voyait sur le continent, pour bocages, que quelques arbrisseaux déformés par les vents, et pour prairies, que des rochers couverts de mousse. Sans doute périrent là les troupeaux qui les avaient accompagnés ; mais la nature y avait encore pourvu aux besoins des hommes. Ces rivages étaient formés d'épais lits de charbon de terre. Les mers fourmillaient de poissons, et les lacs d'oiseaux. Il fallait, parmi les animaux, des aides et des domestiques : la* renne parut au milieu des mousses : elle offrit à ces familles errantes les services du cheval dans sa légèreté, la toison de la brebis dans sa fourrure ; et en leur montrant, comme la vache, ses quatre mamelles avec un seul nourrisson, elle sembla leur dire qu'elle était destinée, comme elle, à partager son lait avec des mères surchargées d'enfants.

Mais la partie de la terre qui dut attirer les premiers regards des hommes, dut être l'Orient. Le lieu de l'horizon où se lève le soleil, fixa sans doute toute leur attention, dans un temps où aucun de nos systèmes n'avait encore déterminé leurs opinions. En voyant l'astre de la lumière se lever chaque jour du même côté, ils durent se persuader qu'il avait là une demeure fixe, et qu'il en avait une autre aux lieux où il allait se coucher. Ces imaginations, confirmées par le témoignage de leurs yeux, furent sans doute naturelles à des

* Le dictionnaire de l'Acad. dit : *le renne.*

hommes sans expérience, qui avaient tenté d'élever une tour jusqu'au ciel, et qui, au milieu même des siècles éclairés, crurent, comme un point de religion, que le soleil était traîné dans un char par des chevaux, et qu'il allait se reposer tout les soirs dans les bras de Thétis. Je présume qu'ils se déterminèrent plutôt à le chercher du côté de l'orient que de l'occident,* dans la persuasion qu'ils abrégeraient beaucoup leur chemin, en allant au-devant de lui. Ce fut, je pense, cette opinion qui laissa longtemps l'Occident désert, sous les mêmes latitudes où l'Orient fut peuplé, et qui entassa d'abord les hommes vers la partie orientale de notre continent, où s'est formé le premier et le plus nombreux empire du monde, qui est celui de la Chine. Ce qui confirme encore que les premiers hommes qui s'avancèrent vers l'orient étaient occupés de cette recherche, et se hâtaient d'arriver à leur but, c'est qu'étant partis de l'Inde, le berceau du genre humain, comme les fondateurs des autres nations, ils ne peuplèrent point, comme ceux-ci, la terre de proche en proche, ainsi que la Perse, la Grèce, l'Italie, et les Gaules, l'ont été successivement du côté de l'occident; mais laissant désertes les vastes et fertiles contrées de Siam, de la Cochinchine et du Tonquin, qui sont encore aujourd'hui à demi barbares et inoccupées, ils ne s'arrêtèrent qu'à l'Océan oriental, et ils donnèrent aux îles qu'ils apercevaient au loin, et où ils n'eurent pas de longtemps l'industrie d'aborder, le nom de Ge-puen, dont nous avons fait le nom de Japon, et qui signifie, en chinois, naissance du soleil.

. . . . . .

* On écrit *orient*, *occident*, pour désigner les points cardinaux, et Orient, Occident, pour désigner la contrée, le pays lui-même.

Ce fut donc du côté de l'orient que l'astre de la lumière attira d'abord la curiosité des hommes. Il y eut aussi des peuples qui se dirigèrent vers ce point de la terre, en partant de la pointe la plus méridionale de l'Inde. Ceux-ci s'avancèrent le long de la presqu'île de Malacca ; et familiarisés avec la mer qu'ils côtoyaient, ils prirent le parti de profiter des commodités réunies que les deux éléments présentaient au voyageur, en naviguant d'îles en îles. Ils parcoururent ainsi ce grand baudrier d'îles, que la nature a jeté dans la zone torride, comme un pont entremêlé de canaux, pour faciliter la communication des deux mondes. Quand ils étaient contrariés par les tempêtes ou par les vents, ils tiraient leurs barques sur quelque rivage, semaient des grains sur la terre, les récoltaient, et attendaient, pour se rembarquer, des temps ou des saisons plus favorables. C'est ainsi que voyageaient les premiers navigateurs, et que les Phéniciens, envoyés par Nécus, roi d'Egypte, firent le tour de l'Afrique, en trois ans, en partant de la Mer Rouge, et revenant par la Méditerranée, suivant le récit qu'en fait Hérodote. Lorsque les premiers navigateurs n'apercevaient plus d'îles à l'horizon, ils faisaient attention aux semences que la mer jetait sur le rivage de celles où ils étaient, et au vol des oiseaux qui s'en éloignaient : sur la foi de ces milices, ils se mettaient en route vers des terres qu'ils ne voyaient pas. Ils découvrirent ainsi le vaste Archipel des Moluques, les îles de Guam, de Quiros, de la Société, et sans doute beaucoup d'autres qui nous sont encore inconnues. Il n'y en avait point qui ne les invitât à y aborder par quelque commodité particulière. Les unes, couchées sur les

flots, comme des Néréides, versaient de leurs urnes des ruisseaux d'eau douce dans la mer : c'est ainsi que celle de Juan Fernandez, avec ses rochers et ses cascades, se présenta à l'amiral Anson, dans la mer du Sud. D'autres, au contraire, dans la même mer, ayant leurs centres abaissés, et leurs bords relevés et couronnés de cocotiers, offraient à leurs pirogues des bassins toujours tranquilles, remplis d'une infinité de poissons et d'oiseaux de marine : telle est celle appelée Woesterland, ou pays d'eau, découverte par le hollandais Schouten. D'autres, le matin, leur apparaissaient au sein des flots azurés, toutes brillantes de la lumière du soleil, comme celle du même archipel qui s'appelle l'Aurore. D'autres s'annonçaient au milieu de la nuit, par les feux d'un volcan, comme un phare au sein des eaux, ou par les émanations odorantes de leurs parfums. Il n'y en avait point dont les bois, les collines et les pelouses ne nourrissent quelque animal familier et doux par sa nature, mais qui ne devient sauvage que par l'expérience cruelle qu'il acquiert des hommes. Ils virent voler autour d'eux, en débarquant sur leurs grèves, des oiseaux de paradis aux plumes de soie, des pigeons blancs, des cacatoës tout blancs, des lauris tout rouges. Chaque île nouvelle leur offrait de nouveaux présents : des crabes, des poissons, des coquillages, des huîtres à perles, des écrevisses, des tortues, de l'ambre gris ; mais les plus agréables étaient sans doute les végétaux. Sumatra leur montra, sur ses rivages, les poivriers ; Banda, la muscade ; Ambione, le girofle ; Céram, le palmier sagou ; Florès, le benjouin et le sandal ; la nouvelle Guinée, des bocages de cocotiers ; Taïti, le fruit à pain. Chaque île s'élevait au milieu de la mer,

comme un vase qui supportait un petit végétal précieux. Lorsqu'ils découvraient un arbre chargé de fruits inconnus, ils en cueillaient des rameaux, et allaient au-devant de leurs compagnons, en jetant des cris de joie, et leur montrant ce nouveau bienfait de la nature. C'est de ces premiers voyages et de ces anciennes coutumes, que se répandit, chez tous les peuples, l'usage de consulter le vol des oiseaux, avant de se mettre en route, et d'aller au-devant des étrangers, un rameau d'arbre à la main, en signe de paix et de réjouissance, à la vue d'un présent du ciel. Ces coutumes existent encore chez les insulaires de la mer du Sud, et chez les peuples libres de l'Amérique. Mais ce ne furent pas les seuls arbres fruitiers qui fixèrent l'attention des premiers hommes. Si quelque acte héroïque, ou quelque perte irréparable avait excité leur admiration ou leurs regrets, l'arbre voisin en fut ennobli. Ils le préférèrent, avec ces fruits de la vertu ou de l'amour, à ceux qui portaient des aliments ou des parfums. Ainsi, dans les îles de la Grèce et de l'Italie, le laurier devint le symbole des triomphes, et le cyprès celui d'une douleur éternelle. Le chêne donna d'illustres couronnes aux citoyens, et de simples graminées décorèrent le front de ceux qui avaient sauvé la patrie. O Romains ! peuple digne de l'empire du monde, pour avoir ouvert à tous vos sujets la carrière du bonheur public, et pour avoir choisi dans l'herbe la plus commune les marques de la gloire la plus éclatante, afin qu'on pût trouver par toute la terre de quoi couronner la vertu. Ce fut par de semblables attraits que, d'îles en îles, les peuples de l'Asie parvinrent dans le nouveau monde, où ils abordèrent sur les côtes du Pérou. Ils y

portèrent le nom d'enfants de ce soleil qu'ils cherchaient. Cette brillante chimère les conduisit jusqu'au travers de l'Amérique. Elle ne se dissipa que sur les bords de l'Océan atlantique ; mais elle se répandit dans tout le continent, où la plupart des chefs des nations portent encore le titre d'enfants du soleil.

Le genre humain, au milieu de tant de biens, est resté misérable. Il n'y a point de genres d'animaux qui ne vivent dans l'abondance et la liberté, la plupart sans travail, tous en paix avec leur espèce, tous s'unissant à leur choix, et jouissant du bonheur de revivre dans leurs familles ; et plus de la moitié des hommes est forcée au célibat. L'autre moitié maudit les nœuds qui l'ont assortie. La plupart redoutent une postérité, dans la crainte de ne la pouvoir nourrir. La plupart, pour subsister, sont asservis à de pénibles travaux, et réduits à être les esclaves de leurs semblables. Des peuples entiers sont exposés à la famine ; d'autres, sans territoire, sont entassés les uns sur les autres, tandis que la plus grande partie du globe est déserte. Il y a beaucoup de terres qui n'ont jamais été cultivées ; mais il n'y en a point de connue des Européens, qui n'ait été souillée du sang des hommes. Les solitudes mêmes de la mer engloutissent dans leurs abîmes des vaisseaux chargés d'hommes, coulés à fond par d'autres hommes. Dans les villes, en apparence si florissantes par leurs arts et leurs monuments, l'orgueil et la ruse, la superstition et l'impiété, la violence et la perfidie sont sans cesse aux prises, et remplissent de chagrins leurs malheureux habitants. Plus la société y est policée, plus les maux y sont multipliés et cruels. Les hommes n'y seraient-ils

donc industrieux que parce qu'ils y sont misérables ! Comment l'empire de la terre a-t-il été donné au seul animal qui n'avait pas l'empire de ses passions ? Comment l'homme faible et passager a-t-il à la fois des passions féroces et généreuses, viles et immortelles ? Comment, étant né sans instinct, a-t-il pu acquérir tant de connaissances ? Il a imité tous les arts de la nature, excepté celui d'être heureux. Toutes les traditions du genre humain ont conservé l'origine de ces étranges contradictions ; mais la religion seule nous en explique la cause. Elle nous apprend que l'homme est d'un autre ordre que les animaux ; que sa raison égarée a offensé l'auteur de l'univers ; que, par une juste punition, il a été abandonné à ses propres lumières ; qu'il ne peut former sa raison qu'en étudiant la raison universelle dans les ouvrages de la nature, et dans les espérances que donne la vertu : que ce n'est que par ces moyens, qu'il peut s'élever au-dessus des animaux, au-dessous desquels il est tombé, et revenir pas à pas dans les sentiers de la montagne céleste d'où il a été précipité.

Heureux aujourd'hui celui qui, au lieu de parcourir le monde, vit loin des hommes ! heureux celui qui ne connaît rien au-delà de son horizon, et pour qui le village voisin même est une terre étrangère ! Il n'a point laissé son cœur à des objets aimés qu'il ne reverra plus, ni sa réputation à la discrétion des méchants. Il croit que l'innocence habite dans les hameaux, l'honneur dans les palais, et la vertu dans les temples. Il met sa gloire et sa religion à rendre heureux ce qui l'environne. S'il ne voit dans ses jardins ni les fruits de l'Asie, ni les ombrages de l'Amérique, il cultive les plantes qui font la

joie de sa femme et de ses enfants. Il n'a pas besoin des monuments de l'architecture pour ennoblir son paysage. Un arbre à l'ombre duquel un homme vertueux s'est reposé, lui donne de sublimes ressouvenirs. Le peuplier dans les forêts lui rappelle les combats d'Hercule, et les feuillages des chênes, les couronnes du Capitole.

Le morceau qu'on vient de lire ne peut passer pour un renseignement historique; c'est une hypothèse, entre plusieurs autres plus ou moins probables, sur la population successive des différentes parties du globe. L'auteur tend à montrer la nature elle-même pourvoyant à ces résultat, et, en particulier, le soleil servant de guide à ces premières colonies. Ce que cette espèce de fiction laisse de réel entre nos mains, la morale pour ainsi dire de cette fable, c'est que Dieu dispose de la volonté des hommes, la plie à ses desseins, et la soumet à la nature, qui, à son tour, leur sera soumise.

L'auteur est moins heureux et moins vrai, lorsque, après avoir proclamé l'égarement de la raison humaine, et la déchéance qui en a été le châtiment, il demande à cette raison égarée de se retrouver elle-même, et de lever ainsi l'antique anathème. Il la renvoie, dans ce but, à l'étude des lois de la nature, oubliant que l'instrument de cette étude a été faussé par l'orgueil; qu'avant tout, cet orgueil doit être extirpé, et que la nature n'y peut rien. Il oublie encore que la nature, c'est-à-dire, à la fois, le monde visible, la vie humaine et la société, à mesure qu'on les étudie davantage, et qu'on les envisage par plus de côtés, jettent l'esprit sérieux dans une plus grande perplexité, et que leurs oracles équivoques appellent le secours d'un oracle également clair et infaillible, qui, levant le scandale de tant de contradictions, fasse pénétrer la paix dans le cœur et dans l'intelligence. Tout maître sérieux et éclairé rendra ses élèves attentifs au peu de solidité de l'idée que nous venons de critiquer: on peut le faire avec toute la simplicité de pensée et la familiarité d'expression que réclame l'âge des lecteurs de ce volume.

MIGRATIONS DES OISEAUX.

(EXTRAIT DU GÉNIE DU CHRISTIANISME, PAR M. DE CHATEAUBRIAND.)

ENTRE les instincts divers répandus dans la nature, un surtout est admirable, c'est celui des *migrations*. Des familles entières d'oiseaux, de quadrupèdes, des plantes même lui sont soumises.

On connaît ces vers charmants de Racine le fils sur les oiseaux :—

" Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé ;
Il arrive ; tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés."

Tandis qu'une partie de la création publie aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles à toute la terre. Des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, donnent leurs chants à ses nuits, nichent parmi ses fleurs, et, disparaissant avec les zéphyrs, suivent de climats en climats leur mobile patrie : ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme ; voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun

suit son inclination dans le choix d'un hôte : le rouge-gorge s'adresse aux cabanes ; l'hirondelle frappe aux palais : cette fille de roi semble encore aimer les grandeurs mélancoliques comme sa destinée ; elle passe l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes.

A peine a-t-elle disparu, qu'on voit s'avancer sur les vents du nord, une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe nombreuse de canards sauvages, tous rangés à la file, traverse en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque château gothique, environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit, et font de longues évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans tous les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs, à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes, et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitants des retraites, et qui est aussi sujet à changer de patrie, mais dont les pèlerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparaît et disparaît encore, en poussant un cri

sauvage ; elle passe de la simplicité aux grandeurs, de la hutte d'un pauvre Pélage aux fossés d'un château voisin. Elle aime à s'y percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait, avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blason, tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées ; elle va chercher le tronc de quelque saule, qui, comme un pot de fleurs, laisse échapper les *ruelles d'or* et les *pieds d'alouette*, dont le vent y porta les graines. Une racine minée par les eaux offre un asile à la voyageuse ; elle s'y dérobe à tous les yeux, pour accomplir la grande loi de la nature. Les convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau suspendent devant son nid des draperies de verdure, afin de ne lui offrir que de riantes images ; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate ; l'eau murmure doucement à son oreille ; de beaux insectes occupent ses regards, et les naïades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourprée.

Parmi ces passagers de l'aquilon, il s'en trouve qui s'habituent à nos mœurs, et refusent de retourner dans leur patrie. Mais la plupart nous quittent après un séjour de quelques mois ; ils s'attachent aux vents et aux tempêtes, qui ternissent l'éclat des flots, et leur livrent la proie qui leur échapperait dans des eaux transparentes ; ils n'aiment que les retraites ignorées, et font le tour de la terre par un cercle de solitudes.

Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux

visitent nos demeures. Quelquefois, deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent avec les frimats; ils descendent au milieu des bruyères, dans un lieu découvert, et dont on ne peut approcher, sans être aperçu; après quelques heures de repos, ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules marques de leur passage, que le vent a déjà dispersées.

Il est bien remarquable, sans doute, que les sarcelles, les canards, les oies, les bécasses, les vanneaux, qui servent à notre nourriture, arrivent tous quand la terre est dépouillée, tandis que les oiseaux étrangers qui nous viennent dans la saison des fruits, n'ont avec nous que des relations de plaisirs; ce sont des musiciens envoyés pour charmer nos banquets. Il en faut excepter quelques-uns, tels que la caille et le ramier, dont toutefois la chasse n'a lieu qu'après la récolte, et qui s'engraissent dans nos blés, pour servir à notre table. Ainsi les oiseaux du nord sont la manne des aquilons, comme les rossignols sont les dons des zéphyrs : de quelque point de l'horizon que le vent souffle, il nous apporte un présent de la Providence.

Les oies, les sarcelles, les canards, étant de race domestique, habitent partout où il peut y avoir des hommes. Les navigateurs ont trouvé des bataillons innombrables de ces oiseaux, jusque sous le pôle antarctique, et sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. Nous en avons rencontré nous-même des milliers, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à la pointe de l'isthme de la Floride.

Nous vîmes un jour, aux Açores, une compagnie de

petites sarcelles bleues, que la lassitude contraignit de s'abattre sur un figuier sauvage. Cet arbre n'avait point de feuilles, mais il portait des fruits rouges, enchaînés deux à deux, comme des cristaux. Quand il fut couvert de cette nuée d'oiseaux, qui laissaient pendre leurs ailes fatiguées, il offrit un spectacle charmant : les fruits paraissaient éclatants de pourpre sur les rameaux ombragés, tandis que l'arbre, par un prodige, semblait avoir poussé tout à coup le plus riche feuillage d'azur.

Les oiseaux de mer ont des lieux de rendez-vous, où ils semblent délibérer en commun des affaires de la république ; c'est ordinairement, un écueil, au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir dans l'île de saint-Pierre, sur la côte opposée à une petite île que les habitants ont appelée le Colombier, à cause qu'elle en a la forme, et qu'on y vient chercher des œufs au printemps. La multitude des oiseaux rassemblée au Colombier était si grande, que souvent nous distinguions leurs cris, pendant le mugissement des plus furieuses tempêtes. Tous ces oiseaux ont des voix extraordinaires, comme celles qui sortent des mers.

Une parfaite intelligence régnait dans la république de nos oiseaux. Aussitôt qu'un citoyen était né, sa mère le précipitait dans les vagues, comme ces peuples barbares qui plongeaient leurs enfants dans les fleuves, pour les endurcir contre les fatigues de la vie. Des courriers partaient sans cesse de cette Tyr, avec des gardes nombreuses, qui, par ordre de la Providence, se dispersaient sur toutes les mers, pour secourir les vaisseaux. Les uns se placent à quarante ou cinquante lieues d'une terre inconnue, et deviennent un indice

certain pour le pilote qui les découvre, comme des liéges flottants (flottant) sur l'onde ; d'autres se cantonnent sur un récif, et, sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre, pour écarter les navigateurs ; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers.

Tous les accidents des mers, toutes les chances du calme et de l'orage, sont prédits par les oiseaux. La mauve descend sur une plage déserte, retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et, se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent ; l'alouette marine, qui court le long du flot, en poussant un cri doux et triste, lui annonce, au contraire, le moment du reflux ; enfin les petites *procellaria* vont s'établir au milieu de l'Océan. Fidèles compagnes des mariniers, elles suivent la course des navires, et prophétisent les tempêtes. Le matelot leur attribue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité, quand le vent les jette à bord ; c'est de même que le laboureur respecte le rouge-gorge, qui lui prédit les beaux jours, et c'est de même qu'il le reçoit sous son toit de chaume, pendant les rigueurs de l'hiver. Ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence. Ils trouvent dans un être faible le conseil ou l'espérance qu'ils chercheraient souvent en vain chez leurs semblables. Ce commerce de bienfaits entre de petits oiseaux et des hommes infortunés, est un de ces traits touchants qui abondent dans les œuvres de Dieu.

Si le temps et le lieu nous le permettaient, nous

aurions bien d'autres migrations à peindre, bien d'autres secrets de la Providence à révéler. Nous parlerions des grues floridiennes, dont les ailes rendent des sons si harmonieux, et qui font de si beaux voyages au-dessus des lacs, des savanes, des cyprières, des bocages d'orangers et de palmiers ; nous montrerions le pélican des bois, visitant tous les morts de la solitude, et ne s'arrêtant qu'aux ruines des villages indiens, et aux monts des tombeaux ; nous rapporterions les raisons de ces migrations, toujours relatives à l'homme ; nous dirions les vents, les saisons que les oiseaux choisissent pour changer de climats, les aventures qu'ils éprouvent, les obstacles qu'ils ont à surmonter, les naufrages qu'ils font ; comment ils abordent quelquefois, loin du pays qu'ils cherchent, sur des côtes inconnues ; comment ils périssent en passant sur des forêts embrasées par la foudre, ou sur des plaines où les sauvages ont mis le feu.

Dans les premiers âges du monde, c'était sur la floraison des plantes, sur la chute des feuilles, sur le départ et l'arrivée des oiseaux, que les laboureurs et les bergers réglaient leurs travaux.

Sous les tentes de Jacob ou de Booz, l'arrivée d'un oiseau mettait tout en mouvement ; le patriarche faisait le tour de son champ, à la tête de ses serviteurs armés de faucilles. Si le bruit se répandait que les petits de l'alouette avaient été vus voltigeant, à cette grande nouvelle, tout un peuple, sur la foi de Dieu qui ne trompe jamais, commençait avec joie la moisson. Ces aimables signes, en dirigeant les soins de la saison présente, avaient l'avantage de prédire les vicissitudes de la saison prochaine. Les oies et les sarcelles ar-

rivaient-elles en abondance, on savait que l'hiver serait long. La corneille commençait-elle à bâtir son nid dès janvier, les pasteurs espéraient en avril les fleurs de mai. Le mariage d'une jeune fille, au bord d'une fontaine, avait telle relation avec l'épanouissement d'une fleur : et les vieillards, qui meurent ordinairement en automne, tombaient avec les glands et les fruits mûrs. Tandis que le philosophe, tronquant ou allongeant l'année, promenait l'hiver sur le gazon du printemps, le laboureur n'avait point à craindre que l'astronome qui lui venait du ciel se trompât. Il savait que le rossignol ne prendrait point le mois des frimats pour celui des roses, et ne ferait point entendre au solstice d'hiver les chansons de l'été. Ainsi tous les soins, tous les jeux, tous les plaisirs de l'homme champêtre étaient écrits, non au calendrier incertain d'un savant, mais à la méridienne infaillible de celui qui a tracé la route du soleil. Ce souverain régulateur voulut lui-même que les fêtes de son culte fussent assujetties aux simples époques empruntées des plantes et des oiseaux ; et dans ces jours d'innocence, c'était la voix des colombes qui appelait l'homme au temple du Dieu de la nature.

Nos paysans se servent encore quelquefois de ces tables charmantes, où sont gravés les temps des travaux rustiques. Les peuples de l'Inde en font le même usage ; et les nègres et les sauvages américains gardent cette manière de compter. Un Siminole de la Floride vous dit : " La fille s'est mariée à l'arrivée du *colibri*. L'enfant est mort quand la *nompareille* a mué. Cette mère a autant de *petits guerriers* qu'il y a d'œufs dans le nid du *pélican* ! "

GENRE ORATOIRE.

SAINT PAUL.

(BOSSUET.)

AFIN que vous compreniez quel est ce prédicateur, destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même, dans la première aux Corinthiens.

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace : * la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique : et la raison en est évidente ; car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles paroles nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise, les fait doucement entrer dans le cœur ; mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

Et premièrement, Chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée ; et si vous considérez sa condition, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens :

* *Efficace* ne se dit, à l'ordinaire, que des choses.

"J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité," d'où il était aisé de conclure combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations !

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle, qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : "Il ne sait," dit-il, "autre chose que son maître crucifié :" c'est-à-dire qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés ? Mais, grand Paul ! si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Evangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du fils de Dieu ! c'est la volonté de mon maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable. Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout ; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront

sa simplicité toute puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes : il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains, en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans les tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses concitoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.*

Et d'où vient cela, Chrétiens ? C'est que Paul a des moyens pour persuader, que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît à relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons, dans ses admirables épîtres, une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements ; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente

* " On n'imagine rien, et il n'y a rien au-delà d'une pareille éloquence."—*Maury.*

et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine ; ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les écrits de Saint-Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.*

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire : enfin, dans ces admirables épitres, elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul.

DISCOURS DE MIRABEAU SUR LA MORT DE FRANKLIN.

Messieurs, Franklin est mort . . . . Il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumière.

Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine.

* "Je ne connais," dit Maury, "rien de plus juste, de plus riche et de plus pompeux, en fait de similitudes, dans les orateurs anciens et modernes."

Assez longtemps, les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre. Assez longtemps, l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs. Les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

Le congrès a ordonné, dans les quatorze Etats de la confédération, un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

Ne serait-il pas digne de nous, messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme, et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre? L'antiquité eût élevé des autels à ce vaste et puissant génie qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands des hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

Je propose qu'il soit décrété que l'assemblée nationale portera, pendant trois jours, le deuil de Benjamin Franklin.

DISCOURS SUR LES MASSACRES DE SEPTEMBRE 1792.

(VERGNIAUD.*)

La commission extraordinaire et le comité de surveillance se sont déjà concertés ; mais il y a un grand nombre de pièces à examiner. Le rapport ne pourra être fait que demain, peut-être même à la séance du soir, et il importe de ne pas retarder les précautions. S'il n'y avait que le peuple à craindre, je dirais qu'il y a tout à espérer ; car le peuple est juste, et il abhorre le crime. Mais il y a ici des satellites de Coblentz ; il y a des scélérats soudoyés pour semer la discorde, répandre la consternation et nous précipiter dans l'anarchie. Ils ont frémi du serment que les citoyens ont prêté de protéger de toutes leurs forces la sûreté des personnes, les propriétés, et l'exécution de la loi ; de la fédération qu'ils ont formée pour donner de l'efficacité à leur serment. Ils ont dit : on veut faire cesser les proscriptions, on veut nous arracher nos victimes ; on ne veut pas que nous puissions les assassiner dans les bras de leurs femmes et de leurs enfants. Eh bien ! ayons recours aux mandats d'arrêt. Dénonçons, arrêtons, entassons dans les cachots ceux que nous voulons perdre. Nous agiterons ensuite le peuple, nous lâcherons nos sicaires ; et dans les prisons nous établirons une boucherie de chair humaine, où nous pourrons, à notre gré, nous désaltérer de sang. Et savez-vous, citoyens, comment disposent de la liberté des citoyens ces hommes

* Le plus célèbre orateur de la Convention.

qui s'imaginent qu'on a fait la révolution pour eux ; qui croient follement qu'on a envoyé Louis XVI. au Temple pour les intrôner eux-mêmes aux Tuileries ? Savez-vous comment sont décernés les mandats d'arrêt ? La commune de Paris s'en repose à cet égard sur son comité de surveillance. Ce comité de surveillance, par un abus de tous les principes, ou une confiance bien folle, donne à des individus le terrible droit de faire arrêter ceux qui leur paraîtront suspects. Ceux-ci le subdélèguent encore à d'autres affidés, dont il faut bien seconder les vengeances, si l'on veut en être secondé soi-même. Voilà de quelle étrange série dépendent la liberté et la vie des citoyens ; voilà entre quelles mains repose la sûreté publique ! Les Parisiens aveuglés osent se dire libres ! Ah ! ils ne sont plus esclaves, il est vrai, des tyrans couronnés, mais ils le sont des hommes les plus vils, des plus détestables scélérats. Il est temps de briser ces chaînes honteuses, d'écraser cette nouvelle tyrannie ; ils est temps que ceux qui ont fait trembler les hommes de bien, tremblent à leur tour. Je n'ignore pas qu'ils ont des poignards à leurs ordres. Eh ! dans la nuit du 2 septembre, dans cette nuit de proscription, n'a-t-on pas voulu les diriger contre plusieurs députés, et contre moi ! Ne nous a-t-on pas dénoncés au peuple comme des traîtres ! Heureusement c'était en effet le peuple qui était là ; les assassins étaient occupés ailleurs. La voix de la calomnie ne produisit aucun effet, et la mienne peut encore se faire entendre ici ; et je vous l'atteste, elle tonnera de tout ce qu'elle a de force contre le crime et les tyrans. Eh ! que m'importent des poignards et des sicaires ! Qu'importe la vie aux représentants

du peuple, quand il s'agit de son salut ! Lorsque Guillaume Tell ajustait la flèche qui devait abattre la pomme fatale qu'un monstre avait placée sur la tête de son fils, il s'écriait : périssent mon nom et ma mémoire, pourvu que la Suisse soit libre !*

Et nous aussi nous dirons : périsse l'assemblée nationale et sa mémoire, pourvu que la France soit libre ! (*Les députés se lèvent par un mouvement unanime, en criant :* Oui, Oui, périsse notre mémoire, pourvu que la France soit libre !—*Les tribunes se lèvent en même temps, et répondent par des applaudissements réitérés au mouvement de l'assemblée.*) Périsse l'assemblée nationale et sa mémoire, si† elle épargne un crime qui imprimerait une tâche au nom français ; si sa vigueur apprend aux nations de l'Europe que, malgré les calomnies dont on cherche à flétrir la France, il est encore, et au sein même de l'anarchie momentanée où des brigands nous ont plongés, il est encore dans notre patrie quelques vertus publiques, et qu'on y respecte l'humanité. Périsse l'assemblée nationale et sa mémoire, si, sur nos cendres, nos successeurs plus heureux peuvent établir l'édifice d'une constitution qui assure le bonheur de la France, et consolide le règne de la liberté. Je demande que les membres de la commune répondent sur leurs têtes de la sûreté de tous les prisonniers.

* L'orateur, croyant rappeler un fait historique, n'a fait que répéter un vers du *Guillaume Tell* de Lemierre :—

" Que la Suisse soit libre et que nos noms périssent ! "

† *Pourvu que.*

RÉFLEXIONS SUR LA MARCHE ACTUELLE DES SCIENCES, ET SUR LEURS RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ, LUES A L'INSTITUT, LE 1er AVRIL 1816.

A l'époque où l'Académie des sciences reçut de Louis XIV. la forme que l'auguste successeur de ce monarque nous rend aujourd'hui, dans une solennité pareille à celle qui nous rassemble, l'ingénieux historien de cette compagnie ne se permit qu'avec une sorte de réserve d'exprimer l'idée que les recherches de ses confrères pourraient bien ne pas être toutes aussi inutiles qu'on le croyait de leur temps.

Aujourd'hui, on peut tenir un langage moins timide, ou plutôt il est presque superflu de le tenir.

Les succès que l'étude de la nature, de ses ressources et de ses lois, a obtenus récemment, ont inspiré un intérêt général, et l'on a pris des idées plus étendues du pouvoir des sciences et de leurs services.

On les a vues, sinon créer la société, du moins naître et se développer avec elle, lui procurer successivement toutes ses jouissances, quelquefois en transposer le fond en comble les éléments ; et de ce qu'elles ont fait, il n'a pas été difficile de conclure ce qu'elles pourraient faire encore.

Jeté faible et nu à la surface du globe, l'homme paraissait créé pour une destruction inévitable ; les maux l'assaillaient de toutes parts : les remèdes lui restaient cachés ; mais il avait reçu le génie pour les découvrir.

Les premiers sauvages cueillirent dans les forêts quelques fruits nourriciers, quelques racines salutaires,

et subvinrent ainsi à leurs plus pressants besoins ; les premiers pâtres s'aperçurent que les astres suivent une marche réglée, et s'en servirent pour diriger leurs courses à travers les plaines du désert ; telle fut l'origine des sciences mathématiques, et celle des sciences physiques.

Une fois assuré qu'il pouvait combattre la nature par elle-même, le génie ne se reposa plus ; il l'épia sans relâche : sans cesse il fit sur elle de nouvelles conquêtes, toutes marquées par quelque amélioration dans l'état des peuples.

Se succédant dès-lors sans interruption, des esprits méditatifs, dépositaires fidèles des doctrines acquises, constamment occupés de les lier, de les vivifier les unes par les autres, nous ont conduits, en moins de quarante siècles, des premiers essais de ces observateurs agrestes, aux profonds calculs des Newton et des Laplace, aux énumérations savantes des Linnæus et des Jussieu. Ce précieux héritage, toujours accru, porté de la Chaldée en Egypte, de l'Egypte dans la Grèce, caché pendant des siècles de malheur et de ténèbres, recouvré à des époques plus heureuses, inégalement répandu parmi les peuples de l'Europe, a été suivi partout de la richesse et du pouvoir : les nations qui l'ont recueilli, sont devenues les maîtresses du monde ; celles qui l'ont négligé, sont tombées dans la faiblesse et dans l'obscurité.

Il est vrai que longtemps ceux même qui eurent le bonheur de révéler quelques vérités importantes, n'aperçurent pas dans leur entier les grands rapports qui les unissent toutes, ni les conséquences infinies qui peuvent découler de chacune.

Il n'aurait pas été naturel que ces matelots phéniciens,

qui virent le sable des rivages de la Bétique se transformer au feu en un verre transparent, pressentissent aussitôt que cette matière nouvelle pourrait prolonger pour les vieillards les jouissances de la vue ; qu'elle aiderait l'astronome à pénétrer dans les profondeurs des cieux, et à nombrer les étoiles de la voie lactée ; qu'elle découvrirait au naturaliste un petit monde aussi peuplé, aussi riche en merveilles que celui qui semblait seul avoir été offert à ses sens et à son étude ; qu'enfin son usage le plus simple, le plus immédiat, procurerait un jour aux riverains de la mer Baltique, la possibilité de se construire des palais plus magnifiques que ceux de Tyr et de Memphis, et de cultiver, presque sous les glaces du cercle polaire, les fruits les plus délicieux de la zone torride.

Lorsqu'un bon religieux, dans le fond d'un cloître d'Allemagne, enflamma pour la première fois un mélange de soufre et de salpêtre, quel mortel aurait pu lui prédire tout ce qui allait naître de son expérience ? Changer l'art de la guerre ; soustraire le courage à la supériorité de la force physique ; rétablir en Occident l'autorité des rois ; empêcher que jamais les pays civilisés ne puissent de nouveau être la proie des nations barbares ; devenir enfin l'une des grandes causes de la propagation des lumières, en contraignant à s'instruire les peuples conquérants, qui jusqu'alors avaient été presque partout les fléaux de l'instruction : telle était la destination de l'une des plus simples compositions de la chimie.

Ces conséquences frappent maintenant tous les yeux ; mais la vue la plus perçante n'aurait pu les saisir dans

ces commencements, où chacun se bornait à suivre le sentier que le hasard lui avait ouvert : c'était presque sans le savoir que les premiers observateurs devenaient les bienfaiteurs de leurs semblables.

Le principal et l'immense avantage de la marche actuelle des sciences, consiste dans la cessation de cet isolement.

Les divers chemins se sont rencontrés ; ceux qui les parcouraient se sont créé un langage commun ; leurs doctrines particulières, à force de s'étendre, sont parvenues à se toucher ; et, se prêtant un mutuel appui, marchant sur une grande ligne, elles embrassent les existences dans toute leur généralité.

En s'élevant ainsi au-dessus de tout, la science a tout atteint de ses regards : tous les arts lui ont été soumis ; l'industrie l'a reconnue pour sa régulatrice ; elle a servi et protégé l'homme dans tous ses états, et elle s'est entrelacée de la manière la plus intime et la plus sensible, à tous les rapports de la société.

Déjà, avant qu'elle fût parvenue à cette hauteur de généralité, il n'avait pas été difficile de s'apercevoir que ses observations en apparence les plus humbles, les plus indifférentes, pouvaient faire naître des changements aussi importants qu'inattendus dans les usages, dans le commerce, dans la fortune publique.

Un botaniste, dont à peine on sait le nom, apporta le tabac du Nouveau-Monde en Europe, vers le temps de la Ligue : aujourd'hui cette plante donne à la France seule la matière d'un impôt de cinquante millions ; les autres pays de l'Europe en tirent des ressources proportionnées ; jusque dans le fond de la Turquie et de la

Perse, elle est devenue un grand article de commerce et d'agriculture.

Un autre botaniste, à l'époque de la régence, fit passer à la Martinique un pied de café de cet arbuste d'Arabie, qui lui-même n'avait commencé d'être connu en Europe que dans les premières années de Louis XIV. Ce pied unique a donné tous ceux de nos îles ; il a enrichi les colons. L'usage de cette plante est devenu vulgaire, et certainement elle a été plus efficace que toute l'éloquence des moralistes, pour détruire l'abus du vin dans les classes supérieures de la société.

Qui pourrait répondre qu'aujourd'hui même nos jardins de botanique ne recèlent pas quelque herbe méprisée, destinée à produire, dans nos mœurs ou dans notre économie politique, de tout aussi grandes révolutions ?

Et ce qui place dans une catégorie bien distincte les révolutions que les sciences occasionnent, c'est qu'elles sont toujours heureuses. Elles combattent les autres : c'est l'opposition des deux principes, la guerre d'Oromaze contre Arimane.

Quand une funeste insouciance livrait nos forêts à la destruction, la physique améliorait nos foyers. Quand la jalousie des peuples nous privait des produits étrangers, la chimie les faisait éclore de notre sol. Les nations de l'Europe n'ont jamais paru travailler avec plus d'ardeur que depuis vingt ans, pour anéantir leurs subsistances. Combien de famines n'eussent pas produites autrefois les dévastations dont nous avons été les témoins ! La botanique y avait pourvu : elle était allée chercher, au-delà des mers, quelques nouvelles plantes

nourricières ; elle avait profité de chaque mauvaise année pour en recommander la propagation, et elle était parvenue à rendre toute famine impossible.

Il y a plus : c'est qu'à voir comme les inventions heureuses arrivent à point nommé, quand les maux de l'humanité les réclament, on dirait que la Providence tient en réserve les découvertes bienfaisantes des sciences, pour contrebalancer les découvertes désastreuses de l'ambition. L'inoculation se répandit peu après le fléau des armées permanentes ; et c'est à l'époque plus funeste de la conscription, que les miracles si peu attendus de la vaccine semblèrent vouloir consoler la terre.

Aussi, nous prenons plaisir à le répéter, des bienfaits si grands, si nombreux, ont trouvé des appréciateurs équitables ; ils ont été proclamés avec éclat ; et, sous ce rapport, les sciences et ceux qui les cultivent n'ont qu'à se louer de nos contemporains.

Mais les hommes qui leur rendent justice, ne se font pas tous des idées exactes des causes de leurs progrès, ni des moyens de les encourager.

Quelques-uns, confondant les temps, se figurent que l'on pourrait encore s'en tenir à la partie immédiatement utile de leur étude ; d'autres, ne voyant dans leurs théories élevées que des jeux stériles de l'esprit, craignent qu'en refroidissant l'imagination, elles ne rétrécissent l'intelligence, et voudraient les reléguer parmi les hommes pour qui leur profession en fait un besoin direct.

Le fait lui seul prouverait déjà que, si dans son principe la science a dû quelque chose au hasard, et que si les hommes vulgaires lui ont fait faire des progrès utiles, ce n'est plus désormais que par les méditations

des esprits supérieurs qu'elle peut répandre de nouveaux bienfaits : toutes les grandes découvertes pratiques de nos derniers temps ont précisément ce caractère, qu'elles ont tiré leur source de la généralité et de la rigueur donnée aux recherches scientifiques ; et ces profondeurs, ces difficultés, que des esprits orgueilleux dédaignaient comme inutiles, sont justement ce qui a produit l'utilité la plus surprenante.

Ce que l'expérience démontre, un raisonnement bien simple l'explique.

Les hommes avaient saisi de bonne heure ce qu'une attention superficielle pouvait indiquer, ce que des épreuves faciles pouvaient apprendre, et il en était résulté les arts vulgaires. Mais dans cette première revue des ressources de la nature, on avait dû négliger celles dont le produit ne pouvait prendre de valeur qu'en multipliant ses usages, ou celles qu'accompagnaient des difficultés insurmontables pour la science. Des conceptions profondes pouvaient donc seules ouvrir de nouvelles routes ; mais aussi, à chaque pas, elles devaient voir se déployer un horizon plus vaste. Chaque usage nouveau d'une chose appelle et multiplie ceux d'une infinité d'autres choses ; et chaque propriété nouvelle qui se découvre, aide à vaincre les obstacles qui arrêtaient l'emploi d'une multitude d'autres propriétés : c'est une progression croissante à l'infini, où les nouveaux termes sont toujours multiples des précédents, et où les chances, pour que les termes qui doivent suivre arrivent promptement, croissent dans la même proportion que les termes eux-mêmes.

Voilà pourquoi la science et l'industrie qu'elle pro-

duit ont, parmi tous les autres enfants du génie de l'homme, ce privilége particulier, que leur vol non-seulement ne peut pas s'interrompre, mais qu'il s'accélère sans cesse. Pendant que la nature intime du cœur humain, le ramenant éternellement dans le cercle étroit des mêmes sentiments et des mêmes passions, donne à l'art de conduire les hommes, comme à celui de les charmer, des bornes qu'ils ne peuvent franchir, la science voit chaque jour de plus loin et de plus haut; le champ de cette nature extérieure qui est son empire, s'agrandit pour elle, à mesure qu'elle le domine davantage, et dans toute cette immensité, il lui est impossible d'apercevoir des limites à ses succès et à ses espérances.

Les exemples qui rendraient ce raisonnement sensible, se présentent en foule à quiconque a suivi l'histoire des découvertes modernes.

Obligé de faire un choix parmi de si nombreux efforts de génie, je me détermine pour ceux qu'il est le plus aisé de faire entendre en peu de mots : mais bien que je ne puisse les indiquer tous à la reconnaissance publique, ils sont tous compris dans ce que je dois dire ; car j'ai moins pour but de faire valoir chaque découverte en particulier, que de bien faire connaître l'esprit qui les a inspirées toutes.

Nous commencerons par cette géométrie transcendante, que la hauteur de ses abstractions semble éloigner le plus de tout ce qu'il y a dans les arts de terrestre et de pratique.

Le cours des astres a, dès les premiers siècles, dirigé grossièrement les courses des navigateurs ; plus récemment, la boussole leur a permis de quitter les côtes de vue : mais aujourd'hui le pilote poursuit son chemin sur

l'Océan, avec autant de sûreté qui si des ingénieurs le lui eussent tracé ; les tables astronomiques lui apprennent, à chaque instant, sur quel point du globe il se trouve, et avec tant de rigueur qu'il ne peut pas se tromper sur sa position d'un intervalle aussi étendu que celui où sa vue se porte. Aussi l'antiquité ne voulut pas croire que les vaisseaux de Pharaon Néchao eussent fait le tour de l'Afrique ; et la Russie envoie des escadres d'un de ses ports à l'autre, en faisant le tour de trois parties du monde, sans que personne le remarque. Les Anglais possèdent une colonie florissante aux antipodes de l'Europe, et ils s'y rendent, sans comparaison, plus facilement que les Phéniciens n'allaient à Carthage ou à Cadix. Les premiers colons viennent d'y franchir une chaîne de montagnes, qui leur cachait des contrées immenses, d'une fertilité prodigieuse. Dans quelques générations, ce pays sera couvert d'un peuple d'origine européenne, étudiant la nature, révérant son auteur, observant les lois de l'humanité. Mais, tout cela, c'est la précision de l'astronomie qui l'a rendu possible ; et cette précision, ce sont les formules de nos géomètres qui la lui ont donnée. Les Cook, les Bougainville, les Vancouver n'eussent pu affronter les glaces du pôle ni les écueils de la mer des Indes, et des hommes civilisés n'habiteraient pas la Nouvelle-Hollande, si les Euler, les Lagrange, les Laplace n'eussent pas résolu, au fond de leurs cabinets, quelques problèmes bien abstraits de calcul intégral ; si les Meyer, les Delambre, les Burkhardt, les Burg n'en eussent, avec une patience admirable, dérivé ces longues séries de chiffres qui semblent aujourd'hui commander au ciel même.

La physique n'a suivi que de loin l'exemple de la géométrie : mais à mesure qu'elle s'en est approchée, elle a enfanté un plus grand nombre d'applications journalières et populaires.

Si Rumford a diminué de moitié la dépense des arts qui emploient le feu, s'il est parvenu à nourrir le pauvre pour dix-huit deniers par repas, c'est au moyen d'une étude délicate des lois de la communication de la chaleur. Si les filtres de charbon assurent maintenant partout la salubrité des eaux, c'est parce que des chimistes hollandais ont examiné avec détail les lois de l'absorption des substances gazeuses ; si Paris n'a pas été décimé en 1814 par la fièvre pestilentielle que la guerre avait amenée dans ses hôpitaux, c'est parce que le Suédois Scheele avait découvert, trente ans auparavant, un acide qui retient les contagions prisonnières, et bientôt en détruit le germe.

Rien n'égale surtout les merveilles de la machine à vapeur.

Depuis que la théorie approfondie et mathématique de l'action de la chaleur en a fait, dans les mains de M. Watt, le moteur à la fois le plus puissant et le plus mesuré, il n'est rien dont elle ne soit capable ; on dirait de la géométrie et de la mécanique vivifiées. Elle file, elle tisse, et plus également qu'aucun ouvrier, car elle n'a ni distraction ni fatigue. En trois coups, elle fait des souliers ; un premier cylindre, garni d'un emporte-pièce, découpe la semelle et l'empeigne ; un second y fait les trous, dans lesquels un troisième enfonce les petits clous préparés qu'il rive aussitôt, et le soulier est fait. Elle tire de la cuve des feuilles de papier que l'on

prolongerait de plusieurs lieues, s'il était nécessaire. Elle imprime. Quelle admiration n'éprouverait pas Guttemberg, cet heureux inventeur des caractères mobiles, s'il voyait sortir par milliers, dans une nuit, d'entre deux cylindres, sans interruption, presque sans intervention de la main, ces longues pages de journaux, qui courent ensuite jusque dans le centre des forêts de l'Amérique, porter les leçons de l'expérience morale, et la lumière des arts! Une machine à vapeur sur une voiture dont les roues s'engrènent dans un chemin préparé, traîne une file d'autres voitures ; on les charge ; on allume, et elles vont seules et en toute hâte se faire décharger à l'autre bout de la route. Le voyageur qui les voit ainsi de loin traverser la campagne, en croit à peine ses yeux. Mais qu'y a-t-il de plus surprenant, et d'où puissent naître un jour des conséquences plus fécondes, que ce dont nous venons tous d'être les témoins? Un vaisseau a franchi les mers sans voile, sans rames, sans matelots. Un homme pour entretenir le foyer, un autre pour diriger le gouvernail, c'est tout son équipage. Il est poussé par une force intérieure, comme un être animé, comme un oiseau de mer voguant sur les flots : c'est l'expression du capitaine. Chacun voit combien cette invention simplifiera la navigation de nos fleuves, et tout ce que l'agriculture gagnera d'hommes et de chevaux, qui reflueront vers les champs ; mais ce qu'il est permis aussi d'apercevoir dans l'éloignement, et qui sera peut-être encore plus important, c'est le changement qui en résultera dans la guerre maritime, et dans le pouvoir des nations. Il est extrêmement probable que nous aurons encore là une de

ces expériences que l'on peut placer dans la liste de celles qui ont changé la face du monde.

C'était aussi en apparence une découverte purement théorique, que celle de l'existence de la matière sucrée dans les végétaux différents de la canne ; et Margraf, son auteur, était loin de s'attendre qu'elle pourrait un jour saper par ses bases le monopole colonial, et ôter tout prétexte à l'indigne trafic des esclaves. C'est cependant ce qu'elle produira très-probablement, et dans peu d'années. On a ri d'abord des fabrications de sucre indigène, parce qu'elles paraissaient ne tenir qu'à une politique justement odieuse. Les fabricants ont laissé rire : mais, s'aidant des lumières de la science, ils ont perfectionné leurs procédés ; il nous ont vendu beaucoup de leur sucre, sans nous le dire ; et si, comme tout paraît l'annoncer, leurs profits sont assurés toutes les fois que la fabrication et la culture seront réunies sur le même point, leur industrie aura bientôt donné pour cinquante millions de produits nouveaux ; elle fournira chaque hiver de l'occupation à quarante mille personnes, et les seuls déchets engraisseront cent mille bœufs : le tout, sans diminuer d'un atome ce que notre sol produisait auparavant.

Et toute cette énorme augmentation de richesse, ces énormes changements dans le commerce, la navigation, les rapports des états, ne tiendront qu'à l'idée qu'eut, il y a cinquante ans, un chimiste de Berlin d'analyser par l'alcohol les sucs de la betterave.

Mais cette découverte, qui peut un jour devenir si féconde, n'est qu'un problème très-particulier, appartenant à une doctrine beaucoup plus élevée, et déjà

beaucoup plus productive ; je veux parler de la théorie des éléments des substances organiques, et de la facilité de leurs métamorphoses, qui a été surtout développée par Lavoisier.

Comme les principes immédiats des corps organisés sont à la fois et peu différents entre eux, et cependant identiques de nature dans chaque espèce où on les trouve, quand une de ces espèces manque, une autre y supplée ; et, s'il le faut, on crée le principe dont on a besoin, en faisant légèrement varier les proportions des éléments d'un autre principe.

On fait du vinaigre avec du bois, du blanc de baleine avec la chair des chevaux, du savon avec celle des poissons, de l'ammoniaque avec des rognures de drap, du sel d'oseille avec du sucre, du sucre avec de l'amidon ; on extrait des vieux os une corne artificielle, qui s'étend et se moule comme l'on veut, ou qui s'amincit en un papier à calquer, transparent comme le verre ; un peu d'acide sulfurique rend l'huile la plus impure inodore et blanche comme de l'eau ; déjà, depuis plusieurs années, les lampes à courant d'air illuminent les moindres demeures, à dix fois moins de frais qu'autrefois. Mais la chimie a vu qu'on pouvait faire mieux encore ; elle a tiré l'air inflammable de la houille, et éclaire des fabriques, des ateliers, des maisons entières, avec la même matière qui ne servait qu'à les chauffer. La source est à la cave, et l'on a dans chaque pièce un robinet de lumière, comme on en aurait un de fontaine. C'est, ainsi que beaucoup d'autres, une invention française, négligée chez nous et accueillie à l'étranger. Si les rues de Londres ne sont pas encore toutes éclairées

ainsi, c'est dans la crainte de nuire à la navigation, en faisant trop baisser le prix de l'huile de baleine.

Il doit être permis de parler de chiffres à l'Académie des sciences : c'est presque sa langue naturelle. Que l'on recherche donc ce qu'ont valu à la France, depuis vingt ans, les inventions pratiques dérivées des découvertes de MM. Berthollet, Chaptal, Vauquelin, Thénard, etc., dans la seule chimie minérale, dans cette branche assez bornée des sciences physiques; l'extraction de la soude, la fabrication de l'alun, du sel ammoniac, des oxydes de plomb, des acides minéraux, toutes substances que nous tirions de l'étranger ; l'épuration des fers, la cémentation de l'acier, et enfin le développement des arts qui emploient ces matières premières : il est clair que c'est par centaines de millions qu'il faudra calculer.

Eh bien ! ces trésors, ces jouissances, aucune des inventions qui nous les procurent, ne seraient nées sans la science ; elles ne sont que des applications faciles de vérités d'un ordre supérieur, de vérités qui n'ont point été cherchées à cette intention, que leurs auteurs n'ont poursuivies que pour elles-mêmes, et uniquement entraînés par l'ardeur de savoir. Ceux qui les mettent en pratique, n'en auraient point découvert les germes : ceux au contraire qui ont trouvé ces germes, n'auraient pu se livrer aux soins nécessaires pour en tirer parti. Absorbés dans la haute région où leurs contemplations les transportent, à peine s'aperçoivent-ils de ce mouvement, de ces créations nées de quelques-unes de leurs paroles. Ces ateliers qui s'élèvent, ces colonies qui se peuplent, ces vaisseaux qui fendent les mers, cette abondance, ce luxe, ce bruit, tout cela vient d'eux, et

tout cela leur reste étranger. Le jour qu'une doctrine est devenue pratique, ils l'abandonnent au vulgaire ; elle ne les regarde plus.

C'est pour ne point laisser tarir une source si noble et si féconde, c'est pour que ce sublime langage de la méditation pût toujours être entendu, que la munificence de nos rois avait appelé la science dans leurs palais, et qu'ils avaient accordé à ceux qui la cultivent, des faveurs bien honorables sans doute, et cependant bien inférieures à celles que, dans toute autre carrière, la fortune la plus contraire n'aurait pas refusées à des travaux si opiniâtres.

Si l'on n'a pas cru faire trop d'honneur à leur philosophie, en jugeant que pour eux c'était du superflu, on conviendra du moins que, de la part de l'état, ce n'était pas un emploi stérile de ses fonds, et l'on sera disposé à souhaiter qu'il se fasse pour lui beaucoup d'aussi heureuses spéculations de finance.

Loin que cette branche de dépense publique fût en opposition avec l'intérêt des propriétaires, les travaux qu'elle a fait naître depuis cinquante ans, ont accru le revenu des propriétés, soit en créant des arts nouveaux, qui ont appelé une immensité de matières premières, soit en distribuant dans les campagnes cette variété de cultures, qui a permis que chaque terrain reçût celle qui lui convient le mieux, et empêché que les intempéries n'atteignissent à la fois toutes les récoltes.

L'abolition des jachères, qui, tout incomplète qu'elle est, met déjà en valeur dix mille kilomètres carrés de plus qu'autrefois (ce qui, en d'autres termes, signifie qu'elle équivaut pour la France à l'acquisition d'une grande province), est due aux hommes qui se sont aperçus que

le terrain épuisé pour une plante ne l'est pas pour une autre, et que la rotation des cultures, tenant à la manière diverse dont les plantes se nourrissent, est profitable dans tous les sols et dans tous les climats. Or ce ne sont pas les laboureurs qui ont trouvé cela ; ce sont les botanistes.

Les pauvres habitants des Landes voyaient, depuis des siècles, les dunes du golfe de Gascogne marcher irrésistiblement vers l'intérieur du pays ; enterrer leurs maisons, leurs églises ; noyer leurs cultures, par les marais qu'elles poussaient devant elles : ils les voyaient et les laissaient faire. Daubenton et Brémontier leur dirent : *arrêtez;* et dès ce moment, partout où l'on a suivi les procédés de ces savants, elles sont immobiles. On aura, quand on voudra, des centaines de lieues carrées, en plein rapport, dans ce sable qui paraissait destiné à demeurer toujours un vain jouet des vents.

Il est à croire que nos contribuables, loin d'avoir à se plaindre, seraient et plus riches et plus heureux, si l'on eût employé à de pareilles conquêtes, seulement la dix millième partie de ce qu'on leur a arraché pour dévaster la moitié de l'Europe, pour nous y faire abhorrer, et pour la perdre.

Encore est-ce le peu qu'on a fait qui explique comment la propriété et l'industrie ont pu supporter, sans périr, tant de gênes et d'extorsions. Plus le gouvernement les opprimait, plus il semblait que la science redoublât d'efforts pour les secourir. Aussi, tant que nous ne verrons pas ralentir l'impulsion qu'elle a reçue, nous n'aurons point à désespérer de la fortune de l'état. Un peu de tranquillité d'âme, aux uns pour méditer et pour découvrir, aux autres pour s'instruire et pour

mettre en pratique, et bientôt de nouveaux prodiges auront montré ce que la science peut pour réparer nos maux.

Malheureusement, cette condition si nécessaire à ses progrès, ce n'est pas à elle qu'il est donné de se la procurer. Elle poursuit les comètes au travers de l'espace; mais le cœur humain lui échappe : elle se rit des flots de la mer ; mais elle n'a point de secret pour calmer l'inquiétude de l'ambitieux !

Et toutefois ce serait se tromper beaucoup, que de la croire entièrement indifférente au repos des peuples.

Au milieu de cette opposition universelle des pauvres et des riches, de cette jalousie des particuliers, cause principale des troubles des états, de cette jalousie des nations, source presque unique de leurs guerres, l'industrie et la science qui la produit sont les médiateurs naturels. Elles égalisent les nations, en surmontant les obstacles des climats ; elles rapprochent les fortunes, en rendant les jouissances plus faciles à atteindre ; elles forment la seule loi agraire efficace, parce que c'est la seule qui s'accorde avec la justice naturelle, et que, par un avantage unique, ceux même que cette loi tend à faire descendre, trouvent un bonheur réel à en accélérer l'exécution.

Aussi, qu'il serait intéressant le tableau qu'une plume éloquente pourrait tracer de l'influence de la science sur la civilisation !

Remontant à des siècles reculés, ou se transportant dans des pays barbares, elle nous montrerait le prétendu homme de la nature dominant en tyran sa propre famille, traitant son semblable, quand il le rencontre,

aussi cruellement que les animaux des bois. Peu à peu, les premières remarques d'une physique naissante adoucissent cet être féroce, en lui suggérant les moyens de tirer quelque parti d'un ennemi vaincu. L'esclave, à son tour, cherche dans l'observation un soulagement à ses chagrins, et bientôt il se rapproche de son maître, en lui montrant à admirer les œuvres de Dieu ou les découvertes du génie. La force, cette magistrature primitive des peuples grossiers, se désarme d'elle-même, quand la science, en développant les arts, donne aux tributs d'un travail paisible plus de valeur qu'à des avanies arbitraires. La propriété s'affranchit ; la classe industrieuse s'élève ; des rois habiles s'en appuient pour renverser des pouvoirs anarchiques ; la magistrature véritable, celle qui fait régner les lois éternelles de la justice, contraint tous les rangs à la soumission : laissée alors à sa marche naturelle, la fortune se répartit entre les familles, selon la part dont chacune d'elles contribue au bien-être des autres ; et, devenue ainsi la mesure de leurs services, comme de leur considération, elle établit naturellement cette stabilité vers laquelle la société gravite.

Douce, mais infaillible perspective, époque heureuse que les erreurs des gouvernements et les imprudences des peuples peuvent éloigner sans doute, mais qu'elles n'empêcheront point d'arriver ; où la science, la richesse, et l'industrie, n'ayant plus qu'à s'aider mutuellement, qu'à s'accroître les unes par les autres, porteront le bien-être des hommes au point qu'il lui est accordé d'atteindre sur la terre !

POÉSIE.

LE PETIT SAVOYARD.

(M. A. GUIRAUD.)

Chant I.—*Le Départ.*

Pauvre petit, pars pour la France ;
Que te sert mon amour ? je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs ; ici, dans la souffrance ;
Pars, mon enfant ; c'est pour ton bien.

Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée, en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.

Mais je suis veuve ; on perd la force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici ?
Où mendier pour toi ? Chez des pauvres aussi.
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie ;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Vois-tu ce grand chêne, là bas ?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère ;

Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor, s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense :
Que je vais prier Dieu pour toi ! . . .

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde,
Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir ! . . .
Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !

Mais Dieu le veut ainsi ; nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant :
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être . . .
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant !

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère ;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau ;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère . . . .
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais te conduisant moi-même par la main ;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin ;
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu ;
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne ;

Prie, et demande au riche ; il donne au nom de Dieu ;
Ton père le disait : sois plus heureux, adieu.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines :
Et la mère avait dit : il faut nous séparer ;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

Chant II.—*Paris.*

J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez, la neige tombe et la terre est glacée ;
J'ai froid : le vent se lève, et l'heure est avancée . . .
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil j'y pleure bien souvent.
Donnez, peu me suffit, je ne suis qu'un enfant ;
Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain :
Plusieurs ont raconté, dans nos forêts lointaines,
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines :
Eh bien ! moi je suis pauvre, et je vous tends la main.

Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai :
Ma voix tremble de froid ; eh bien ! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas, il fuit,
Il court dans une fête, et j'en entends le bruit,
Finir son heureuse journée !
Et moi je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
Hélas ! et tout petit faudra-t-il que je meure,
Sans avoir rien gagné pour toi ? . .

Non, l'on ne meurt pas à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage . . .
Eh ! que sert d'espérer ? que puis-je attendre enfin ? . .
J'avais une marmotte, elle est morte de faim.

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi ;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

" Qu'il vienne à nous celui qui pleure,"
Disait la voix, mêlée au murmure des vents ;
" L'heure du péril est notre heure,
Les orphelins sont nos enfants."

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère ;
Lui, docile et confus, se levait à leur voix.
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit à leurs doigts
Briller la croix d'argent, au bout du long rosaire ;
Et l'enfant les suivit, en se signant deux fois.

Chant III.—*Le Retour.*

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,

Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin de la vallée, un bâton à la main ?
C'est un enfant . . . il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier ;
Il a mis ce matin la bure du dimanche ;
Et dans un sac de toile blanche
Est un pain de froment, qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau,
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà . . . tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage.
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours,
Il est si près de son village !

Tout joyeux il arrive, il regarde . . . mais quoi ?
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée ;
Et l'enfant plein de trouble : Ouvrez, dit-il, c'est moi.

La porte cède, il entre : et sa mère attendrie,
Sa mère qu'un long mal près du foyer retient,

Se relève à moitié, tend les bras, et s'écrie :
" N'est-ce pas mon fils qui revient !"

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle.
" Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige," dit-elle,
" Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir ;
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir."

Mais lui : " De votre enfant vous étiez éloignée ;
Le voilà qui revient, ayez des jours contents ;
Vivez, je suis grandi, vous serez bien soignée,
Nous sommes riches pour longtemps."

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait, et respirait à peine,
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle, et par le temps noirci.

" C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;
Lui qui me consolait, quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent,
Nos fils s'en vont tout seuls . . . et reviennent enfin.

Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle !

Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;
Elle mourrait sans toi."—L'enfant, à ce discours,
Grave, et joignant les mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : Que le bon Dieu vous fasse de longs jours !

M. A. GUIRAUD.

UNE PROMENADE DE FÉNÉLON.

(ANDRIEUX.)

VICTIME de l'intrigue et de la calomnie,
Et par un noble exil expiant son génie,
Fénélon, dans Cambrai, regrettant peu la cour,
Répandait les bienfaits et recueillait l'amour,
Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple ;
Son peuple pour l'entendre accourait dans le temple :
Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.
Quand, du saint ministère ayant porté le poids,
Il cherchait, vers le soir, le repos, la retraite,
Alors, aux champs aimés du sage et du poëte,
Solitaire et rêveur, il allait s'égarer ;
De quel charme à leur vue il se sent pénétrer !
Il médite, il compose, et son âme l'inspire !
Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire ;
Sa gloire est d'être utile ; heureux quand il a pu
Montrer la vérité, faire aimer la vertu !

Ses regards, animés d'une flamme céleste,
Relèvent de ses traits la majesté modeste,

Sa taille est haute et noble ; un bâton à la main,
Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son chemin,
Contemple la nature et jouit de Dieu même,
Il visite souvent les villageois qu'il aime,
Et chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
Ecoute le récit des peines qu'il soulage,
Joue avec les enfants, et goûte le laitage.
Un jour, loin de la ville ayant longtemps erré,
Il arrive aux confins d'un hameau retiré,
Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
La pitié le conduit ; une famille y pleure.
Il entre, et sur-le-champ, faisant place au respect,
La douleur un moment se tait à son aspect.
" O ciel ! c'est monseigneur ! . ." On se lève, on s'empresse ;
Il voit avec plaisir éclater leur tendresse :
" Qu'avez-vous, mes enfants ? d'où naît votre chagrin ?
Ne puis-je le calmer ? Versez-le dans mon sein ;
Je n'abuserai point de votre confiance."

On s'enhardit alors, et la mère commence :
" Pardonnez, monseigneur, mais vous n'y pouvez rien ;
Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien !
Nous n'avions qu'une vache ! . . . hélas ! elle est perdue ;
Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue.
Notre pauvre Brunon ! . . . nous l'attendons en vain ;
Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de faim.
Peut-il être un malheur au nôtre comparable ?"
—" Ce malheur, mes amis, est-il irréparable ?"
Dit le prélat, " et moi, ne puis-je vous offrir,
Touché de vos regrets, de quoi les adoucir ?

En place de Brunon, si j'en trouvais une autre ! . . ."
—" L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre !
Pour oublier Brunon, il faudra bien du temps !
Eh ! comment l'oublier ! . . . Ni nous, ni nos enfants
Nous ne serons ingrats. C'était notre nourrice !
Nous l'avions achetée étant encor génisse !
Accoutumée à nous, elle nous entendait,
Et même à sa manière elle nous répondait ;
Son poil était si beau, d'une couleur si noire !
Trois marques seulement, plus blanches que l'ivoire,
Ornaient son large front et ses pieds de devant ;
Avec mon petit Claude elle jouait souvent ;
Il montait sur son dos, elle le laissait faire ;
Je riais . . . A présent nous pleurons, au contraire ;
Non, monseigneur, jamais, il n'y faut pas penser,
Une autre ne pourra chez nous la remplacer."

Fénélon écoutait cette plainte naïve ;
Mais, pendant l'entretien, bientôt le soir arrive.
Quand on est occupé de sujets importants,
On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps.
Il promet, en partant, de revoir la famille . . . .
" Ah ! monseigneur," lui dit la plus petite fille,
" Si vous vouliez pour nous la demander à Dieu,
Nous la retrouverions."—" Ne pleurez plus, adieu."

Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,
Achève en son esprit des pages commencées ;
Il marche ; mais déjà l'ombre croît, le jour fuit.
Ce reste de clarté qui *devance* la nuit
Guide encore ses pas à travers les prairies,
Et le calme du soir nourrit ses rêveries.

Tout à coup un objet à ses yeux s'est montré ;
Il regarde . . . il croit voir . . . il distingue en un pré
Seule, errante, et sans guide, une vache . . . C'est elle
Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle . . . .
Il ne peut s'y tromper ; et, soudain, empressé,
Il court dans l'herbe humide, il franchit un fossé,
Arrive haletant ; et Brunon complaisante,
Loin de le fuir, vers lui s'avance et se présente.
Lui-même, satisfait, la flatte de la main.

Mais que faire ? Va-t-il poursuivre son chemin ?
Retourner sur ses pas, ou regagner la ville ?
Déjà, pour revenir, il a fait plus d'un mille.
" Ils l'auront dès ce soir," dit-il, " et par mes soins
Elle leur coûtera quelques larmes de moins."

Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne,
Et marchant lentement, derrière lui l'emmène.

Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat ;
Voyez en ce moment ce digne et saint prélat,
Que son nom, son génie, et son titre décore,
Mais que tant de bonté relève plus encore.
Ce qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau ?

Le voilà fatigué, de retour au hameau.
Hélas ! à la clarté d'une faible lumière,
On veille, on pleure encore dans la triste chaumière.
Il arrive à la porte : " Ouvrez-moi, mes enfants,
Ouvrez-moi ; c'est Brunon, Brunon que je vous rends."

On accourt ; ô surprise ! ô joie ! ô doux spectacle :
La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle ;

" Ce n'est point monseigneur, c'est un ange des cieux.
Qui, sous ses traits chéris, se présente à nos yeux ;
Pour nous faire plaisir il a pris sa figure :
Aussi je n'ai pas peur . . . Oh ! non, je vous assure,
Bon ange ! . . . " En ce moment, de leurs larmes noyés,
Père, mère, enfants, tous sont tombés à ses pieds.
" Levez-vous, mes amis, mais quelle erreur étrange !
Je suis votre archevêque, et ne suis point un ange ;
J'ai retrouvé Brunon, et pour vous consoler,
Je revenais vers vous ; que n'ai-je pu voler !
Reprenez-la ; je suis heureux de vous la rendre."
—" Quoi ! tant de peine ! ô ciel ! avez-vous pu la prendre,
Et vous-même ? . . ." Il reçoit leurs respects, leur amour ;
Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
On lui parle. " C'est donc ainsi que tu nous laisses ? "
" Mais te voilà ! . . ." Je donne à penser les caresses !
Brunon semble répondre à l'accueil qu'on lui fait.
Tel, au retour d'Ulysse, Argus le reconnaît.

" Il faut," dit Fénélon, " que je reparte encore ;
A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore ;
Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison . . . ."
—" Oui," dit le villageois, " oui, vous avez raison ;
On pleurerait ailleurs, quand vous séchez nos larmes !
Vous êtes tant aimé ! . . . Prévenez leurs alarmes !
Mais comment retourner ? . . . car vous êtes bien las !
Monseigneur, permettez . . . nous vous offrons nos bras.
Oui, sans vous fatiguer, vous ferez le voyage."
D'un peuplier voisin on abat le branchage.

Mais au hameau déjà le bruit s'est répandu.
Monseigneur est ici ! . . . chacun est accouru ;

Chacun veut le servir. De bois et de ramée
Une civière agreste aussitôt est formée,
Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbages frais ;
Des branches au-dessus s'arrondissent en dais ;
Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie
Volent au loin ; l'écho les double et les renvoie.
Il part ; tout le hameau l'environne, le suit ;
La clarté des flambeaux brille à travers la nuit ;
Le cortége bruyant, qu'égaie un chant rustique,
Marche . . . Honneurs innocents ! et gloire pacifique !
Ainsi, par leur amour Fénélon escorté
Jusque dans son palais en triomphe est porté.

LE MEUNIER SANS-SOUCI.

(ANDRIEUX.)

. . . . . Ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois ;
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore,
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore !
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond.
. . . . . .

Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire, et Lamettrie.

Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude ;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons,
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci ! . . . ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom du moulin honora son palais.

Hélas ! est-ce une loi, sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre,
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
En cette occasion le roi fut le moins sage ;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avait fait des plans fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
" Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on t'en donne !
—Rien du tout : car j'entends ne le vendre à personne.

Il vous faut est fort bon . mon moulin est à moi . . .
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
—Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
—Faut-il vous parler clair ?—Oui.—C'est que je le garde :
Voilà mon dernier mot." Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile ;
Presse, flatte, promet ; ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. " Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant peut-être :
Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas ;
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste."

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
" Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté ;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?
Je suis le maître.—Vous ! . . . de prendre mon moulin ?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin."

Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
" Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique."

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :

Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

ADIEUX DE GILBERT A LA VIE.*

J'ai révélé mon cœur au Dieu l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance ;
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe la simplicité ;
Celui que tu nourris court vendre ton image
Noire de sa méchanceté.

* Poète célèbre du 18e siècle, né en 1751, devenu fou de chagrin et de misère, et mort à l'hôpital, en 1780. Huit jours avant sa mort, il composa, dans un moment lucide, les stances qu'on va lire.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux mêmes épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent tenir.

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée !
Qu'un ami leur ferme les yeux !

LUI.

(VICTOR HUGO.)

I.

Toujours lui ! lui partout ;—*Ou brûlante ou glacée,*
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur !
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles,
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois guidant l'obus aux bonds rapides ;
Là, massacrant le peuple au nom des régicides ;
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs ;
Là consul jeune et fier, amaigri par les veilles,
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis empereur puissant, dont la tête s'incline ;
Gouvernant un combat du haut de la colline,
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissent des flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout ! quand, puissance brisée,
Des porte-clefs anglais misérable risée,
Au sacre du malheur il retrempe ses droits,
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,
Et mourant dans l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,
Manque d'air dans la cage où l'exilent les rois !

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,
Se plaint à ces guerriers d'expirer solitaire,
Et, prenant pour linceul son manteau militaire,
Du lit de camp passe au cercueil !

II.

A Rome où du sénat hérite le conclave,
A l'Elbe, aux monts blanchis de neige ou noirs de lave,
Au menaçant Kremlin, à l'Alhambra riant,
Il est partout !—Au Nil je le retrouve encore.
L'Egypte resplendit des feux de son aurore :
Son astre impérial se lève à l'orient.

Vainqueur, enthousiaste, éclatant de prestiges,
Prodige, il étonna la terre des prodiges.
Les vieux scheiks admiraient l'émir jeune et prudent ;
Le peuple redoutait ses armes inouïes :
Sublime, il apparut aux tribus éblouies
Comme un Mahomet d'occident.

Leur féerie a déjà réclamé son histoire.
La tente de l'Arabe est pleine de sa gloire.
Tout Bédouin libre était son hardi compagnon ;

Les petits enfants, l'œil tourné vers nos rivages,
Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages,
Et les ardents chevaux hennissent à son nom.

Parfois il vient, porté sur l'ouragan numide,
Prenant pour piédestal la grande pyramide,
Contempler les déserts, sablonneux océans ;
Là, son ombre éveillant le sépulcre sonore,
Comme pour la bataille y ressuscite encore
Les quarante siècles géants.

Il dit : debout ! soudain chaque siècle se lève,
Ceux-ci portant le sceptre, et ceux-là ceints du glaive,
Satrapes, Pharaons, Mages, peuple glacé.
Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte ;
Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,
Faire à ce roi des temps une cour du passé.

Ainsi tout, sous les pas de l'homme ineffaçable,
Tout devient monument ; il passe sur le sable ?
Mais qu'importe qu'Assur de ses flots soit couvert,
Que l'Aquilon sans cesse y fatigue son aile ?
Son pied colossal laisse une trace éternelle
Sur le front mouvant du désert.

III.

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes.
Eperdu, je ne puis, dans ces mondes sublimes,
Remuer rien de grand, sans toucher à son nom.
Oui, quand tu m'apparais, pour le culte ou le blâme,
Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme,
Napoléon ! soleil dont je suis le Memnon !

Tu domines notre âge ; ange ou démon, qu'importe !
Ton aigle dans son vol, haletant, nous emporte.
L'œil même qui te fuit te retrouve partout.
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grand ombre.
Toujours Napoléon, éblouissant ou sombre,
Sur le seuil du siècle est debout.

Ainsi, quand du Vésuve explorant le domaine,
De Naple à Portici l'étranger se promène,
Lorsqu'il trouble, rêveur, de ses pas importuns,
Ischia, de ses fleurs embaumant l'onde heureuse,
Dont le bruit, comme un chant de sultane amoureuse,
Semble une voix qui vole au milieu des parfums ;

Qu'il hante de Pæstum l'auguste colonnade ;
Qu'il écoute à Pouzzol la vive sérénade
Chantant la tarentelle au pied d'un mur toscan ;
Qu'il éveille en passant cette cité momie,
Pompéi, corps gisant d'une ville endormie,
Saisie un jour par le volcan ;

Qu'il erre au Pausilippe avec la barque agile,
D'où le brun marinier chante Tasse et Virgile ;
Toujours, sous l'arbre vert, sur les lits de gazon,
Toujours il voit, du sein des mers ou des prairies,
Du haut des caps, du bord des presqu'îles fleuries,
Toujours le noir géant qui fume à l'horizon.

LA JEUNE CAPTIVE.*

(ANDRÉ CHÉNIER.)

L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, la pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'Aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la Mort ;
Moi, je pleure et j'espère. Au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'Espérance.
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;

* Mademoiselle de Coigny, prisonnière, ainsi que Chénier, à Saint-Lazare.

Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps ; je veux voir la moisson,
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin ;
Je veux achever ma journée.

O Mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore :
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours, des baisers ; les Muses, des concerts :
Je ne veux point mourir encore.

—Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux

Chercher quelle fut cette belle.
La grâce décorait son front et ses discours :
Et comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES.

(BÉRANGER.)

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
" Ah ! " disait-elle, " égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe, ou Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous attelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés :

Et quand la terre est enfin refroidie,
Le soc languit sous des bras mutilés.
Près de la borne où chaque état commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Des potentats dans vos cités en flammes,
Osent du bout de leur sceptre insolent
Marquer, compter et recompter les âmes
Que leur adjuge un triomphe sanglant.
Faibles troupeaux, vous passez sans défense
D'un joug pesant sous un joug inhumain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Que Mars en vain n'arrête point sa course ;
Fondez des lois dans vos pays souffrants.
De votre sang ne livrez plus la source
Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
Des astres faux conjurez l'influence !
Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Oui, libre enfin, que le monde respire ;
Sur le passé jetez un voile épais ;
Semez vos champs aux accords de la lyre ;
L'encens des arts doit brûler pour la paix.
L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main."

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée ;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France ;
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

L'ANGE GARDIEN.

(Mme TASTU.)

O qu'il est beau cet esprit immortel,
Gardien sacré de notre destinée !
Des fleurs d'Éden sa tête est couronnée :
Il resplendit de l'éclat éternel.
Dès le berceau sa voix mystérieuse,
Des vœux confus d'une âme ambitieuse
Sait réprimer l'impétueuse ardeur,
Et d'âge en âge, il nous guide au bonheur.

L'ENFANT.

Dans cette vie obscure à mes regards voilée,
Quel destin m'est promis ? à quoi suis-je appelée ?
Avide d'un espoir qu'à peine j'entrevois,
Mon cœur voudrait franchir plus de jours à la fois !
Si la nuit règne aux cieux, mon ardente insomnie

A ce cœur inquiet révèle son génie ;
Mes compagnes en vain m'appellent, et ma main
De la main qui l'attend s'éloigne avec dédain.

L'ANGE.

Crains, jeune enfant, la tristesse sauvage
Dont ton orgueil subit la vaine loi.
Loin de les fuir, cours aux jeux de ton âge ;
Jouis des biens que le ciel fit pour toi :
Aux doux ébats de l'innocente joie
N'oppose plus un front triste et rêveur ;
Sous l'œil de Dieu suis ta riante voie ;
Enfant, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA JEUNE FILLE.

Quel immense horizon devant moi se révèle !
A mes regards ravis que la nature est belle !
Tout ce que sent mon âme ou qu'embrassent mes yeux,
S'exhale de ma bouche en sons mélodieux !
Où courent ces rivaux armés du luth sonore ?
Dans cette arène il est quelques places encore ;
Ne puis-je, à leur côté me frayant un chemin,
M'élancer seule, libre, et ma lyre à la main ?

L'ANGE.

Seule couronne à ton front destinée,
Déjà blanchit la fleur de l'oranger ;
D'un saint devoir doucement enchaînée,
Que ferais-tu d'un espoir mensonger ?
Loin des sentiers dont ma main te repousse,
Ne pleure pas un dangereux honneur ;

Suis une route et plus humble et plus douce ;
Vierge, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA FEMME.

O laissez-moi charmer les heures solitaires ;
Sur ce luth ignoré laissez errer mes doigts,
Laissez naître et mourir ces notes passagères,
Comme les sons plaintifs d'un écho dans les bois.
Je ne demande rien aux brillantes demeures ;
Des plaisirs fastueux inconstant univers,
Loin du monde et du bruit laissez couler mes heures,
Avec ces doux accords à mon repos si chers.

L'ANGE.

As-tu réglé dans ton modeste empire
Tous les travaux, les repas, les loisirs ?
Tu peux alors accorder à ta lyre
Quelques instants ravis à tes plaisirs.
Le rossignol élève sa voix pure,
Mais dans le nid du nocturne chanteur
Est le repos, l'abri, la nourriture. . . . .
Femme, crois-moi ; je conduis au bonheur.

LA MÈRE.

Revenez, revenez, songes de ma jeunesse,
Eclatez, nobles chants, lyre, réveillez-vous !
Je puis forcer la gloire à tenir sa promesse ;
Recueillis pour mon fils ses lauriers seront doux.
Oui, je veux à ses pas aplanir la carrière,
A son nom jeune encore offrir l'appui du mien,

Pour le conduire au but y marcher la première,
Et tenter l'avenir pour assurer le sien.

L'ANGE.

Vois ce berceau, ton enfant y repose ;
Tes chants hardis vont troubler son sommeil ;
T'éloignes-tu ? ton absence l'expose
A te chercher en vain à son réveil.
Si tu frémis pour son naissant voyage,
De sa jeune âme exerce la vigueur ;
Voilà ton but, ton espoir, ton ouvrage ;
Mère, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA VIEILLE FEMME.

L'hiver sur mes cheveux étend sa main glacée.
Il est donc vrai ! mes vœux n'ont pu vous arrêter,
Jours rapides ! et vous, pourquoi donc me quitter,
Rêves harmonieux qu'enfantait ma pensée ?
Hélas ! sans la toucher j'ai laissé se flétrir
La palme qui m'offrait un verdoyant feuillage,
Et ce feu, qu'attendait le phare du rivage,
Dans un foyer obscur je l'ai laissé mourir.

L'ANGE.

Ce feu sacré, renfermé dans ton âme,
S'y consumait loin des profanes yeux ;
Comme l'encens offert dans les saints lieux,
Quelques parfums ont seuls trahi sa flamme.
D'un art heureux tu connus la douceur,
Sans t'égarer sur les pas de la gloire ;

Jouis en paix d'une telle mémoire ;
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA MOURANTE.

Je sens pâlir mon front, et ma voix presque éteinte
Salue en expirant l'approche du trépas.
D'une pieuse vie on peut sortir sans crainte,
Et mon céleste ami ne m'abandonne pas.
Mais quoi ! ne rien laisser après moi de moi-même !
Briller, trembler, mourir comme un triste flambeau !
Ne pas léguer du moins mes chants à ceux que j'aime,
Un souvenir au monde, un nom à mon tombeau !

L'ANGE.

Il luit pour toi le jour de la promesse,
Au port sacré je te dépose enfin,
Et près des cieux ta coupable faiblesse
Pleure un vain nom dans un monde plus vain.
La tombe attend tes dépouilles mortelles ;
L'oubli, tes chants : mais l'âme est au Seigneur ;
L'heure est venue, entends frémir mes ailes,
Viens, suis mon vol, je conduis au bonheur !

PARAPHRASE DU PSAUME CXLVI.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde

Que toujours quelque vent empêche de calmer
Quittons ces vanités, laissons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

MALHERBE.

FIN.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

LAF.Gr.
V795c

Author Vinet, Alexandre
Title Chrestomathie française.

DATE
8378